

Les savants de Selena

Lord, Jeffrey

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

GERARD DE VILLIERS 8

PRESENTE

BLADE

LES SAVANTS DE SELENA



JEFFREY LORD

PLON

JEFFREY LORD

BLADE

**LES SAVANTS
DE SELENA**

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original
UNDYING WORLD

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que *les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 1973 by Lyle Kenyon Engel
produced by Lyle Kenyon Engel

© Librairie PLON/G.E.C.E.P., 1977,
pour la traduction française

ISBN 2-259-00288-9

CHAPITRE PREMIER

Il était impensable que Richard Blade, entre tous les hommes du monde, devienne impuissant. Et pourtant c'était arrivé. Il était dans la pleine force de son âge, il avait un corps magnifiquement musclé, en forme superbe, un esprit aigu et hautement entraîné, et pourtant il fallait bien se rendre à la triste évidence : il faisait partie du club des phallus mous.

Au début, il n'y crut pas, il ne le pouvait pas. Pas plus qu'il ne put se résoudre à se confier à quelqu'un, pas même au Dr Saxton Colby, le psychiatre du Projet Dimension X. D'ailleurs, le Dr Colby – le seul médecin d'Angleterre jugé assez sûr pour travailler au projet – avait bien d'autres soucis. La doublure de Blade était passée une fois par l'ordinateur, et le malheureux en était revenu fou à lier. Il était maintenant dans un asile d'Écosse où, comme le dit Colby à J et à Lord Leighton, il restait toute la journée assis sur son lit à regarder fixement le mur.

— Il répète inlassablement la même phrase, révéla le psychiatre. Il ne dit jamais rien d'autre. Rien.

Le ver a mille têtes. Le ver a mille têtes...

Quand Lord L et J demandèrent un pronostic, le médecin haussa les épaules et répondit franchement :

— À mon avis, l'homme ne recouvrera jamais la raison. Je ne sais pas ce qu'il a rencontré dans la Dimension X et je ne veux pas le savoir mais ça devait être assez horrible pour lui faire perdre complètement la boule. Ou alors c'est l'ordinateur. La tension, la modification de la structure moléculaire de son cortex, ont suffi à le rendre fou.

J ne trouva pas grand-chose à dire. Il y avait longtemps qu'il s'opposait amèrement au projet. Lord Leighton, lui, avait un tout autre point de vue. Pour le vieux savant, c'était simplement une manifestation de la loi des probabilités. Ça devait arriver tôt ou tard, et c'était arrivé.

— C'est un grand malheur, dit-il, mais je refuse d'endosser la responsabilité. Le gamin n'était simplement pas à la hauteur. Je doute qu'aucun homme le soit, à l'exception de Richard Blade.

Le Dr Colby repartit pour l'Écosse et maintenant J et Lord Leighton étaient seuls dans les profondeurs secrètes du complexe de la Tour de Londres. Sa Seigneurie était assise comme un gnome derrière son vieux bureau, ses jambes, déformées par la polio, étendues ; de temps en temps il frottait son dos bossu douloureux. Il considérait J de ses yeux jaunes de lion.

— Vous n'allez pas parler de ça au gamin, j'espère ?

Lord L, qui avait dépassé les quatre-vingts ans, ne traitait Richard Blade de gamin que lorsqu'il s'apprêtait à faire appel aux sentiments. J le savait. Il plissa les yeux avec méfiance. Il se doutait de ce qui allait suivre et entendait bien s'y opposer de toutes ses forces. Blade, qu'il aimait comme un fils, avait assez souffert, il avait fait bien plus que sa part dans cette maudite aventure intitulée Projet Dimension X.

Mais il jugea préférable d'attendre. Le vieil homme était un adversaire redoutable et J n'aimait pas l'affronter sauf en cas de nécessité absolue. Pour le moment, il ergota.

— Je n'ai pas besoin de lui parler. Richard était là quand vous avez ramené Dexter par l'ordinateur. Il a vu dans quel état il était, alors il est au courant. Et qui pourrait le comprendre mieux que lui ? Il est passé sept fois par cet enfer.

Lord L ouvrit la bouche et la referma. Devinant l'humeur de J, il changea de tactique. Naturellement, il finirait par imposer sa volonté.

— Ce pauvre Dexter, dit-il. Bien sûr, on va s'occuper de lui sa vie durant. Mais je ne comprends pas. Nous avons dû faire une erreur au cours de la préparation. Ce garçon avait une faiblesse que nous n'avons pas su détecter. Richard n'a jamais souffert d'effets désagréables permanents.

J ne répondit pas. Lord L gribouilla distraitement sur un bout de papier et soupira :

— Je suppose que nous allons devoir commencer à entraîner quelqu'un d'autre. À moins, bien sûr, que nous ne puissions persuader le gamin de...

J en savait assez. Le vieux salaud sournois ! Qui diable croyait-il abuser ? Il demanda au vieux savant de cesser d'employer le « nous ».

— Pour *moi*, il n'en est pas question. Richard est à la retraite. Et je ferai tout ce que je pourrai pour qu'il y reste. Je sais ce qui se passe dans votre vieille cervelle pourrie, Leighton, et je vais conseiller à Blade de ne pas vous écouter. J'ai aussi l'intention de lui dire ce qui est arrivé à Dexter, avec tous les détails, que ce malheureux est définitivement fou et ne recouvrera jamais la raison.

Le vieillard ne protesta pas comme J s'y attendait. Il se contenta de prendre un air peiné.

— Comme si j'allais demander au gamin de recommencer, après tout ce qu'il a fait ! Vous devez me prendre pour un monstre insensible, J. Je connais les terreurs que ce cher garçon a affrontées au cours de ses voyages par l'ordinateur. Je connais la terrible tension qu'il a subie, je sais qu'il a fait plus que son devoir pour l'Angleterre. Si ce n'était que nous sommes si près de réussir le télétransport, que nous sommes vraiment sur le point de pouvoir extraire les ressources de la DX, de ramener tous ses trésors dans notre propre dimension, l'idée ne me viendrait jamais de seulement suggérer...

J en avait assez entendu. Il se coiffa résolument de son chapeau melon et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, il se retourna et, comme une épée, braqua sur Sa Seigneurie son parapluie roulé.

— Ne me racontez pas d'histoires ! Vous y pensez très sérieusement. Et je ne peux pas vous en empêcher. Mais je peux avertir Richard, lui parler de ce pauvre bougre en Écosse et le persuader de tout mon cœur de ne pas vous écouter.

Après le départ de J, Lord L resta un moment à son bureau, l'air songeur. Puis il se leva et arpenta la pièce en traînant la jambe, le dos voûté et douloureux, les yeux mi-clos.

Ses cheveux blancs clairsemés flottaient comme un halo autour de sa tête, lui donnant un air de sainteté fort trompeur. Mais il n'était pas non plus un démon. Simplement un savant, un des plus grands génies du monde, et pour le moment il avait une tâche à accomplir.

Il n'appréciait pas du tout d'être obligé de renvoyer Richard Blade dans la Dimension X, mais comment pouvait-il travailler avec des instruments imparfaits ? Personne ne pouvait le remplacer. Pourquoi J ne se mettait-il pas à sa place ? Pourquoi s'entêtait-il à le faire passer pour un monstre sans entrailles ?

Il décrocha son téléphone et forma le numéro de Blade. J pouvait rouspéter tant qu'il voulait, se disait-il, le Projet DX passait avant tout.

Le téléphone sonna avec insistance. Lord L fronça les sourcils. Où diable pouvait donc être ce gamin ? Il y avait maintenant huit jours qu'il téléphonait inlassablement, sans jamais recevoir de réponse. Et pourtant Blade devait être à Londres. Ce n'était pas un homme à désobéir aux ordres, et il était entendu qu'il ne quitterait jamais la ville sans laisser à MI6A une adresse et un numéro de téléphone. Blade, en fait, devait se tenir disponible vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Lord L savait peu de chose de MI6A et s'en moquait. Il n'ignorait pas que J avait été au MI6 avant d'être chargé de la sécurité du Projet DX et par conséquent, supposait-il, Blade devait encore être une sorte d'agent secret toujours soumis aux règlements du service.

Lord L raccrocha brutalement. Mais bon Dieu de nom de Dieu, où

était passé ce foutu gamin ?

Pour le moment, le foutu gamin consultait un nouveau médecin. Il était dans le cabinet de consultation d'un grand spécialiste. Et aussi dans un certain dilemme. Le spécialiste, le Dr Poindexter, et lui contemplaient une radio du crâne de Blade. Le médecin était perplexe et Blade le comprenait. Cette petite ombre légère sur le lobe frontal gauche, au sommet de son cerveau dans le néocortex, était la fine rondelle de cristal implantée quelques mois plus tôt pour permettre à Blade de recevoir des impulsions de pensées de la Dimension Normale alors qu'il se trouvait lui-même dans la DX. Cela n'avait pas marché à la perfection, il y avait eu des pannes, mais Blade n'en avait pas été gêné. Il avait presque oublié l'existence de ce cristal.

Le Dr Poindexter l'examinait avec attention.

— Ça pourrait être une tumeur, dit-il gravement, mais il est trop tôt pour en être sûr. Cela exige en tout cas d'être vu de près.

Blade se maudit de ne pas avoir prévu ça. Il ne pouvait pas dire au bon docteur ce que c'était, et il n'avait certainement pas l'intention de se laisser ouvrir le crâne encore une fois.

Le médecin se frotta les mains. Il était tout joyeux.

— Oui, oui. Nous allons devoir regarder ça de près.

Ces derniers temps, Blade avait beaucoup lu. Il ne buvait que modérément, et il avait pris l'habitude, après chaque échec sexuel, de s'enfermer chez lui et de se plonger dans sa pile de bouquins. À présent, pour préparer une retraite discrète, il déclara :

— La tumeur, si c'en est une, ne me paraît pas située dans la partie du cerveau qu'il faut pour provoquer mes ennuis. La sexualité, si j'ai bien compris, est gouvernée par le paléocortex, ce que vous appelez le système limbique. Mais je suppose que l'effet de la tumeur pourrait se propager aux autres parties de mon cerveau ?

Le Dr Poindexter parut surpris, puis il fronça les sourcils. Manifestement, il n'aimait pas les diagnosticiens amateurs. Il se dit encore une fois qu'il y avait quelque chose de nettement bizarre chez ce beau jeune homme à l'ombre étrange sur le cerveau.

— Si vous savez cela, vous n'ignorez certainement pas que toutes les parties du cerveau sont étroitement reliées. Et vous avez raison. Si c'est une tumeur, et ça m'en a tout l'air, elle peut indiscutablement affecter vos désirs sexuels.

— Ce n'est pas mon problème, docteur. Mes *désirs* vont très bien, merci. Trop bien, je dirais même. L'ennui, c'est que lorsque le moment vient de les réaliser, je ne peux rien faire. Rien du tout.

— Il ne se passe absolument rien ? Pas même une érection

partielle ?

Blade réprima une grimace douloureuse. Ça lui faisait encore mal de l'avouer, même à un médecin.

— Même pas, docteur. Absolument rien.

Le Dr Poindexter était spécialiste du cerveau et non sexologue, mais ce cas l'intéressait. Il feuilleta le dossier sur son bureau.

— Vous n'êtes pas marié, à ce que je vois. Ce n'est donc probablement pas une question de lassitude, d'accoutumance, d'union qui se défait...

— Certainement pas.

— Vous avez essayé, je présume, avec plus d'une... euh... partenaire ?

Blade sourit.

— Ce dernier mois, docteur, j'ai essayé avec quatorze partenaires différentes.

Le Dr Poindexter parut envieux.

— C'était des femmes que vous désiriez réellement ? Elles étaient jolies ? L'ambiance, je veux dire le décor, le moment, tout était satisfaisant ? Vous n'étiez pas pressé, soucieux ?

Blade commençait à se lasser de ce petit jeu. Cet homme ne pouvait rien pour lui, c'était évident. Il se leva, son corps magnifique aux épaules puissantes emplissait presque la petite pièce.

— Rien de tout ça, assura-t-il. Il y a deux jours, j'avais la plus belle femme de Londres nue sur un lit, son mari était en Afrique du Sud, elle avait donné congé aux domestiques. Il ne s'est rien passé, docteur, absolument rien.

Le Dr Poindexter l'accompagna jusqu'à la porte.

— Ce ne serait pas une question d'alcool ? hasarda-t-il.

— Je ne le pense pas. J'ai été un assez gros buveur, mais plus maintenant.

— Je pourrais vous recommander un psychiatre...

— Inutile, docteur, j'en ai déjà consulté une demi-douzaine.

— Ça ne peut pas faire de mal d'en voir un nouveau, vous savez. Plusieurs autres, même. Parfois, il suffit simplement de tomber sur celui qu'il faut. En attendant, vous ne devez pas négliger cette chose, dans votre cerveau. Je vais prendre date pour vous dans une clinique. On voudra faire des analyses préliminaires et...

— Pas tout de suite, docteur. Je reviendrai vous voir.

Il mentait, naturellement, et le médecin le devina.

— Vous ne pouvez pas négliger ça, répéta-t-il. Ça ne s'en ira pas tout seul, vous savez, et ça risque d'être dangereux, très dangereux.

Ça l'a déjà été, pensa Blade. Les radios avaient été prises par un radiologue et le psychiatre n'avait pas vu la grande cicatrice sur son crâne, maintenant cachée par ses épais cheveux noirs. Il ne pouvait pas savoir non plus, pas plus qu'aucun des autres médecins qu'il avait consultés récemment, que son cerveau avait été torturé et trituré par l'ordinateur au cours des dernières années. Il ne pouvait pas leur en parler, et ils n'auraient d'ailleurs pas compris. Il perdait son temps et son argent mais il était désespéré. L'anxiété se repaissait de sa propre angoisse et produisait de la peur.

Ne plus jamais avoir une femme ? Le suicide serait préférable !

Il échappa au médecin insistant, paya ses cinq guinées, quitta le cabinet aseptisé et sortit sous le soleil de l'après-midi. Londres bourgeonnait, éclatant de toutes les promesses du printemps. Blade héla un taxi. Il savait maintenant ce qu'il devait faire.

L'homme d'Édimbourg lui avait dit :

— Dans certains cas d'impuissance psychologique, et je crois que la vôtre tombe dans cette catégorie, des guérisons ont été obtenues par un changement total d'environnement. Je sais que ça marche dans certains cas, mais pas dans tous, cependant.

— Vous voulez dire, que je fasse une longue croisière en mer ?

Le médecin d'Édimbourg était un Américain, faculté de Harvard, qui s'était installé en Écosse pour des raisons familiales. Il avait souri à Blade et répliqué :

— La croisière est plutôt victorienne, mais ce n'était pas à cela que je pensais. Quand je parle de changement d'environnement, je veux dire un changement *réel*. Un nouvel emploi, de nouveaux amis, de nouvelles distractions, un pays différent si possible, un changement absolu.

Le taxi s'arrêta devant la Tour de Londres. Un changement total d'environnement ?

Sans s'en douter, le médecin d'Édimbourg faisait allusion à la Dimension X.

Dans quelques minutes. Lord Leighton allait être enchanté. Blade s'en moquait. Il était certain que l'ordinateur avait fait des siennes, que la machine était responsable de son impuissance. Il savait que là-bas il rencontrerait du danger, de la peur et de la souffrance, qu'il risquait de ne pouvoir revenir, mais pour le moment il n'était pas d'humeur à se soucier de ça.

Pour un homme plus âgé, les choses auraient sans doute été

différentes, mais il était un jeune animal solide et plein d'appétits et il ne pouvait se résoudre à une existence asexuée.

Mieux valait la Dimension X, avec tous ses périls.

CHAPITRE II

Lord Leighton traîna son corps bossu vers le gigantesque complexe d'instruments et tendit la main vers la manette rouge. J'étais là, blême et nerveux, la bouche ouverte pour une dernière supplication vaine, pour tenter une dernière fois de faire changer d'avis Blade.

Quelques minutes plus tôt, alors que Lord L le ligotait sur le fauteuil avec un réseau d'électrodes, Blade avait enfin eu le courage d'essayer de tout expliquer à J.

— Je dois partir, J. Je n'en ai pas envie, mais il le faut. J'ai un ennui très grave, et je le dois, dit-il en cherchant à se rappeler les mots exacts du médecin d'Édimbourg. Je dois rechercher un climat sexuel hautement propice. Qu'y a-t-il de mieux que la Dimension X ? Je n'ai jamais eu de difficultés sexuelles là-bas. Je pars, J. Souhaitez-moi bonne chance.

Lord L abaissa la manette rouge. Un brouillard déferla sur la petite cabine de l'ordinateur. Un brouillard qui se dissipa bientôt. Blade était toujours dans la cabine, lié sur le fauteuil, et Lord L tripotait des boutons en proférant des grossièretés.

— Quelque chose ne va pas, mon garçon.

Un petit truc mineur, certainement. Un circuit, un condensateur ou une résistance. Je vais arranger ça en un rien de temps. Vous feriez mieux de descendre à l'appartement et de vous reposer un peu. Je vous appellerai dès que tout ira bien.

Blade ouvrit la bouche et aucun son n'en sortit. Il comprit alors que l'ordinateur le tenait, mais d'une façon différente, cette fois. Pas de douleur. Il était frappé de mutisme, et maintenant il bougeait, ses membres ne lui appartenaient plus, ils étaient soumis à la volonté de la machine.

Blade arracha les électrodes encombrantes. Des flammes sifflèrent, de la fumée jaillit et il ne sentit rien. Il sortit nu et libre de la cabine. J tenta de le retenir et Blade l'écarta brutalement. J s'écroula. Lord L jura et supplia. Blade trouva un escalier et se mit à monter. Sa peau était brûlée ici et là. Il sentait l'odeur de l'onguent au goudron avec lequel Lord L l'avait enduit.

Nu, il gravit l'interminable escalier... les marches bougeaient maintenant... un escalator. Des hommes et des femmes le virent et agitèrent la main en souriant. Sa nudité ne choquait personne.

Blade erra dans les rues animées, cherchant le métro, une bouche de métro. Le soleil printanier était tiède sur sa peau nue. Il lui vint une érection. Ah ! Voilà qui était mieux. L'ordinateur avait eu pitié de lui. Il l'avait guéri de son impuissance. Blade s'arrêta pour s'admirer dans la glace d'une vitrine. L'ordinateur était vraiment un ami.

Il alla demander son chemin à un agent. L'homme était visiblement jaloux car, après un coup d'œil à son érection, il fronça les sourcils et répondit sèchement. Mais il lui indiqua le chemin du métro qui le conduirait en enfer.

Blade ne voulait pas aller en enfer, mais sa volonté ne comptait pas. L'ordinateur l'envoyait en enfer et il avait le devoir d'obéir. La machine était son amie.

Il trouva la bouche de métro et descendit. Une fille ravissante, blonde, nue sous son manteau de vison, le heurta, lui sourit et lui demanda son chemin.

— C'est une vraie taupinière là-dessous, se plaignit-elle. Je suis sûre que je ne vais jamais trouver la sortie. Et je dois être au paradis à cinq heures.

Blade s'excusa de ne pouvoir la renseigner. Il lui dit qu'il allait dans la direction opposée. Elle sourit tristement.

— Vous commettez une erreur terrible, dit-elle. Pourquoi ne changez-vous pas d'idée pour venir avec moi ?

Blade secoua la tête. Il était un esclave, l'ordinateur était son maître mais comment pouvait-il expliquer ça ?

La blonde ouvrit son manteau de vison. Ses seins étaient resplendissants, à couper le souffle, de petites bombes pointues de chair satinée. Ses mamelons crépitaient et lançaient des étincelles. Elle avait un porte-jarretelles de néon mauve qui clignotait et disait « suivez-moi au paradis ».

Blade la quitta et trouva son quai. Il se sentait idiot. C'était vraiment stupide de prendre le métro pour l'enfer alors qu'il devrait suivre la blonde au paradis, mais que faire ? L'ordinateur commandait.

Il était seul sur le quai. Il entendit la rame approcher. Le bruit enfla, devint un rugissement, emplit les entrailles de la terre. Blade eut peur. Une terrible odeur se répandit sur le quai, une puanteur qui le força à se boucher le nez. Il aurait voulu que la rame se dépêche.

La rame entra dans la station. Elle était brillamment illuminée et vide. À l'avant, une plaque annonçait sa destination : ENFER. Blade

monta à bord et les portes se refermèrent dans un soupir. Blade s'aperçut qu'il était seul. Il n'y avait pas d'autres voyageurs. Il se mit à marcher passant d'une voiture à l'autre.

Elles étaient toutes pareilles. Illuminées et vides. Repeintes de neuf. La peinture sentait le soufre. Blade continua de marcher, voiture après voiture, sur des kilomètres. La rame s'étirait à l'infini.

Blade se fatigua. Il se retint à une courroie pendant du plafond et regarda par la vitre. Bizarre. Il n'avait pas de reflet. La rame fonçait à grande vitesse – racketti-racketti-clique-ti-clac – et des stations défilaient, étincelantes et floues. Puis il s'aperçut que ce n'était pas des stations mais des vitrines de magasins et à l'intérieur les mannequins copulaient. Blade trouva qu'ils ne manquaient pas de culot. Il baissa les yeux sur son propre pénis. Il avait disparu.

Blade hurla. Son pénis avait disparu. Il n'y avait plus rien qu'une cicatrice noire. Blade hurla encore et partit en courant, passant d'une voiture à l'autre, à la recherche de son pénis.

En vain. Il resta introuvable. Blade courait, courait. Enfin, il atteignit l'avant de la rame. Le phare envoyait un faisceau éblouissant dans le tunnel noir. Les rails d'argent luisaient. La rame fonçait toujours. Blade jeta un coup d'œil dans la cabine du conducteur.

C'était la blonde en vison qui conduisait. Elle sourit à Blade et remonta d'un cran la manette des gaz.

— J'ai changé d'idée, lui dit-elle. J'ai décidé d'aller avec vous en enfer. Ce ne sera peut-être pas si terrible. Un homme comme vous peut changer l'enfer en paradis.

Blade se força à sourire. Il n'entra pas dans la cabine. Il se déplaça pour qu'elle ne puisse voir qu'il n'avait pas de pénis. Elle ne voudrait certainement pas aller avec lui si elle savait ça.

La rame quitta le tunnel et s'élança à l'air libre. La vitesse s'accrut. Les rails montaient. Pendant un moment, ils roulèrent en plein ciel, vers l'éclat du soleil.

Blade trouva que c'était une sacrée manière de faire marcher un métro, mais quand il voulut se plaindre à la blonde il s'aperçut qu'elle avait été remplacée par une vieille sorcière édentée et nue, qui lui souriait en bavant sur ses seins décharnés. La terreur et la répulsion envahirent Blade. Il fit demi-tour et se remit à courir d'une voiture à l'autre.

La rame plongea sous l'eau. Elle passait devant d'innombrables stations ; tous les quais étaient pleins de voyageurs patients, qui lisaient le journal, et tous avaient les pieds plantés dans des coffrages de ciment. Pas un ne levait les yeux quand la rame passait à toute allure en rugissant.

Il regarda par la vitre de l'autre côté et poussa un hurlement. Une autre rame, dont le phare était une énorme lune, arrivait d'une voie transversale.

Collision. Accident. Pas le temps de fuir. Le phare-lune fonçait. De plus en plus près.

L'autre rame donna un coup de sifflet ; un sifflement d'avertissement, un sanglot, un bruit effroyable qui arracha la tête de Blade. La rame se rua par la vitre et l'écrasa, l'aplatit, le hacha, le démembra. Ses bras et ses jambes étaient sectionnés. Ses tripes sortaient. Sa tête gisait sur le plancher de la voiture.

Un escarpin à talon haut apparut. Il était au bout d'une jambe admirable. Blade vit le manteau de vison et, par une fente, le corps pulpeux. Il constata que c'était une vraie blonde. Il lui cligna de l'œil dans l'espoir d'attirer son attention, en espérant qu'elle le sauverait.

Blade se mit à crier. La blonde murmura des mots réconfortants et se baissa pour ramasser sa tête. Elle la pressa contre ses seins merveilleux et chantonna tendrement.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle. Tu as gardé ta tête. Du moins je l'ai, maintenant, et nous te trouverons un autre corps. Fais confiance à Lascivia et ne te soucie de rien. La vieille petite Lascivia va prendre bien soin de toi.

Elle prit une valise sur le porte-bagages et y plaça la tête de Blade. La valise avait un double fond et la tête passa au travers et dans un trou du plancher, tombant sous les roues étincelantes de la voiture.

La douleur, maintenant. Les ténèbres. Plus rien, désormais. Son sanglot fut un soupir de soulagement.

CHAPITRE III

Blade se réveilla. Comme d'habitude, lorsqu'il passait par l'ordinateur, il était nu. Il resta étendu sans bouger, les sens en alerte, laissant se calmer les douleurs de sa tête, sans rien faire qui risque d'attirer l'attention et de le mettre en danger. Au bout d'un moment, il prit conscience du silence. Un silence comme il n'en avait jamais connu. Le silence absolu.

Il tourna légèrement la tête. Il semblait être couché dans une sorte de parc, sur une terre artificielle, et il eut l'impression que les plantes, les arbres et les buissons, étaient en plastique. Rien ne bougeait. Il n'y avait pas de vent. Et ce silence absolu, mortel. Il passa une main sur la pelouse et le son fut cent fois amplifié, comme si un homme marchait dans de hautes herbes.

Il n'éprouvait aucune sensation de danger. Après tant de voyages par l'ordinateur, il s'adaptait maintenant presque instantanément aux conditions de la Dimension X. S'il y avait eu du danger, il l'aurait su. Lentement, il se mit debout, pour chercher la source de la lumière qui projetait une lueur vive mais diffuse sur tout le paysage. Elle était brillante, comme la douce clarté d'un jour nuageux, et cependant il aurait juré qu'il ne faisait pas jour. En se retournant, il vit une lune gigantesque accrochée dans le ciel.

Blade se jeta parmi des buissons – ils étaient bien en plastique – et tenta de se cacher de cette lune. À présent, son instinct l'avertissait du danger et il réagissait.

Couché sur le dos, il regarda par une fente entre les feuilles de plastique et il examina la lune. Il fut impressionné, et même un peu craintif, lui qui avait vu tant de choses fantastiques et affronté tant de dangers dans autant de dimensions étranges.

Blade fit un calcul rapide. Si l'on mettait cette gigantesque sphère argentée dans les dimensions de la DN, elle ne serait pas à quarante mille kilomètres de la terre. Il pouvait voir des villes, des lacs, des montagnes et des fleuves ; il distinguait des canaux, des ports, des bateaux ; dans les villes, il pouvait même percevoir de grands bâtiments. Il voyait la circulation, des sortes de voitures, et ce qui

devait être un aéroport, avec des avions qui atterrissaient ou décollaient.

Et puis il aperçut autre chose. Des tours d'éclairage, qui devaient être des structures immenses, de plusieurs centaines de mètres de haut, d'où d'énormes projecteurs étaient braqués sur ce lieu où il se trouvait à présent. C'était ça, le danger. Il le sentait. Il y avait des observateurs là-haut. Il se dit qu'il lui faudrait désormais se tenir autant que possible à couvert. Il avait de bonnes chances de ne pas avoir été repéré, au moins une sur deux, mais il devait prendre toutes ses précautions tant qu'il n'aurait pas mieux compris la situation. Peut-être n'étaient-ils pas hostiles. Il aurait peut-être envie ou besoin de se rendre sur cette énorme lune, ne serait-ce que pour échapper au silence qui commençait à lui porter sur les nerfs. Mais ça pouvait attendre. Avant tout, il devait explorer le monde où il se trouvait.

Tant qu'il resterait dans le parc, à l'abri des arbres, il devrait être en sécurité. Avec prudence, il commença à avancer dans la végétation de plastique. Il lui fallait des vêtements et une arme. Bientôt, il aurait besoin de boire et de manger.

Blade faillit tomber sur un couple qui faisait l'amour. Dans la Dimension Normale, cela aurait été comique, dans la DX, cela risquait d'être un péril de mort. Blade se tapit en position défensive, grondant comme un animal, et le bruit mit le silence en pièces. Il était prêt au combat. Dans la DX, on ne s'embarrassait pas d'excuses polies. Si l'homme, furieux d'être dérangé dans ses ébats amoureux, se ruait sur lui avec une arme, Blade comptait la lui arracher. C'était lui, qui avait besoin d'être armé et...

Blade sentit que quelque chose n'allait pas – ou allait bien pour lui – quand il s'aperçut que le seul bruit qu'il entendait était celui de sa propre respiration. Lui seul rompait le silence. *Eux* n'avaient pas émis le moindre son. Et personne, dans aucune dimension, ne peut faire l'amour sans qu'il y ait un peu de bruit, ne serait-ce qu'un soupir.

Et ils ne bougeaient pas.

Blade pensa qu'ils avaient peur de lui, qu'ils étaient pétrifiés de terreur. Non. Ce n'était pas ce genre de silence. C'était un silence universel et absolu que lui seul rompait. Ces gens, ces amants, n'étaient pas vivants.

Des cadavres dans un parc de plastique ?

Blade s'approcha prudemment. D'après leur posture, il avait pensé qu'ils étaient des amants. Mais il pouvait se tromper. Va jeter un coup d'œil, se dit-il, mais avant essaye de leur parler. Mais qu'est-ce qu'on peut dire dans une situation pareille, bon Dieu ?

— N'ayez pas peur, chuchota-t-il. Je ne vous ferai pas de mal.

Son chuchotement lui fit l'effet d'un rugissement tombant d'un haut-parleur. Il maudit le silence spectral.

Pas de réponse. Il n'en avait pas espéré. Il était maintenant près d'eux, de ces vagues formes dans la lumière argentée filtrant entre les branches. Maintenant il les voyait bien. Un homme et une femme, et ils faisaient bien l'amour, pas de doute. Mais ils ne bougeaient pas. Ils avaient dû mourir en pleine action.

Blade rampa encore plus près et les examina. Étaient-ils morts, ou en transes, dans un étrange coma ? Ils avaient l'air vivants, à tout point de vue, à part leur immobilité. Ils n'avaient pas conscience de sa présence. Ils étaient comme des mannequins de vitrine disposés dans la posture de l'amour.

Des mannequins ? Blade avança la main et toucha la jambe de la femme. Elle avait la texture de la peau, de la vraie chair vivante, et pourtant pas tout à fait. Elle ne bougea pas ; elle ne respirait pas, elle était morte. Pourtant, il n'y avait aucune sensation de mort, pas de puanteur, pas de corruption.

Blade regarda autour de lui. Tout près, il vit un sentier bordé de grands arbres de plastique. Il y faisait assez clair mais on y était tout de même caché de cette terrible lune qui avait l'air de devoir s'écraser d'un instant à l'autre. Il saisit l'homme par la cheville et le traîna dans l'allée. Toujours gentleman, pensa ironiquement Blade, même dans la Dimension X.

Il étendit le corps à la lumière et l'examina avec soin. La première chose qui le frappa, ce fut sa beauté. L'homme était plutôt petit, mais parfaitement proportionné. Il paraissait avoir trente ans, d'années de DN, et sa peau était satinée, glabre, ses traits parfaits, le nez droit, la bouche bien dessinée, les oreilles petites bien collées à la tête. Les yeux ouverts regardaient Blade et pendant un instant il crut y voir une lueur de vie. Il colla son oreille sur la poitrine et aurait pu jurer que la peau était tiède. Il retomba sur ses talons, tout à fait perplexe. Il avait rencontré des choses extrêmement singulières dans les diverses dimensions qu'il avait visitées, mais ce truc-là, c'était...

Blade se pencha vivement. La lumière se reflétait sur quelque chose, juste derrière et un peu au-dessus de l'oreille droite de l'homme. Il avança la main pour toucher. C'était un bouton de métal, assez épais et long d'environ un centimètre. Froid au toucher. Une antenne. De toute évidence, un moyen de capter de l'énergie. Ce n'était donc pas un homme mais un robot.

Richard Blade éclata d'un rire qui résonna lugubrement dans l'étrange silence et il retourna chercher la dame. Plus question d'être un gentleman. Ce n'était pas des morts mais simplement des robots débranchés. Des robots qui avaient fait l'amour dans un parc et dont le

courant avait été coupé en pleine action.

La femme était ravissante, un peu plus petite que l'homme, mince, bien roulée et avec une peau claire et satinée, à peu près du même âge que son partenaire, la trentaine. Elle portait une mini-jupe de plastique et un soutien-gorge assorti. Le soutien-gorge était remonté pour dénuder ses petits seins parfaits. Près d'elle, il y avait une petite culotte. Elle avait derrière l'oreille le même bouton de métal que l'homme. Un moyen de recevoir de l'énergie, bien sûr, mais la théorie des robots satisfaisait de moins en moins Blade.

C'était un petit pansement et la blessure qu'il recouvrait le déroutait. Quand il traîna la femme dans le sentier et l'allongea à côté de l'homme, il remarqua le pansement et l'arracha. La blessure avait été suturée et commençait à se cicatriser. Il gratta la croûte du bout de l'ongle, révélant du tissu neuf rose. Quelle espèce de robot pouvait être blessée comme de simples mortels et guérir de la même façon ?

Il examina de nouveau les deux corps, avec un soin extrême. Les cheveux châains étaient fins et soyeux. Tout à fait normaux. Blade était de plus en plus perplexe. Des robots ou des humains ? Ou quelque chose entre les deux ?

Il ne comprenait pas. Ils étaient morts mais pas morts, humains mais pas humains, robots mais pas robots. L'homme portait une veste légère sans manches et une sorte de bermuda. Les deux vêtements étaient en plastique, comme les sandales. Blade ôta la veste de l'homme, l'essaya et la rejeta par terre. Elle était bien trop petite. Il lui faudrait chercher des vêtements ailleurs.

Blade contempla le couple, l'air songeur. Ils étaient merveilleusement beaux tous les deux, il fallait le reconnaître ; il se demanda ce qui leur était arrivé. S'ils étaient morts, c'était en vérité une mort bien singulière, sans corruption ni putréfaction ; leurs yeux n'étaient pas vitreux, ni leurs traits déformés. Il secoua la tête. Peut-être dormaient-ils simplement.

Des dormeurs. Le mot lui convint. Il hocha la tête et partit en exploration.

CHAPITRE IV

Blade avança avec prudence dans le taillis caoutchouteux et déboucha en terrain découvert. Il aperçut un lac, et toute impression de réalité de la Dimension Normale se dissipa. Il voyait ce qu'il voyait et ne comprenait pas, mais cela ne l'effrayait pas. Il était maintenant adapté à sa nouvelle dimension. Il était devenu une créature différente, bien équipée pour survivre, et il ne perdit pas de temps à s'interroger. Il commençait à avoir faim et soif, et il lui fallait trouver des vêtements et des armes ; il examina, nota et classa l'information automatiquement dans sa mémoire expansée.

Un sentier contournait le lac. Il y avait des bancs, de petits kiosques où l'on vendait des fruits, une jetée et des bateaux sur l'eau. Et partout, des dormeurs par centaines. Tous beaux, tous avec la même antenne derrière l'oreille droite, tous figés dans l'attitude qu'ils avaient lorsque la mort les avait frappés, ou que le courant avait été coupé, ou ce qui avait pu se passer pour les immobiliser. C'était, pensa Blade tout en marchant sans crainte parmi eux, comme si un cœur gigantesque avait battu pour eux tous et s'était brusquement arrêté.

Ils étaient tous habillés de la même façon, comme les deux amants, et il chercha une veste et un short qui lui iraient. La plupart étaient trop petits. Comme il allait sortir du parc il avisa un marchand de journaux, encore debout devant son kiosque, qui lui parut plus grand que les autres. Il le déshabilla et revêtit ses habits qui, tout en étant plutôt justes, pourraient faire l'affaire.

Il était maintenant habillé et il avait une arme, un petit couteau ramassé sur le comptoir d'un marchand de produits alimentaires. Les aliments étaient durs et rassis, et il restait le problème de la soif. Il s'approcha d'une fontaine. Elle était à sec. Une idée lui vint. Il retourna vers la petite baraque, fouilla et trouva une bouteille de boisson. Elle était tiède et trop sucrée mais elle calma sa soif. Il la but rapidement, en emporta une autre et repartit.

Toute la nuit, du moins pensait-il alors que c'était la nuit, Blade arpenta les rues de la ville géante comme un rat furtif, à la recherche de renseignements. Partout les habitants, par centaines de milliers,

avaient été surpris dans toutes les attitudes possibles. Dans les grands magasins et les boutiques, les théâtres et les restaurants, les hôtels, les appartements, les usines, les bureaux...

Il remarqua qu'aucun des bâtiments n'avait plus de six étages.

Il fut assez contrarié de ne découvrir aucune arme. Il trouva d'autres couteaux à lame courte, comme celui qu'il avait, mais rien d'autre. Pas d'arcs et de flèches, pas de lances, d'épées ni de sabres. Rien qui ressemble à une arme à feu. Il visita un musée dans une grande avenue, et n'y vit même pas une épée ancienne. Ce n'était pas un peuple martial. Ou alors les armes leur étaient interdites. De l'ombre d'une porte cochère, il regarda l'énorme lune si proche et s'interrogea.

Il comprenait enfin que dans ce monde il n'y avait ni jour ni nuit. La lune était toujours la même et l'illumination diffuse mais vive ne variait jamais.

Il vit des voitures partout, en stationnement, dans des garages ou stoppées en pleine circulation ; elles étaient toutes semblables et ressemblaient à des jeeps. Il en examina une et ne trouva ni réservoir d'essence ni moteur normal. Il n'y avait que le petit bouton-antenne et une sorte de dynamo. À présent, il ne faisait plus attention aux dormeurs. Ils étaient simplement là, partout, comme ils l'auraient été dans une grande ville animée. Sauf qu'ils étaient inanimés. Ils dormaient, figés. Nulle part il ne vit d'animaux de quelque espèce que ce soit.

Durant de longues heures il explora, en restant dans l'ombre, comprenant maintenant que le jour ne se lèverait pas. Il entra dans un immeuble et le visita de fond en comble. Les dormeurs étaient à table, au lit, au salon. Un ascenseur bondé était arrêté au quatrième. Blade quitta l'immeuble et entra dans un petit hôpital. Une des belles dormeuses avait été en train d'accoucher, le bébé, un garçon, à demi sorti de l'utérus. Blade examina le petit corps et découvrit le bouton derrière son oreille droite. L'antenne était de la même taille que chez les adultes.

À l'étage au-dessus, il trouva un homme sur une table d'opération, la poitrine ouverte. Il se pencha sur le cœur révélé. Il était exactement comme un cœur humain. Blade se dit une fois pour toutes que ces gens n'étaient pas des robots, mais des dormeurs.

Il commençait à être fatigué. Trouvant un appartement vide, il se servit dans la cuisine regorgeant de conserves, puis il dormit quelques heures. Juste avant de s'endormir, il fit un effort de volonté, commandant au cristal implanté dans son cerveau de communiquer avec Lord Leighton dans la Dimension Normale. Il ne parvenait pas toujours à établir le contact, mais quand il réussissait c'était

automatique. La mémoire expansée de Blade classait simplement l'information dans le cristal puis enregistrait la réponse de Lord L.

Cette fois-ci, le cristal marcha. Quand Blade se réveilla, reposé, la réponse était dans sa tête. Il s'assit sur le bord du lit moelleux, gratta sa barbe naissante – il laissait invariablement pousser sa barbe dans la Dimension X – et laissa le message de Lord L se diffuser dans son esprit conscient :

Semblez avoir atterri dans monde mort improductif. Suggère vous établissiez contact avec lune que vous décrivez, mais laisse cela votre discrétion. Scène décrite fascinante mais ne vois pas comment elle peut profiter Projet à moins, je répète, à moins que vous trouviez source énergie et réanimiez peut-être. Cela aussi à votre discrétion. Vous conseille si vous restez dans cette mégapole essayer trouver source énergie à présent coupée. Ce secret pourrait être inestimable en DN.

C'était tout. Blade bâilla en s'étonnant que Lord L ait employé le mot « mégapole ». Son propre subconscient avait dû le souffler. C'était vrai. Il s'en aperçut en allant regarder par la fenêtre.

Mégapole. Durant ses longues pérégrinations, il n'avait trouvé aucun espace découvert, excepté les parcs. Quand il avait regardé du plus haut étage des immeubles, il n'avait vu que la ville qui s'étendait à l'infini. Cette Dimension X, avec sa végétation de plastique, n'avait pas de campagne. Ce n'était qu'un vaste cauchemar de ville.

La solitude, le vif désir d'entendre une voix humaine, Blade n'en avait jamais souffert à ce point. Et cependant Lord L avait tort de parler d'un monde mort. Blade en était certain. Il le sentait. Ce n'était pas un monde mort, mais plutôt un monde immortel, un monde de dormeurs.

Des dormeurs. Des millions de dormeurs. Comment expliquer ça ?

Il trouva une salle de bains et tourna les robinets de la douche. Pas d'eau.

Dans la cuisine, il ouvrit des boîtes de conserves et but une bouteille de boisson sucrée, puis il se fabriqua une lance, avec une tringle à rideau au bout de laquelle il attacha le couteau à lame courte, au moyen d'un fil d'un appareil ayant l'apparence d'un poste de télévision. Il sourit. Même quand ces gens avaient été éveillés, leur monde n'avait pas été parfait.

Sa lance prête, il repartit. Trouver la source de l'énergie. Les ordres étaient les ordres, oui, mais il était plus facile à Lord L de les donner qu'à Blade de les exécuter. Dans l'ensemble, il préférerait s'attarder parmi les dormeurs pour chercher la source d'énergie, plutôt que de contacter la lune comme le suggérerait le vieux savant. Il n'aimait pas ces projecteurs ni l'impression d'être observé. En fait, il

n'aimait pas du tout cet énorme œil d'argent dans le ciel. Tous les instincts animaux de Blade lui disaient que lorsque le danger viendrait, ce serait de la lune.

Mais l'instinct de Blade pouvait le tromper. Il avait parcouru environ six cents mètres en rasant les murs, dans l'ombre, quand il entendit un son. Pour la première fois, c'était un bruit dont il n'était pas responsable. Il s'immobilisa, aussi figé qu'un des dormeurs, et tendit l'oreille. De la sueur perla à son front et son cœur se mit à battre. Il n'avait pas peur – il était même heureux de ce bruit, même s'il laissait prévoir un danger – mais sa tension monta tandis qu'il espérait le réentendre. Le bruit ne se répéta pas. Blade, retenant sa respiration, était de nouveau plongé dans le silence absolu.

Et pourtant il y avait bien eu un bruit. Son oreille ne lui avait pas joué de tour. Il resta sur place, silencieux et immobile, et tenta de reconstituer le son. Quelle espèce de bruit était-ce ? Il fit un effort pour le retrouver.

Un tintement. Non, le mot était trop faible. Un claquement, un claquement métallique. Du métal, donc, qui avait été soulevé ou déplacé... *Concentre-toi*, Blade !

Du métal, une grande plaque de métal soulevée et lâchée, à peu de distance.

Il laissa son regard errer autour de lui, hors des ombres où il était tapi. Non loin, au milieu de la rue, il y avait un petit kiosque bas. Il en avait déjà examiné un et savait qu'il abritait une bouche d'égout, un énorme disque de métal.

Malgré sa force considérable, il n'avait pas pu le soulever, et il n'avait pas d'outils. Il avait regardé par le trou au centre de la plaque et avait jugé qu'elle ne recouvrait pas autre chose qu'un égout. Peut-être un très vaste collecteur, et il avait l'intention de l'explorer plus tard mais pour le moment...

Il se précipita vers le kiosque, en pleine vue des projecteurs de la lune. Il s'agenouilla à côté de la plaque et l'examina encore une fois. Oui. Ce disque de métal, soulevé et lâché, ferait exactement le bruit qu'il avait perçu. Mais pas celui-ci, car le son n'était pas venu de cette direction. C'était derrière lui.

Blade retourna vivement dans l'ombre. Il avait peur, maintenant, une peur saine qui l'avait gardé en vie bien souvent, mais une peur mêlée de soulagement et d'impatience. Il n'était pas seul dans ce lieu de silence et d'ombres avec cette lune répugnante. Il y avait quelqu'un, il y avait quelque chose, là, dans ces égouts.

Quoi que ce fût, Blade l'accueillait avec joie.

CHAPITRE V

Ce que Blade fit ensuite ne lui ressemblait pas. Peut-être était-ce la solitude, le terrible silence qui lui faisaient oublier sa prudence habituelle. En général, en position de faiblesse, il aurait préparé un piège, il aurait forcé l'ennemi à venir à lui. Il aurait au moins opéré une reconnaissance habile pour s'assurer de la nature de l'ennemi avant de provoquer une confrontation directe. Il ne fit rien de tout cela.

Il chercha un magasin et entra parmi les dormeurs figés dans leurs attitudes d'acheteurs et de vendeurs et fouilla jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il voulait, un levier tout simple. Il était posé sur une caisse à moitié ouverte dans l'arrière-boutique. Blade se traita d'imbécile. En cherchant des armes, il avait pensé à des épées, des dagues, des lances. Mais des armes, il y en avait à profusion. Le levier en était une. Ainsi que le gros marteau d'enclume qu'il ramassa et emporta.

Il détacha le couteau de sa tringle à rideau et le glissa dans sa ceinture, puis il retourna rapidement vers le kiosque. Il avait une autre raison, pour plonger dans les égouts : échapper à cette lune espionne avec ses projecteurs et à la possibilité d'être observé au moyen de puissants télescopes.

Avec le levier, il souleva le bord de la plaque d'égout. L'outil glissa plusieurs fois et il pesta. Enfin il parvint à l'enfoncer suffisamment pour peser dessus de toutes ses forces. Le couvercle se déplaça de plusieurs centimètres, assez pour que Blade glisse les doigts dessous. Il essaya de le soulever, de l'écarter juste assez et sans bruit. Mais la plaque était trop lourde, même pour lui. Le foutu machin devait peser près d'une tonne.

Il dut reprendre le levier pour soulever la plaque centimètre par centimètre. Quand il y eut assez d'espace pour passer la main tout entière il perdit patience, empoigna le rebord et se redressa en jurant, en faisant appel à tous ses muscles.

Ce fut une erreur. Il souleva bien le couvercle gigantesque mais ne put le retenir, ne put le rabattre en silence. La plaque lui échappa, tournoya et retomba avec un bruit épouvantable. Pendant un instant

ses oreilles bourdonnèrent comme s'il était à l'intérieur d'un bourdon de cathédrale. Blade jura. Rien de tel pour annoncer sa venue. Il faisait beaucoup d'erreurs, beaucoup trop, et il se demanda quand il devrait les payer.

Le trou sombre béait à ses pieds. Blade prit le marteau d'enclume et s'accroupit au bord du trou. Il n'y avait pas d'échelons. Aucun son ne montait d'en bas. Le peu de lumière filtrant dans le kiosque lui permettait de distinguer une partie d'une arche de brique, rien de plus. Il guetta le bruit de l'eau courante. Rien.

Il laissa tomber le levier au fond du trou. Moins d'une seconde s'écoula avant qu'il l'entende atterrir avec un bruit mou. De sept à dix mètres, et un fond de boue ou de sable, ou peut-être de terre artificielle. Il devait maintenant prendre une décision.

Tenant fermement le marteau près de la tête, il saisit le rebord du trou d'une main puissante et se laissa tomber. Ses jambes se balancèrent en projetant des ombres de gibet contre l'arche de brigue. Il lâcha le bord, et pensa en tombant qu'au moins il échappait à cette maudite lune brillante.

Il tomba sans mal, fléchissant les genoux et roulant sur ce qui devait être du sable ou de la terre. Il en prit une poignée et renifla. Cela sentait vaguement les ordures. Cet égout n'avait pas servi depuis très longtemps.

Blade perdit de précieux instants à chercher à tâtons son levier. Il pourrait en avoir besoin. Alors que sa main se refermait sur le fer, il distingua des lumières s'approchant sur sa gauche. Une vingtaine de torches haut levées qui flambaient sans vaciller. Blade fit une grimace et tourna vers la droite.

D'autres torches arrivaient par-là aussi. Il était pris au piège. Il fit un rapide calcul. Il y avait plus de place à droite qu'à gauche. À l'endroit où il se trouvait l'égout était étroit et, maintenant qu'il y voyait un peu mieux, il comprenait qu'il serait mauvais d'être surpris dans un espace de dix mètres alors qu'il y avait peut-être un site plus propice un peu plus loin. Son instinct l'avertissait de la bataille prochaine.

Son intuition le servit – ce n'était pas seulement de l'intuition car sur la droite les torches étaient écartées alors que celles de gauche semblaient serrées les unes contre les autres – et, comme l'égout s'élargissait, il distingua quelqu'un qui le guettait, d'une niche dans le mur. Rien de plus qu'une ombre, mais Blade fut certain qu'elle avait bougé. Quand il bondit dessus et tenta de la saisir, l'ombre devint une créature de chair et de sang qui lui cracha dessus comme un chat, le griffa et disparut. Blade essuya le sang sur sa joue et sourit. Il venait de toucher un sein nu, chaud et palpitant, ferme et élastique. De la

véritable chair. Il l'avait sentie, aussi ; une odeur de sueur et de femme. Pas trop propre, sans doute, mais humaine. Quels que soient ces gens des égouts qui convergeaient à présent sur lui, ils étaient de véritables êtres vivants. Avec eux, il pourrait s'arranger. Ils valaient sûrement mieux que les beaux dormeurs de la ville.

Blade continua d'avancer vers la droite. L'égout s'élargissait de plus en plus et il arriva à un endroit qui devait bien mesurer dans les trente mètres, après quoi il se rétrécissait. Il devait donc livrer son combat là.

Les deux groupes de torches approchaient. Elles étaient tenues très haut et devant les porteurs, que Blade ne pouvait qu'à peine distinguer. Grâce, à cette lumière, il put remarquer davantage de détails ; le large espace dans lequel il était coincé devait être une sorte de logis car il vit des tables et des chaises grossières. Il y avait des étagères et des corniches le long des murs supportant des espèces de sacs de couchage et des couvertures. Une jarre d'eau suintante pendait du plafond et Blade eut soudain terriblement soif d'eau pure et vraie.

Il ôta précipitamment la veste et le short qu'il avait pris chez les dormeurs. Il ignorait les rapports entre ce peuple des égouts et les beaux habitants de la ville et mieux valait se présenter en étranger, nu et prêt à se battre ou à se lier d'amitié et, comme il le devait toujours, établir sa suprématie par la ruse ou la force. Sa longue expérience lui avait appris que pour survivre dans la Dimension X il devait régner ou tout au moins partager le pouvoir.

Ils se pressaient maintenant autour de lui. Les torches crépitaient et lançaient des étincelles. Blade soupesa le marteau d'enclume et décrivit un moulinet. Il était bien équilibré, avec un long manche et une tête de huit kilos. Une assez bonne masse d'arme. De la main gauche, il brandissait le petit levier qui lui servirait à repousser l'adversaire.

Tandis que les porteurs de torches approchaient par deux côtés, la lumière s'accrut jusqu'à ce que Blade puisse les voir. Ils étaient humains, pas de doute – des hommes, des femmes et des enfants – et tous le regardaient avec curiosité, le montraient du doigt et chuchotaient entre eux. Les femmes avaient les seins dénudés, les enfants étaient nus et les hommes portaient d'amples pantalons d'une étoffe ressemblant à du jean. Ils étaient hirsutes, velus, avec une profusion de poils sur le torse et les bras, partout sauf sur la tête. Tous étaient chauves.

Personne ne parla à Blade. Personne n'éleva la voix. Ils chuchotèrent en gardant leurs distances. Derrière les premiers rangs, à six ou sept mètres de lui, il vit plusieurs des hommes en conférence, qui murmuraient et gesticulaient. Il était temps de faire le premier

pas.

Richard Blade savait être cabot quand il le voulait, quand cela l'arrangeait et pouvait lui sauver la vie. Il fit tournoyer son marteau au-dessus de sa tête. L'outil siffla et la lueur des torches se refléta sur le métal poli.

— Je viens en ami, clama Blade, ou en ennemi. C'est à vous de choisir.

La voix était forte, profonde, ferme. C'était sa voix de commandement, un autre truc pour asseoir son autorité.

Le silence tomba sur le groupe. Les chuchotements se turent. On continua de le regarder fixement. Les enfants se serraient contre leurs mères mais aucun ne pleurnichait.

Blade leur sourit. Il laissa le marteau se balancer lentement au bout de son bras. Il feignit l'impatience.

— Je sais que vous avez une langue. Je vous ai entendu parler entre vous. Pourquoi gardez-vous le silence à présent ? Qu'est-ce que ce sera, ami ou ennemi ?

Les chuchotements reprirent parmi les femmes. Les hommes se taisaient. Plusieurs d'entre elles montrèrent du doigt les organes génitaux de Blade, en hochant la tête et en murmurant. Une femme pouffa.

Enfin un homme se détacha de la foule. Il vint s'arrêter à quatre mètres de Blade. Il portait une longue barre de fer ou d'acier, pointue à une extrémité et formant un crochet à l'autre. Blade comprit immédiatement que c'était l'arme naturelle de ces gens : longue d'un mètre soixante, affûtée et crochue, elle devait sûrement être mortelle. Et elle pouvait soulever ces énormes plaques d'égout.

Blade balança son marteau d'un air menaçant.

— Garde tes distances, l'ami. Jusqu'à ce que je sache si vous êtes vraiment mes amis.

— Je suis Sart, dit l'homme.

Il avait une voix de baryton, bien posée. Il ne souriait pas, et ne fronçait pas davantage les sourcils. Il s'appuyait sur sa barre de fer, son crâne chauve brillait à la lumière des torches, et il examinait Blade, pas sa figure mais ses organes, tout comme l'avaient fait les femmes. Blade commença à se demander ce qui se passait. Est-ce qu'ils étaient tous des obsédés sexuels ?

Le nommé Sart désigna du doigt le pénis de Blade.

— Ça, étranger. Est-ce que ça fonctionne ? Est-ce que tu peux faire des enfants ?

Blade ne permit pas à son expression de trahir sa stupéfaction.

Comment cette créature des égouts, cet homme de la Dimension X pouvait-il être au courant de ses difficultés sexuelles dans la Dimension N ? C'était fantastique, incroyable, une coïncidence impossible.

— Ça marche, dit-il. Et je peux avoir des enfants. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Un bien étrange, prélude au combat, ces propos.

Sart sourit pour la première fois, plus des yeux que de ses dents noirâtres. Il leva sa lourde barre de fer et la fit tourner comme une canne de tambour-major.

— À moi, peu de chose, étranger. À toi, peut-être beaucoup. Toute la différence entre la vie et la mort. Nous, les Gnomènes, nous avons besoin d'enfants. Si tu peux en faire, et si tu peux le prouver, alors nous te permettrons de vivre et d'être un esclave. Si tu ne peux pas faire d'enfants, nous te tuerons. C'est tout simple.

Blade avait observé la foule qui l'entourait.

Plusieurs hommes, armés de ces redoutables barres de fer, se glissaient vers lui, espacés et formant un cercle pour l'entourer complètement.

Il leva son marteau et le brandit sous le nez de Sart.

— Dis à tes amis de reculer sinon nous ne terminerons jamais cette conversation.

Sart leva la main et les hommes s'arrêtèrent d'avancer. De nouveau, Sart s'appuyait sur sa barre.

— Ta réponse, étranger ?

Blade avait déjà pris sa décision. Pas de soumission. Pas d'esclavage. Il fixa sur Sart ses yeux fulgurants.

— La réponse est toujours oui, je peux avoir des enfants comme tout homme normal. Quant à devenir un esclave, c'est non. Jamais. Je ne me soumettrai jamais et tu devras me tuer... après que j'aurai tué un grand nombre d'entre vous. Est-ce que cela te convient, Sart ?

Quelque chose changea dans les yeux de Sart. Ils étaient bien écartés, intelligents et de ce marron chaleureux que l'on trouve chez les chiens et certains singes. Blade attendit patiemment. Sart réfléchissait. Il était plongé dans un dilemme. Blade ne pouvait imaginer lequel.

Il observa la foule. Il vit un des hommes donner des ordres à une jeune fille, la vit se tourner vers lui puis disparaître dans le tunnel. Il devina instinctivement que c'était cette fille qu'il avait surprise dans la niche et qui l'avait griffé. Il gratta de sa joue un peu de sang séché.

— J'ai envoyé demander des instructions, reprit Sart. Je ne suis

que troisième chef de cette section, et j'ai beau avoir grande envie de te tuer, je n'ose pas. Pas sans ordres de Jantor ou de Sybelline. Si tu peux avoir des enfants et si je te tue, sans ordres, je serai expédié dans les fosses de sept kilomètres. Je n'aimerais pas du tout ça. Alors nous devons attendre.

Cela ne convenait pas à Blade. Il décida de provoquer le combat, de conserver l'avantage, de présenter aux chefs réels, quand ils viendraient, un fait accompli. Il y avait un temps pour parler et un temps pour frapper. La conversation viendrait plus tard, quand il se serait imposé comme quelqu'un avec qui l'on doit compter.

Il commença à harceler Sart.

— Qu'est-ce qui te fait penser que tu peux me tuer ?

Sart ne répondit pas. Il recula et appela un de ses hommes. L'homme lui lança une des barres de fer affûtées. Sart la saisit au vol. Il posa la sienne et, tenant devant lui la seconde barre à bout de bras, il commença lentement à exercer une pression. Son expression ne changea pas mais les muscles de ses bras et de ses épaules se gonflèrent. Il recourba la barre en fer à cheval et la jeta aux pieds de Blade.

— Je peux te faire la même chose, déclara-t-il.

Sart n'était même pas essoufflé. Blade était impressionné et s'appliquait à ne pas le montrer. Il ramassa vivement la barre, la soupesa, puis il se mit à la redresser. Il dut faire appel à toutes les ressources de sa force herculéenne. De la sueur ruissela de son front et il entendit ses muscles craquer. Quand il eut plus ou moins rendu sa forme primitive à la barre, il la relança à Sart.

Le Gnomène hocha la tête d'un air approbateur.

— Tu es fort. Je le reconnais. Ce serait un plaisir et un honneur de te tuer. Mais je n'ose pas, sans ordres. Plus que tout, je redoute les fosses de sept kilomètres.

— Je vais résoudre ton problème.

Blade ramassa une poignée de sable et la jeta à la figure de Sart.

— Je te défie ! cria-t-il. Tous ces gens sont témoins. Défends-toi, Sart. Tu n'es qu'un lâche et un fanfaron et, si tu ne te bats pas, je te tuerai quand même.

Pour Blade, cette question devait être réglée avant l'arrivée des chefs et des renforts.

Sart reprit sa barre de fer et la tint devant lui en position défensive.

— Vous l'avez tous entendu, dit-il. C'est l'étranger qui force au combat, pas moi.

Quelques femmes murmurèrent sur un ton menaçant. Deux des hommes bondirent aux côtés de Sart. Ils brandirent leurs barres vers Blade, qui avançait lentement. Blade sourit.

— J'avais pensé te combattre seul, Sart, mais si tu es assez lâche pour te battre à trois contre un, ça ne me dérange pas.

Tant mieux, au contraire, pensa-t-il. S'il pouvait en vaincre trois, sa position serait encore plus forte.

Sart s'adressa à ceux qui le flanquaient.

— Ne le tuez pas à moins d'y être obligés. Toi, Hobbidance, à gauche. Et toi, Obidikut, à droite.

Ainsi, ce serait à trois contre un. Blade fit tourner le marteau d'enclume et se rua sur Sart, donnant aux deux autres l'occasion de s'élancer s'ils le voulaient. Ils avancèrent, mais ils étaient lents et cherchaient à ne pas le tuer. Blade feinta et quand Sart leva sa barre pour se défendre, il ramena son bras en arrière. Il se fendit, comme avec une épée, par-dessus la barre et atteignit Sart en pleine mâchoire avec la tête du marteau de huit kilos. Sart s'écroula.

Voyant cela, l'homme de la gauche oublia les ordres et balança un méchant coup avec l'extrémité crochue de sa barre. Blade para avec son marteau et, utilisant le levier dans sa main gauche comme une dague, il visa la poitrine du Gnomène. La pointe affûtée pénétra la chair et le sang jaillit. L'homme, celui qui s'appelait Hobbidance, tomba à genoux et se mit à tousser et à cracher du sang. Il étouffait, les mains crispées sur son ventre et sa gorge.

Le troisième Gnomène se précipita avec une rapidité stupéfiante et faillit décapiter Blade d'un moulinet de sa barre. Le bout crochu lui frôla la tête en sifflant. Blade rompit, renversa l'homme à genoux d'un revers du levier et jeta un coup d'œil à Sart. Il était mort au monde.

Obidikut retourna sa barre dans sa main et revint à la charge en tentant d'empaler Blade. Blade para et fit un pas de côté, en cherchant à lui faire un croc-en-jambe. Il essaya de porter un coup de dague avec le levier mais il échoua aussi. Le Gnomène retourna de nouveau sa barre et, avec des coups brefs, visa la tête de Blade du bout crochu.

Prudemment, Blade recula, passant entre les deux hommes à terre, et guettant les mains qui pourraient l'agripper. Sart feignait peut-être l'inertie. Blade voulait se placer le dos au mur, mais avant qu'il l'atteigne l'assaut fut donné avec fureur. Cet Obidikut était plus petit que Sart et paraissait moins musclé, ses yeux ne brillaient pas de la même intelligence mais il avait l'étoffe d'un foudre de guerre. Il tomba sur Blade en poussant des cris et des grognements, frappant à bras raccourcis de sa barre de fer, faisant tomber une grêle incessante de coups redoutables.

Blade les parait avec le marteau et le levier. C'était tout ce qu'il pouvait faire. Jamais il n'avait l'occasion de frapper à son tour. Le marteau pesait soudain une tonne. Des étincelles dansaient, volaient et le bruit incessant du fer contre le fer se répercutait dans le souterrain. Le Gnomène était infatigable. Il se ruait constamment, forçant Blade à tourner en rond, à s'écarter du mur.

Blade commença à désespérer et même à avoir un peu peur. Il s'était trompé au sujet de cet Obidikut, l'individu n'était pas humain. Du moins ses poumons et ses muscles n'avaient rien d'humain. Il était fait du même métal que sa barre, en fer. Blade avait finalement trouvé son égal et le savait. La ruse, donc... et la chance.

Une fois encore, il battait en retraite. Il recula vers Start, vers la barre de fer à côté de lui. Blade calcula son action. Il devrait réussir ou mourir, car il n'en pouvait plus. Ses poumons étaient des ballons où la douleur avait remplacé l'oxygène. Ses muscles frémissaient et s'affaiblissaient, il sentait venir les crampes. Il ne lui restait plus que sa volonté.

Blade parait et parait toujours. Le coup suivant, un terrible crochet du Gnomène qui se sentait près de la victoire, fit sauter la tête du marteau et l'envoya plonger dans la foule. Il ne resta plus à Blade que le manche et son levier. Il jeta le manche sur le Gnomène. Pour la première fois, l'homme sourit tandis que le bout de bois inutile rebondissait sur sa poitrine.

Blade lança le levier de toutes ses forces. Il heurta la barre en tintant. Blade se retourna pour fuir. Il feignit de trébucher sur Sart et tomba sur un genou. La foule, restée silencieuse jusqu'à présent, poussa une clameur soudaine, un cri impitoyable et frénétique exigeant la mort de Blade.

Il comptait sur la ruée. Il avait deux plans, et de la force pour un seul. Si Obidikut était prudent, s'il ne s'élançait pas, alors Blade savait qu'il mourrait. Il pouvait encore se battre mais pas gagner.

Le Gnomène se précipita. Blade pivota sur ses genoux, fit semblant de se relever, et retomba. Il saisit la barre de Sart et planta fermement le bout crochu dans le sable, en inclinant la pointe vers Obidikut. Il prenait ainsi un dernier risque effroyable, le dernier coup de l'adversaire.

La barre redoutable siffla au-dessus de Blade, lui rasant le crâne sous les cheveux drus. Blade tint bon, les mains crispées sur la barre inclinée, et vit la pointe s'enfoncer dans le torse de l'homme juste sous la cage thoracique. La ruée fut si rapide, le dernier assaut si furieux, que la barre acérée traversa le torse de part en part et ressortit de trente centimètres dans le dos.

Obidikut lâcha sa barre. Il regarda Blade avec un vague étonnement. Blade s'empara de l'arme tombée à terre et recula d'un bond ; faisant appel à ses dernières forces et à sa ruse, il feignit d'être le vainqueur assuré alors qu'il avait été si près d'être le vaincu. Il enjamba le corps de Hobbidance et s'appuya sur la barre, avec un petit sourire signifiant « je te l'avais bien dit ».

Le Gnomène n'était toujours pas tombé. Il sourit même à Blade. Il tâta la barre qui le transperçait comme si c'était quelque ornement singulier et plutôt inconfortable. Il fit quelques pas en émettant des sons bizarres. La foule était de nouveau silencieuse. On semblait avoir oublié Blade. Tout le monde regardait le Gnomène qui marchait en rond, avec cette barre de fer dans le corps. Personne ne fit un geste pour lui venir en aide, personne ne lui parla, personne n'avança pour arracher cette barre de son torse.

Blade n'aimait pas ça. Pourquoi cet homme ne mourait-il pas, au lieu de chanceler en tous sens comme un jouet cassé ? Il profita de l'instant pour améliorer sa position, pour reculer contre le mur, remplir ses poumons et rassembler ses forces, il essuya la sueur de son front ruisselant et regarda le Gnomène encore debout.

Enfin l'homme tomba à genoux. Il tâtonna dans le sable et trouva le levier que Blade avait lancé. Il le souleva, le brandit vers Blade en un dernier geste de défi, et puis il s'affala sur le nez, mort.

La foule observait Blade. Les hommes se taisaient. Pas un ne s'avança pour le défier. Les femmes murmuraient et serraient leurs enfants contre elles. Ils ne s'occupaient pas du tout des cadavres.

Sart gémit et se releva lentement. Blade le considéra avec admiration. Il avait pris un marteau de huit kilos en pleine mâchoire, et maintenant il se relevait. Sa mâchoire ne paraissait pas fracturée mais il crachait du sang et des dents. Blade crispa les doigts sur la barre de Sart. Ce n'était peut-être pas encore fini. Et Blade, malgré son air calme et confiant, ne se sentait pas de taille à livrer un nouveau combat. Ses muscles étaient douloureux, ses genoux tremblaient et il était trempé de sueur.

Mais Sart ne se mit pas debout. Il regarda autour de lui, contempla les corps de ses deux amis, et leva les yeux vers Blade. Puis il se mit à avancer vers lui sur les genoux, ouvrant sa bouche ensanglantée pour déclarer :

— Tu as gagné. Par nos lois, cela fait de toi le maître et moi l'esclave. Qu'il en soit ainsi. Je me prosterne devant toi.

Il se traîna plus près encore.

— Garde tes distances, dit durement Blade. Et je ne veux pas d'esclave. Pour moi, tu es un homme libre. Et de plus, je t'ai dit que

j'étais prêt à être ton ami. Ma parole tient toujours. Alors lève-toi et conduis-toi en homme.

La foule observait en silence, sans le moindre murmure.

— Je ne cherche pas à te prendre en traître, reprit Sart. Je ne veux que te baiser les pieds pour que tous sachent que je suis ton esclave.

— Je te répète que je ne veux pas d'esclave ! Mais je te veux pour ami si tu...

Les yeux de Sart suppliaient ; il chuchota de manière que seul Blade puisse l'entendre :

— Tu ne comprends pas, Maître. Je dois être ton esclave à présent. Toi seul peut me protéger. J'ai failli à mon devoir et si tu ne me prends pas pour esclave je serai envoyé aux fosses de sept kilomètres. Je t'en supplie, je t'en conjure, j'implore ta miséricorde. Prends-moi pour esclave avant que Jantor et Sybelline arrivent. Ils n'ont pas de pitié. Mais si tu me prends pour esclave et si tu te portes garant de moi, si tu me sauves des fosses, alors je serai à la fois ton esclave et ton ami. Je te le jure.

Blade décida de courir le risque. Il était encore dans une position très précaire et Sart pourrait lui être utile par bien des façons. Il accepta.

— Je te prends pour esclave, Sart.

Sart se traîna plus près et baisa le pied de Blade sous les yeux de la foule muette. Puis il essuya le sang de sa bouche édentée et se mit debout à côté de Blade.

— Je te jure fidélité, Maître, dit-il et puis, s'adressant à la foule : Vous avez tous vu et entendu. Cet étranger m'a battu et pris pour esclave. Désormais, je suis sous sa protection.

Un des hommes répliqua :

— Nous avons vu, Sart. Nous avons entendu. Mais que vont dire Jantor et Sybelline ? Et s'ils décident de tuer cet étranger malgré tout ? Qu'est-ce que tu deviendras, Sart ?

Sart ne répondit pas. Il voulut se rapprocher de Blade mais le bout pointu de la barre était tourné vers lui.

— Garde encore un peu tes distances, mon nouvel ami et esclave. Et parle si ta bouche ne te fait pas trop mal. Qui est Jantor ? Qui est Sybelline ? Parle vite, car je dois en savoir le plus possible sur eux avant de les affronter.

Sart réussit à prendre une mine vexée.

— Tu n'as pas besoin de me craindre, Maître. Quand Sart jure, il tient parole. Quant à Jantor et Sybelline, ils règnent ici en bas. Et je n'ai le temps de rien te dire, car les voici.

CHAPITRE VI

Une espèce d'homme-crapaud velu se tenait devant Blade, en compagnie d'une femme mince et encore belle aux cheveux d'un blanc de neige. Leur garde armée se massait derrière eux.

— Je suis Jantor, chef des Gnomènes, dit l'homme et il se tourna vers la femme. Voici Sybelline, la reine.

Il regarda les deux cadavres et Sart, agenouillé en posture d'esclave. Jantor releva les yeux vers Blade.

— Tu les as tués en combat loyal ?

— Demande à ton peuple.

La foule acquiesça, Jantor ordonna que l'on emporte les corps et cela fut fait. Puis il s'approcha de Blade et regarda fixement ses organes génitaux.

— Tu es bien équipé. J'espère que ce n'est pas qu'une façade. Peux-tu engendrer des enfants ?

Blade commença à regretter de ne pas avoir de culotte. Pourquoi cette obsession de sa puissance ? Les Gnomènes en avaient, des enfants. Il y en avait plusieurs autour de lui qui le dévisageaient.

Mais, sagement, il ne posa pas de questions. Il était épuisé et sa vie dépendait du caprice de Jantor. Tous deux le savaient. Jantor, d'un geste de la main, fit approcher cent hommes armés des cruelles barres de fer. Alors Blade répondit :

— Oui. Je peux avoir des enfants.

Jantor, son grand crâne chauve luisant, sourit et déclara :

— J'espère que tu ne me mens pas. J'ai besoin de toi. Tous les Gnomènes ont besoin de toi. Car moi seul de tous les hommes suis capable d'avoir des enfants. Tous ceux que tu vois sont les miens, et le travail devient trop dur pour moi. Je ne suis plus tout jeune. Tu as donc le choix, étranger. Vivre et faire des enfants, ou mourir tout de suite. Que choisis-tu ?

Blade jugea bon d'essayer le charme. Il sourit à l'homme-crapaud et puis il rit.

— Ce n'est pas un choix difficile. Et dans mon pays, on m'appelle Blade. Richard Blade.

— Je me moque de ton nom, et de ton pays. Tu es donc d'accord ? Parfait ! Viens avec moi.

La femme aux cheveux blancs n'avait pas dit un mot mais elle observait avidement Blade de ses longs yeux verts. Blade remarqua particulièrement ces yeux, car le vert n'était pas la couleur des Gnomènes, et prit note aussi de son corps svelte et gracieux, enveloppé dans une cape noire, de son teint frais et de son visage sans rides. Seuls les cheveux de neige trahissaient son âge. Il devina que cette femme, cette Sybelline, détenait le vrai pouvoir.

Quelques instants plus tard, cette hypothèse fut confirmée. Jantor regarda le malheureux Sart et donna un ordre.

— Celui-là, aux fosses de sept kilomètres.

Six hommes armés s'avancèrent. Blade leva une main. Il expliqua que Sart était maintenant son esclave. Il parla fermement, d'une voix forte, avec autant d'autorité qu'il l'osait. Il savait que sa position était encore précaire, en équilibre sur le fil du rasoir, mais il insista. Il ne pouvait pas laisser Jantor remporter une victoire facile.

Jantor se fâcha. Il n'aimait pas être défié, Blade empoigna solidement sa barre de fer et s'apprêta à soutenir l'assaut qui, sans aucun doute, le tuerait. Alors la femme chuchota un moment à l'oreille de Jantor. Elle sourit à Blade, montrant des dents blanches éblouissantes, mais elle ne lui parla pas.

Jantor fronça les sourcils, puis il haussa ses épaules velues d'un air résigné. Il inclina la tête vers Blade.

— Très bien. Sart est désormais ton esclave. Tu es responsable de lui. Ne l'oublie pas. Selon notre loi, un maître est responsable des crimes de son esclave, de tous ses gestes. Maintenant, vas-tu venir avec moi ? Il y a du travail.

Pendant les jours suivants, Blade mena une existence singulière. Il fut mis au haras.

Il n'y avait pas d'autre mot. Blade eut la vie sauve, on l'installa dans un appartement souterrain confortable dans un tunnel secondaire et on le mit au travail. Il était pour ainsi dire à l'essai. S'il pouvait produire des enfants – la période de gestation était de sept mois seulement chez les Gnomènes – sa vie serait épargnée. À la mort de Jantor, Blade pourrait devenir roi à sa place.

Jantor et Sybelline n'avaient pas mâché leurs mots. Ils étaient tous deux radicaux et pragmatiques à l'extrême, et ce grand étranger ne les intéressait que s'il pouvait produire des enfants.

Alors maintenant Blade travaillait. Littéralement, et il pouvait être grossier quand il le voulait, il baisait pour vivre, ou plutôt pour survivre. Et, grâce à Dieu, il était guéri de son impuissance. Il avait même du mal à croire qu'il avait été impuissant, maintenant qu'il devait fournir de dix à quinze érections par jour.

Pour le moment, il se reposait entre deux clientes. Sart préparait le repas dans une autre pièce. Blade était couché sur son lit moelleux et contemplait sa demeure. L'appartement était meublé et décoré avec des articles amenés de la ville dans les égouts. Il savait maintenant que les dormeurs s'appelaient des Morphènes et qu'ils dormaient depuis un siècle sinon plus, si l'on calculait le temps comme dans la DN. À part ça, il n'avait pas appris grand-chose. Il avait essayé d'interroger Sart sans grand succès. L'homme s'était révélé jusque-là loyal et simple. Mais il ignorait tout de l'histoire gnomène. En le questionnant et en l'étudiant, Blade avait fini par comprendre un détail essentiel de la personnalité de ces Gnomènes : ils avaient une faculté d'attention très brève. Celle d'un enfant de trois ans dans la DN. Sart était un exemple type.

Quand un événement était passé, il l'oubliait, et il ne pensait à l'avenir qu'en termes de châtiment. Il avait, comme tous les Gnomènes du commun, une peur affreuse des fosses de sept kilomètres. Dans l'ensemble, cependant, la plupart des Gnomènes vivaient dans le présent.

Sart passa la tête entre les rideaux de la porte.

— Il est temps, Maître.

Blade soupira.

— Fais-la entrer.

La femme qui se présenta était trapue et musclée, avec de grosses jambes arquées. Elle avait les seins nus et ne portait qu'une simple jupe en jean, comme toutes les femmes gnomènes. Ses yeux étaient marron, son nez en pomme de terre et sa bouche trop grande. Elle ne sentait pas très bon, mais Blade commençait à y être habitué. Aucune des Gnomènes du commun n'était propre. Ni les hommes, d'ailleurs.

La femme ne regarda pas Blade et ne dit pas un mot. Elle alla au lit et s'y jeta. Blade soupira et la monta. Ce fut rapidement terminé et elle s'en alla sans l'avoir regardé, sans lui avoir parlé.

Blade appela Sart.

— Je vais maintenant manger, prendre un bain et me changer. Plus de femmes pendant une heure. Dis-le-leur.

— Oui, Maître.

Blade resta allongé, épuisé, en pensant que le mieux, s'il se tirait

de cette situation en gardant la vie, serait de trouver un moyen pour gagner la lune géante. Il n'avait pas revu ce monstre depuis sa descente dans les égouts, mais il avait glané quelques renseignements à ce sujet.

La lune, comme il l'appelait, était peuplée d'une race d'êtres supérieurs, les Sélènes. Les Gnomènes en avaient peur. Blade, d'après ce qu'il avait pu apprendre, devinait que les Sélènes étaient entrés en guerre avec les Morphènes. Les Sélènes avaient été vainqueurs. Ils s'étaient arrangés pour couper le courant ou supprimer l'énergie, plongeant ainsi les Morphènes dans une léthargie semblable à la mort. Comment ? Pourquoi ? Quand ? Il n'en avait pas la moindre idée. Sart n'en savait rien, ou ne voulait rien dire. Blade ne pensait pas que son esclave mentait ou rusait ; les Gnomènes étaient simplement une forme d'humanité inférieure qui ne vivait que dans le présent.

Blade s'agita sur son lit. Il entendit Sart sortir et dire quelque chose aux femmes qui attendaient. Il sourit ironiquement en songeant à la queue singulière, une file d'attente de plus de cent mètres, de femmes qui attendaient d'être engrossées par un inconnu.

Pendant un instant, il se laissa aller à la colère. Il voulait sortir, explorer, découvrir, connaître cette Dimension X, l'exploiter pour l'Angleterre, et voilà qu'il était un étalon au haras, un prisonnier, un esclave comme Sart. En fait, il n'avait même pas la liberté de Sart qui pouvait aller et venir à son gré. Si Blade passait la tête hors de l'appartement, cinquante hommes armés de barres se précipitaient.

Seul son sens de l'humour le sauvait. Il finit par se moquer de sa situation et prit son bain en fredonnant, puis il déjeuna et s'habilla de vêtements de plastique provenant des magasins pillés de la surface.

Il traîna autant qu'il le put. Il était fatigué. Depuis le début de la journée il avait couvert dix femmes – il les cochait sur une ardoise – et il n'avait vraiment plus envie de chair féminine. Si seulement Jantor ou Sybelline le convoquaient, s'occupaient de son existence ! Ils régnaient, donc ils devaient être assez intelligents et connaître beaucoup de choses dont il pourrait profiter. Et puis cela lui permettrait au moins d'échapper à l'ennui mortel qui l'écrasait. Blade lâcha un juron. Tout ce qu'il faisait, nuit et jour, c'était couvrir des femmes. Quand il pensait à son désespoir dans la DN, à ses pleurs et à ses grincements de dents, il ne pouvait croire qu'il était le même homme.

Il avait forcé Sart à se baigner et à peigner sa barbe. L'homme avait empli l'appartement de son odeur de crasse. Maintenant Sart, en emportant le plateau du déjeuner, l'avertit :

— Il est temps, Maître. Elles s'impatientent.

— Qu'elles s'impatientent ! tempêta Blade. Moi aussi j'en ai assez. Tiens, j'ai une idée, Sart. Pourquoi pas toi au lieu de moi ? Je suis sûr que ça te ferait plaisir. J'ai besoin de me reposer.

Sart parut scandalisé.

— C'est défendu, Maître. Les femmes sont pour toi seul.

— Qui le saurait ?

Sart montra Blade et puis son propre corps velu et trapu.

— Les femmes, bien sûr. Elles le diraient. Jantor et Sybelline l'apprendraient. Ils te tueraient et m'enverraient aux fosses. Non, Maître, tu dois continuer. Je t'envoie la suivante maintenant ?

Blade soupira et se déshabilla.

— Bon, fais-la entrer.

Et ce fut avec la suivante que l'ennui et la fatigue de Blade commencèrent à s'envoler. Il la reconnut immédiatement. C'était la fille jeune et bien tournée qui l'avait griffé, et qui avait été envoyée ensuite chercher Jantor et Sybelline. Et il y avait autre chose. C'était la troisième ou quatrième fois qu'elle venait pour la copulation. Blade, qui était d'une humeur massacrate, décida de s'amuser avec elle, au moins. Pourquoi revenait-elle constamment à son lit, hein ?

Quand elle s'approcha, Blade se redressa et lui fit signe.

— Viens là, petite. Comment t'appelles-tu ?

Elle ne répondit pas, et garda les yeux baissés. Elle ne portait que la jupe de jean, qui découvrait de longues jambes joliment fuselées.

— Je t'ai posé une question, dit Blade en durcissant sa voix. Ton nom ?

Elle resta muette. Blade la détailla. Elle avait la taille fine, de beaux seins haut perchés aux mamelons allongés. Elle était sale et sentait assez fort, comme toutes les autres, et ses longs cheveux bruns ressemblaient à une tête de Méduse.

— Regarde-moi, ordonna-t-il.

Lentement, elle releva la tête. Ses yeux, couleur marron chocolat des Gnomènes, avaient un reflet rouge. Elle soutint un instant le regard de Blade, puis elle baissa de nouveau les yeux mais il avait eu le temps d'y surprendre une lueur d'intelligence, une compréhension qui faisait défaut aux autres femmes.

Il était à la fois intéressé et irrité. L'idée lui vint aussi que plus il passerait de temps avec celle-ci, plus il pourrait se reposer. Il en avait grandement besoin. C'était la plus belle de tout le troupeau mais il n'éprouvait aucun désir. Un répit serait le bienvenu.

Il s'approcha d'elle, l'empoigna par les cheveux et la força à

relever la tête. Il avança sa figure menaçante et gronda :

— Dis-moi ton nom, fille !

Elle tremblait. Il lut de la peur dans ses yeux, et puis autre chose. Plus tard, avec le recul, Blade se dit qu'elle l'avait regardé comme un chien reconnaissant et fidèle contemple son maître.

— Norn, souffla-t-elle. Je m'appelle Norn.

Elle avait la voix aiguë, chevrotante de crainte mais pas désagréable. Blade la lâcha. Il lui sourit.

— Ainsi tu as une langue, et un nom. Dis-moi, Norn, pourquoi reviens-tu constamment ?

Les yeux marron s'arrondirent, puis se rétrécirent, et enfin se voilèrent. Elle secoua la tête.

— Je ne comprends pas, Maître. Je ne reviens pas. C'est la première fois.

Blade éclata de rire.

— Tu n'es qu'une petite menteuse, Norn. C'est la troisième, peut-être la quatrième fois que je te vois ici.

Norn secoua de nouveau la tête.

— Non.

— Si, et tu ne partiras pas avant de m'avoir dit la vérité et expliqué pourquoi. Sart !

Sart entra dans la pièce et son regard alla nerveusement de la fille à Blade.

— Oui, Maître ?

— Va chercher de l'eau, Sart, et les linges et les brosses, dit-il sans quitter Norn des yeux. Dépêche-toi. Celle-ci m'intrigue. Je veux voir de quoi elle a l'air vraiment.

Sart hésita. Manifestement, cette nouveauté ne lui plaisait pas.

— Mais, Maître, il y en a beaucoup qui attendent. La queue ne cesse de s'allonger. Est-ce prudent de perdre du temps avec celle-là ? Je ne crois pas que Jantor...

Blade fit une réflexion tout à fait désobligeante sur Jantor, et Sart se hâta d'obéir. La fille voulut s'élancer vers le rideau de l'entrée. Blade fut sur elle en un éclair. Elle se débattit un moment, ruant, mordant et griffant, et puis soudain elle se laissa aller entre ses bras. Elle se serra contre lui et reposa sa tête sur son torse puissant. Blade, consterné, reconnut sa soumission.

— J'aime, murmura la petite.

Manquait plus que ça, pensa-t-il. Cependant, il ne la repoussa pas. Elle pourrait être utile et elle avait encore des choses à expliquer. Et,

en attendant, tant qu'il perdrait du temps avec elle, il n'aurait pas à affronter la file impatiente qui attendait dehors.

Sart revint avec une grande cruche d'eau, des linges, des brosses grossières et une caisse de sable fin. Les Gnomènes ignoraient l'usage du savon. Cela surprenait Blade car il y en avait en abondance dans la ville de la surface.

— Tiens-la, ordonna-t-il. Nous allons la frotter un peu et voir ce qu'il y a sous cette crasse.

Mais Norn refusa de se laisser toucher par Sart. Elle lui cracha à la figure et tenta de lui arracher les yeux. Elle se tourna vers Blade.

— Toi. Je t'aime.

Voilà une petite créature bien directe, se dit-il avec inquiétude. Mais il était déjà trop engagé pour ne pas aller jusqu'au bout. Il songea encore une fois au troupeau féminin qui patientait et fit une grimace. Plus cette séance durerait, mieux cela vaudrait.

Norn ôta sa mini-jupe de jean et apparut entièrement nue. Blade se mit à la tâche, frottant aussi doucement que possible avec l'eau et le sable. Elle se laissa faire. Quand il eut fini, il recula pour l'admirer, surpris par son extrême jeunesse. Toute propre et fraîche, avec son regard adorateur, on lui donnait à peine quatorze ans, quatorze ans remarquablement développés. Mais en lui essuyant plutôt tendrement les seins, il se persuada que ce n'était plus une enfant.

Il la fit asseoir sur le lit et s'efforça de lui brosser et de lui peigner les cheveux. Sart tournait autour d'eux en maugréant, et Blade finit par le renvoyer de la chambre.

Quand il fut parti, Blade s'assit à côté de Norn et lui prit la main. Aussitôt elle se pelotonna contre lui et leva une main pour caresser sa joue barbue.

— Maintenant, ma petite Norn, tu vas me dire la vérité et rien que la vérité. Tu ne vas plus feindre la stupidité et tu ne vas plus me raconter que tu m'aimes. Ce n'est pas pour ça que tu reviens constamment, alors je veux savoir pourquoi.

Elle laissa courir ses doigts sur la toison de sa poitrine, puis elle poussa un profond soupir.

— C'est bon, Blade. Tu es trop fort pour moi. Mais c'est vrai que je t'aime. Je t'ai goûté. Aucun homme ne peut me plaire maintenant. Sûrement pas un Gnomène du commun, même si ce n'était pas interdit. Je veux t'avoir à moi, Blade.

Quand il la gifla légèrement elle eut une expression extasiée. Elle porta une main là où il l'avait frappée, comme si cela avait été un baiser et non un coup.

Blade comprit qu'elle disait la vérité, mais pas tout entière. Il insista avec douceur :

— Si tu me mens encore, le prochain coup sera plus violent. Tu viens m'espionner, Norn. C'est pas vrai ?

Elle se colla contre lui, elle l'empoigna à pleines mains et Blade sentit ses sens réagir. Mais il la repoussa.

— Avoue-le, Norn. Tu m'espionnes, n'est-ce pas ?

— Oui... J'espionne pour Sybelline, pas Jantor. Je suis sa femme de chambre et elle veut tout savoir de toi. Mais l'autre chose est vraie aussi, mon corps aime le tien et alors je dois revenir constamment à toi. Je savais que ce n'était pas prudent, mais je ne pouvais pas m'en empêcher.

Ses mains revenaient à la charge. Elles étaient comme des pétales de fleurs frôlant son pénis. Il se sentit réellement excité, pour la première fois depuis le début de son activité sexuelle débordante. Cependant, il la repoussa derechef.

— Plus tard. D'abord tu dois répondre à mes questions. Pourquoi est-ce que Sybelline m'espionne ? Je ne suis rien pour elle. Qu'est-ce qu'elle veut savoir ?

Norn s'allongea sur le lit, soulevée sur un coude, le menton dans la main, et le considéra pendant un long moment. Son regard révélait qu'elle laissait enfin tomber le masque.

— Très bien, Blade. Je ne suis pas venue ici pour parler mais si tu y tiens, finissons-en. Je ne sais pas au juste pourquoi Sybelline te fait espionner par moi, mais je sais qu'elle a ses raisons. Elle ne me dit rien. Je me contente d'obéir. J'ai l'ordre de découvrir tout ce que je pourrai sur toi, de n'importe quelle façon. Découvrir si tu es vraiment l'homme que tu te vantes d'être.

— Et qu'est-ce que tu lui as dit ?

Pour la première fois, il entendit son rire. Elle avait de belles dents.

— Je lui ai dit que tu es réellement un homme. D'ici quelques années, si tu travailles avec application, la population gnomène sera reconstituée.

Cette idée n'enchantait pas du tout Blade. Être le géniteur de tout un peuple, littéralement le père d'une nation ! Cette vie-là n'était pas pour lui. Il se promit, cette nuit même, d'entrer en contact avec Lord L au moyen du cristal et de lui demander de le rappeler dans la Dimension Normale.

Norn s'étendit, releva les genoux et regarda Blade.

— Je t'en prie, Blade. Ton esclave a raison, tu sais. Si nous

prenons trop de temps, les femmes vont s'impatiser et nous dénoncer. Viens, dépêche-toi.

Blade se coucha à côté d'elle. C'était peut-être une menteuse et une espionne mais il ne pensait pas qu'elle feignait le désir. Si vraiment elle était amoureuse de lui, il serait fou de ne pas en profiter. Pour le moment, il était un prisonnier sexuel sans le moindre privilège et pouvait être tué selon le caprice de Jantor ou de Sybelline.

Blade pensait qu'il aurait sans doute plus de chances avec Sybelline.

Il se mit à torturer un peu Norn. Il la pénétra et se retira. Elle se tordit et gémit et l'enlaça frénétiquement. Quelle différence avec les autres Gnomènes qu'il avait couvertes, comme un taureau ou un étalon ! Elles restaient toutes inertes sans le regarder, et ne se seraient sûrement pas soumises sans des ordres stricts de Jantor.

Norn continuait de se tordre et de geindre.

— Je t'en supplie, Blade... Blade... Je t'aime. Ah viens... Viens...

— Tu ne me dis pas tout, Norn. Si nous devons être amis, il faut que j'aie confiance en toi, et je ne le pourrai pas si tu ne me dis pas tout. Alors ? Qu'est-ce que Sybelline complot ?

La fille ferma les yeux et haleta :

— Je sais peu de chose. Mais je peux te dire ceci... Sybelline m'a ordonné de t'observer et, quand je jugerai le moment venu, de t'avertir.

Blade la pénétra violemment.

— De m'avertir de quoi ?

— Ah... De... Des troubles qui menacent. Avec Jantor. Sybelline veut t'avoir dans son camp et elle te récompensera. Mais tu dois attendre... attendre et ne rien faire. Si tu agis trop tôt, tout sera perdu. Tu dois attendre et obéir et ne pas causer d'ennuis...

— Je ne peux guère faire autre chose, dit amèrement Blade. Je suis un prisonnier, aussi impuissant que vous l'êtes tous.

Norn noua ses jambes autour de sa taille et l'enlaça.

— Pas pour toujours, Blade. Je serai la messagère. Je reviendrai souvent et quand le moment sera venu, je te conduirai auprès de Sybelline. Voilà, je t'ai dit tous mes secrets. Je ne sais rien de plus. Vas-tu continuer à me faire mourir ? Je t'aime, Blade... Pitié...

Blade eut pitié. Et pour la première fois depuis de longs jours, il y prit vraiment du plaisir.

CHAPITRE VII

Ce même soir, Jantor envoya un peloton de vingt hommes armés chercher Blade. Sart eut le droit d'accompagner son maître. Tout en suivant le dédale de tunnels étroits réunissant les égouts principaux, Blade avait du mal à ne pas se laisser contaminer par la peur de Sart. L'esclave tremblait et transpirait et ce fut d'une voix chevrotante qu'il chuchota :

— Je t'avais averti, Maître, je te l'avais dit. Jantor a tout découvert de cette fille, Norn, et maintenant il te soupçonne de comploter contre lui avec Sybelline. Nous sommes fichus, Maître. Tu seras tué et moi on m'enverra aux fosses de sept kilomètres. Ah, je te l'avais bien dit !

Les nerfs de Blade étaient plutôt à vif. Il était sans arme. Sa barre de fer, celle qu'il avait prise à Sart, avait disparu le premier jour pendant son sommeil. Mais il avait horreur des gémissements, aussi envoya-t-il à Sart une bourrade si violente que l'homme tomba, étourdi. Blade le fit lever, sous les yeux impassibles des gardes.

— Ça suffit comme ça ! Désormais tu ne parleras que lorsque je te le permettrai.

Ils débouchèrent dans un souterrain beaucoup plus vaste que tous ceux qu'il avait vus. La tranchée d'écoulement était pavée, sèche, couverte de sable où poussaient quelques herbes nauséabondes qui n'étaient pas en plastique. L'air était encore imprégné de l'odeur des anciens égouts.

Jantor les attendait dans une grande salle voûtée aux parois de brique et au sol de sable blanc très propre. Des escaliers et des passerelles de fer conduisaient au sommet de la voûte où Blade vit le dessous d'une des énormes plaques d'égout. Il devait y avoir un kiosque au-dessus, et les éternels dormeurs et cette lune traîtresse qui guettait et attendait... quoi ? Il avait la pénible impression que les habitants de cette lune, les Sélènes, l'attendaient, lui, avec patience. Comme s'ils savaient que le premier acte devait se jouer sous terre.

Les gardes poussèrent Blade et Sart devant eux et se retirèrent pour attendre dehors. Blade cligna des yeux dans la lumière des

torches fichées dans des anneaux de fer. Sart lui collait aux talons en marmonnant et en se tordant les mains. Blade savait que sa terreur était sincère. Lui-même ne se sentait pas particulièrement vaillant. Sa position était faible. Il était à la merci de Jantor. Sa seule arme était le bluff. Il entendit dans l'ombre la voix de Jantor.

— Par ici, Blade. Tu t'agenouilleras devant le trône, ainsi que ton esclave.

Ce fut peut-être son sens de l'humour qui sauva Blade. Comme il s'avavançait en direction de la voix de Jantor, il s'aperçut que le « trône » n'était qu'un vulgaire fauteuil de plastique posé sur une estrade de planches grossières. Ce « trône » avait été certainement volé dans un des magasins de la surface.

Il fut assez avisé pour ne pas rire. Cela aussi dut le sauver. Sart se jeta à plat ventre et frappa son front sur le sable, tandis que Blade restait debout, les poings sur les hanches, et considérait Jantor.

— Je ne m'agenouille devant aucun trône et aucun homme, déclara-t-il. Ce n'est pas un manque de respect à ton égard, Jantor. Je suis ainsi fait, c'est tout.

Du haut de son estrade, Jantor examina Blade ; son crâne chauve luisait à la lueur des torches. Il se pencha en avant et ses yeux marron se plissèrent. Il parla sur un ton assez calme :

— Sart, ton esclave, ne t'a pas parlé des fosses de sept kilomètres ?
Blade secoua la tête.

— Non. Il tourne de l'œil dès qu'il en entend parler.

— Il est peut-être plus sage que toi. Tu ne crains pas les fosses parce que tu ne les connais pas. J'y ai été. Écoute bien, Blade, et apprends. Je te le dis pour te donner un avertissement, car j'ai besoin de toi et ne désire ni te tuer ni t'envoyer aux fosses.

— Dois-je rester debout ? interrompit Blade. Je suis fatigué, Jantor. J'ai travaillé pendant de longues heures pour te faire des enfants.

Jantor, sourit, montrant ses dents noires.

— Je te comprends. Pendant longtemps, j'ai supporté ce fardeau tout seul. Et j'ai produit des enfants, moi. Il reste à prouver que tu es capable d'en faire autant, Blade. Jusqu'ici, tu n'as rien fait. Pas une seule femme n'a manqué ses règles.

Blade croisa calmement les bras. Il savait qu'il n'était pas stérile. Il avait un enfant – un garçon – dans la Dimension Normale, un garçon qu'il ne pouvait pas reconnaître et qu'il n'avait jamais vu.

— Il est trop tôt, dit-il à Jantor. Tu dois laisser faire le temps.

— Oui. Mais laisse-moi te parler des fosses.

Il leva une main et une fille surgit de l'ombre. Elle portait une chaise ordinaire, au cadre de métal et au siège de plastique. Blade fut surpris. Elle avait été là tout le temps, silencieuse et si retirée dans l'ombre qu'il n'avait pas soupçonné sa présence.

Elle posa la chaise devant Blade, sans le regarder, puis elle resta debout, immobile et silencieuse, les yeux baissés comme la plupart des femmes gnomènes. Ce n'était qu'une enfant, de douze ans à peine, mais elle paraissait propre, et ses cheveux bruns raides captaient les reflets des torches. Elle avait de petits seins ronds et la taille menue. Ses jambes étaient courtes mais fines et pas encore arquées. Au lieu de l'habituelle jupe de jean elle en portait une en plastique et entre ses seins pendait une chaîne de fer artistement ouvragée.

— C'est ma fille, dit Jantor. J'en ai beaucoup, bien sûr, mais celle-ci est vraiment à moi. Elle s'appelle Alixe et elle sera à toi tant que tu vivras.

Pour une fois, Blade ne sut que dire. Le petit discours de Jantor ressemblait furieusement à un ordre. Sa colère flamba et il la calma avec peine. Il n'aimait pas qu'on dispose ainsi de lui.

Cependant il devait être réaliste, attendre son heure et patienter, et dès que possible prendre lui-même le pouvoir. Ou alors envoyer un appel au secours par l'intermédiaire du cristal implanté dans son cerveau. Il demanderait à Lord Leighton d'annuler la mission et de le rappeler par l'ordinateur... s'il vivait assez longtemps pour ça.

— Je te remercie, Jantor, dit-il. Je vais la chérir.

— Ne la chéris pas ! Utilise-la !

Blade caressa les cheveux de la petite et lui leva le menton. Ses yeux bien écartés d'un brun profond soutinrent son regard, sans changer d'expression. Elle était jolie, bien faite pour une Gnomène, et elle avait même les dents blanches. Blade lui sourit.

— Et toi, Alixe ? Qu'en penses-tu ?

Si elle le refusait, ce serait une échappatoire commode. Parce que, naturellement, elle espionnerait au profit de Jantor tout comme Norn espionnait pour Sybelline. Elle répondit d'une voix cristalline d'enfant :

— Je fais ce que désire mon père, Blade. Il ordonne et j'obéis. S'il dit que je suis à toi, alors je suis à toi.

— Et cela ne t'ennuie pas ?

— Je ne crois pas que j'en serai fâchée, assura-t-elle gravement. Tu es bien monté, Blade, et il est temps que je cesse d'être une enfant pour devenir femme. Je te donnerai beaucoup d'enfants et...

— S'il peut en avoir ! trancha Jantor. Va, Alixe, et attends dehors.

Quand Blade regagnera ses appartements tu iras avec lui.

Blade ne protesta pas, cela n'aurait servi à rien. Il se contenta de proférer en silence quelques jurons bien sentis et d'envoyer un coup de pied dans les côtes de Sart qui se vautrait toujours sur le sable en geignant de peur.

— Debout ! Et tâche de te conduire en homme plutôt qu'en esclave. Va m'attendre dehors. Je veux parler seul à seul avec Jantor.

Jantor ne fit aucune objection quand Sart quitta la salle mais sa figure de crapaud prit une bizarre expression de perplexité. La peau se plissa sur son crâne luisant et Blade eut l'impression qu'il fronçait les sourcils. C'était difficile d'en être sûr, dans cette pénombre.

Quand Jantor reprit la parole, sa voix était calme, presque affable.

— Tu demandes l'impossible à Sart. C'est un esclave. Tu l'as fait esclave quand tu l'as vaincu, alors il s'ensuit qu'un esclave ne peut pas se conduire comme un homme.

Cela se rapprochait tellement de la logique syllogistique que Blade fut encore une fois pris de court. Il prit cela comme un avertissement de ne pas sous-estimer Jantor. L'homme était-il subtil ou simplement rusé ? Dans les deux cas il était dangereux. Blade préféra changer de conversation. Il s'assit sur la chaise.

— J'aimerais que tu me parles de ces fosses de sept kilomètres. Tu y as été ?

— Pendant longtemps. J'y ai été placé par les Morphènes, ceux qui dorment à la surface, pour avoir osé me hausser au-dessus de ma condition. J'ai été enfermé dans un cachot à sept kilomètres de profondeur, Blade, là où il n'y a que ténèbres et silence, tels que tu ne peux les imaginer. Encore un peu de temps, et je serais devenu aveugle, comme la plupart de ceux qui y sont jetés.

Un frisson glacé courut le long de l'échiné de Blade. C'était une épreuve qu'il ne tenait pas à affronter, et l'attitude paisible de Jantor rendait la chose plus effroyable encore.

— Tous ceux qui sont condamnés aux fosses le sont à perpétuité.

— Ça ne doit pas durer longtemps quand même, grogna Blade.

Jantor se pencha vers lui, le menton dans la main. Il parut sourire de nouveau.

— Détrompe-toi. Les Morphènes étaient cruels et habiles, bien supérieurs aux Gnomènes, et ils ne nous mettaient pas dans les fosses pour mourir rapidement et facilement. La nourriture et l'eau arrivaient dans les cachots par des tuyaux, et il y avait quelque chose dans les aliments qui faisait vivre très longtemps. Je ne sais pas ce que c'était parce que j'ignore tout de ces choses, mais je sais que j'ai vécu alors

que j'aurais dû mourir. Et puis la bombe sucrée a été lâchée juste à temps pour me sauver de la cécité.

Blade haussa les sourcils.

— La bombe sucrée ?

Il revenait vite sur son jugement de Jantor. C'était là un Gnomène capable de se souvenir et de penser à la manière de la DN. Il s'interrogea et finit par se dire que les doses massives de vitamines et d'additifs que Jantor avait absorbées dans sa nourriture de prisonnier avaient dû développer ses facultés cérébrales bien au-delà de celles des Gnomènes du commun.

— Oui, reprit Jantor. On l'appelle la « bombe sucrée » parce qu'elle a répandu sur la terre et ici dans nos égouts un parfum d'une douceur que je n'avais jamais connue et que je n'ai jamais retrouvée. Elle a conservé les corps des Morphènes, dont le courant avait été coupé, et a rendu les hommes gnomènes incapables de produire des enfants. Ils sont tous devenus impuissants sauf moi. J'étais dans les fosses de sept kilomètres et les effets de la bombe sucrée ne se sont pas fait ressentir aussi profondément. Alors, quand j'ai été sauvé et que j'ai pu de nouveau voir clair, j'ai découvert que j'étais le seul homme capable de faire des enfants. Est-ce que tu commences à comprendre, Blade, pourquoi je ne veux pas te tuer ni te jeter dans les fosses ? Pourquoi je veux être ton ami et partager le pouvoir avec toi ? À nous deux, nous pourrions produire une race nouvelle, meilleure. Quand notre heure sonnera, mon peuple pourra sortir des égouts et hériter la bonne vie des Morphènes. Nous apprendrons à vivre comme ils vivaient, à utiliser les choses qu'ils employaient. Est-ce que je t'ai dit pourquoi j'ai été jeté dans les fosses ?

Blade secoua la tête.

— Simplement que tu as voulu te hausser au-dessus de ta condition.

Un gros rire secoua le ventre velu de Jantor.

— Oui, en effet. Je ne me vante pas en disant que j'ai toujours été plus intelligent que les autres Gnomènes. Je crois d'ailleurs que je ne le suis qu'à moitié. Je pense que mon père était un Morphène, banni aux égouts pour quelque crime. C'était leur habitude. Ils bannissaient leurs criminels aux égouts, tout comme ils jetaient les Gnomènes aux fosses. Mais peu importe. Quand j'étais tout jeune homme, je me suis aventuré à la surface, hors des égouts, et j'ai posé des questions. Je vois maintenant que j'étais fou, mais j'étais très jeune et je voulais simplement échapper aux égouts et vivre comme les Morphènes. Je n'y suis pas resté longtemps. Il y a eu une bataille et j'ai tué plusieurs Morphènes avec ma barre de fer. Et on m'a envoyé aux fosses de sept

kilomètres.

Blade se déplaça et allongea le cou pour essayer de voir dans la pénombre le cou épais et les oreilles de Jantor. L'autre devina ce qu'il cherchait.

— Le plot d'énergie est là, mais pas développé. Tous les métisses en ont, une grosse verrue moitié chair moitié métal. Sybelline en a une. Elle est métisse elle aussi. Sa mère était une Morphène, violée par un Gnomène devenu fou, qui était monté dans un des kiosques et s'était emparé de la première femme qui passait. Il est mort dans les fosses, naturellement. À sa naissance, je ne sais pourquoi on ne l'avait pas fait avorter, le bébé fut envoyé aux égouts. Cet enfant était Sybelline. Et maintenant, Blade, nous en venons aux affaires importantes.

Blade redouta le pire. Il s'était attendu à quelque chose de ce genre. Comme tant de fois déjà dans la Dimension X, il allait se trouver pris entre deux factions ennemies. Norn l'avait dit, des troubles menaçaient, et maintenant Jantor allait le révéler.

Pendant un long moment, Jantor resta silencieux. Distraitement, comme s'il avait la tête ailleurs, il humecta un de ses doigts et traça une svastika – une croix gammée – sur son crâne dégarni. Blade avait remarqué ce geste que faisaient les Gnomènes – Sart en particulier – et comme il savait à quoi pensait Jantor et ne voulait pas en entendre parler, il tenta de retarder le moment en posant une question.

— Tu traces un signe à ton dieu ?

Il n'insista pas sur la signification de la croix gammée. Il savait maintenant que les diverses DX se développaient curieusement en parallèle avec la Dimension Normale.

— Hein ? Ah, ça ? dit Jantor en mouillant de nouveau son doigt pour refaire le signe sur sa tête. C'est une habitude. Nous, les Gnomènes, nous n'avons pas de dieux propres. Quand les Morphènes étaient au pouvoir, nos dieux c'étaient eux. Tous les Gnomènes devaient les adorer, mais je ne l'ai jamais fait. Maintenant ils dorment et ne sont plus du tout des dieux. C'est sans importance.

Blade insista :

— Mais les Morphènes, eux, ils n'avaient pas de dieux ?

— Si. Pendant longtemps. Ils devaient adorer les gens de la lune, les Sélènes. Et ne me demande pas quels dieux adorent les Sélènes, parce que je ne le sais pas. Ce que je sais c'est que juste avant que la bombe sucrée soit lâchée, les Morphènes se sont déclarés indépendants de la lune et ont refusé de les adorer plus longtemps.

Blade commençait à comprendre vaguement.

— Une révolte. Et les Sélènes ont puni les Morphènes en lâchant cette bombe sucrée et en coupant la source d'énergie.

— C'est ça. Ils sont habiles et patients et font leurs projets longtemps à l'avance. Quand ils seront prêts, s'ils le sont jamais, ils rétabliront le courant d'énergie et les dormeurs de là-haut se réveilleront. Ils auront compris la leçon, du moins c'est ce que pensent les Sélènes, et tout sera comme avant, sauf qu'il n'y aura plus de race gnomène. C'est pourquoi tu es là, Blade, c'est pourquoi je t'ai laissé la vie sauve et que je parle franchement, en toute confiance. Tu vas m'aider, Blade. À nous deux, nous pouvons réussir. Si nous échouons, les conséquences seront les mêmes pour tous. La mort... Dans ton cas, bien entendu, les conséquences se feront sentir un peu plus tôt que pour le reste de mon peuple.

Blade haussa ses puissantes épaules. Il n'avait aucun moyen de se tirer de ce mauvais pas, pas plus qu'il ne pourrait éviter une scène semblable avec Sybelline. Elle ne tarderait pas. Il était vraiment pris entre deux feux.

— Que veux-tu de moi, Jantor ?

Encore une fois, Jantor traça le signe de la croix gammée sur son crâne brillant et regarda Blade entre ses paupières plissées.

— Je ne t'ai pas demandé d'où tu es venu ni pourquoi. Je ne m'en soucie pas. Il me suffit que tu sois là. Mais je t'ai vu combattre et tuer et j'estime que tu vaux cinq Gnomènes. C'est pourquoi j'en ai mis vingt pour te garder, avec cinquante autres en réserve. Je crois que tu peux diriger des hommes, même des Gnomènes stupides. Mais ce n'est pas le plus important. L'essentiel, c'est que tu puisses produire des enfants. Ces enfants seront au moins deux fois plus intelligents que le Gnomène moyen d'aujourd'hui, encore que je me flatte de faire aussi des enfants intelligents. Alors à nous deux, Blade, nous pouvons fonder une race meilleure.

Blade, comme il en avait l'habitude dans la DX pour éviter les frictions quand c'était inutile, parut accepter. Il n'avait aucun intérêt à révéler à Jantor que bientôt il ne serait plus là. Alors il hocha la tête et répondit gravement :

— Ça va demander beaucoup de temps.

— Je sais. Et je n'ai pas l'intention d'attendre aussi longtemps. J'ai bien calculé, Blade. Nous ne sommes pas des machines de chair et de sang comme les Morphènes. Nous ne sommes pas aussi beaux ni aussi intelligents ni aussi parfaits. Mais nous n'avons pas de plot d'énergie derrière l'oreille et notre essence de vie ne peut pas être coupée en abaissant une manette.

Jantor sourit, en portant une main vers sa propre verrue de

mutant.

— Seuls Sybelline et moi avons ces vestiges, et ils sont sans importance. Nous y gagnons sans perdre rien. Notre énergie ne peut pas être supprimée et malgré tout nous sommes presque aussi intelligents que les Morphènes et deux fois plus que les Gnomènes.

— Je comprends pourquoi tu es roi, reconnu Blade.

— Oui. Sybelline et moi, nous régnons parce que nous sommes les seuls à en être capables. Mais ni elle ni moi n'avons ton cerveau et ton pouvoir, Blade. Tu es beaucoup plus intelligent que nous. Je serais fou de ne pas le reconnaître, et je ne suis ni un fou ni un imbécile.

Jantor parlait maintenant librement, et Blade estima qu'il était temps de suivre les ordres de Lord L et de poser la question-clef.

— Cette source d'énergie des Morphènes, dit-il. Si tu pouvais me montrer ça, Jantor, et si j'arrivais à comprendre comment elle marche, nous pourrions faire de grandes choses. Par exemple, si je parviens à manipuler la source d'énergie, si je peux rendre la vie aux dormeurs, alors ce seront eux les esclaves et vous les maîtres. Tu comprends ? Tant que toi et ton peuple contrôlerez la source d'énergie, les Morphènes devront vous obéir sinon vous les rendormez tout simplement. Réfléchis, Jantor. La guerre est superflue. Les Gnomènes n'ont qu'à sortir des égouts et s'installer au pouvoir. Tout ce que tu as rêvé se réalisera.

Jantor l'observait avec une drôle d'expression.

— Et les Sélènes, ceux de la lune ? Ils voient et savent tout.

— Tout ? demanda Blade, sceptique.

— Oui. Ils ont été tout de suite au courant de ton apparition. Ils ont suivi tes moindres mouvements, et les Gnomènes aussi d'ailleurs. Mes éclaireurs t'ont suivi pas à pas dans la ville, ils ont vu tout ce que tu as fait, et puis ils sont venus faire le rapport à Sybelline et à moi.

Blade n'en douta pas. Cela expliquait pourquoi ils avaient été en alerte, pourquoi ils l'avaient attendu quand il était descendu dans les égouts.

— Ils sont habiles, dut reconnaître Blade. Je suis entraîné à ces choses-là et je n'ai rien soupçonné... jusqu'à ce qu'on laisse tomber cette plaque d'égout.

— Cet imbécile, déclara Jantor, est maintenant dans les fosses de sept kilomètres.

Blade revint à son argumentation. Lord L avait raison. Si l'on voulait que cette mission porte ses fruits, il fallait trouver la source de l'énergie. Il était sûr qu'elle devait se diffuser dans l'espace, à la manière des ondes de radio et de télévision. S'il pouvait découvrir ce

secret et le comprendre, et le rapporter dans la Dimension N, l'Angleterre détiendrait alors un secret qu'aucune autre nation ne possédait. Cela justifierait les frais, la douleur, la terreur de toutes les expéditions dans la Dimension X. Blade résolut que, tant qu'il aurait un espoir de trouver cette source, il ne demanderait pas à Lord L d'écourter la mission.

— Et alors ? dit-il. Même si les Sélènes savent ce que nous faisons, que peuvent-ils y faire ? Ils ne peuvent pas nous couper l'énergie ! Et nous pouvons être malins. Nous leur montrerons que nous ne constituons pas une menace pour eux. Nous demanderons la paix, qu'on nous laisse tranquilles. Il se pourrait qu'ils acceptent. Nous pouvons même leur promettre d'adorer leurs dieux. Qu'est-ce que ça peut faire, du moment que nous n'y croyons pas vraiment ?

Jantor hocha lentement la tête.

— À t'entendre, Blade, cela paraît facile mais je sais que ça ne le sera pas. Tu as peut-être raison au sujet des Sélènes. Ils sont patients et ils font des projets pour l'éternité, et ils ne vont sans doute pas agir contre nous au début, peut-être même jamais. Nous pourrions promettre de les adorer, ça n'engage à rien... Occuper la ville morphène là-haut... les avoir pour esclaves... ce serait le rêve d'un Gnomène devenu réalité.

Soudain, sa figure s'assombrit.

— Non ! Je suis fou de t'écouter. Il est trop tôt pour agir. Il y a trop de détails, trop de choses à étudier. Mon peuple n'est pas prêt pour cette vie-là, et comment savoir si les Morphènes coopéreront ? Il risque d'y avoir une lutte, une révolte et tout se terminera en catastrophe. Les Morphènes peuvent préférer mourir, ou se rendormir, plutôt que d'être nos esclaves.

— Voyons, Jantor, réfléchis ! Réfléchis bien. C'est le moment d'agir. *Maintenant*. Pas dans une génération. Parle-moi de la source d'énergie. Montre-la-moi. Laisse-moi l'examiner et prendre une décision.

Jantor secoua la tête et traça de nouveau la svastika sur son crâne.

— Tu m'as presque convaincu, Blade. Je crois que tu dois avoir en toi de cette énergie. Mais je ne peux pas t'aider. Je ne connais pas la source.

Blade le regarda fixement.

— Tu ne la connais pas ? Tu es roi, intelligent, tu règnes sur les Gnomènes, et tu ne sais rien ?

Jantor se fâcha.

— Ne me crois pas aussi stupide que mon peuple, Blade ! Aucun

Gnomène ne le sait. Je suis même certain que la plupart des Morphènes eux-mêmes ne savaient pas d'où venait l'énergie. Il n'y a qu'une seule personne qui le sache.

Blade devina :

— Sybelline ?

— Oui. Sybelline. Elle seule. J'ignore comment elle le sait, mais elle sait. Une fois j'ai douté, au temps où je suis devenu roi et où j'ai commencé à faire des projets, mais elle m'a convaincu. Elle a disparu et je me suis caché dans un kiosque pour observer les rues de la ville. À l'heure qu'elle avait dite, les dormeurs se sont ranimés. Ils se sont réveillés et ils ont bougé et pendant un instant tout était comme avant, mais rien qu'un instant. Et ils se sont rendormis. Elle sait. Elle garde le secret dans sa tête.

Après un silence, Jantor ajouta :

— Pourquoi crois-tu que je n'ai pas tué Sybelline ?

Blade voyait s'ouvrir devant lui un labyrinthe d'intrigues. Il ne pouvait qu'y pénétrer.

— Je pourrais peut-être la persuader de me montrer la source de l'énergie. Ça vaut la peine d'essayer. Est-ce qu'elle m'est favorable ?

Jantor éclata de rire et se tapa sur le ventre.

— Favorable ? Elle te désire, Blade, même si depuis longtemps elle a passé l'âge d'avoir des enfants. Et mieux encore, elle complotera avec toi contre moi. Elle te soufflera, au lit si possible, qu'elle et toi vous pouvez mieux régner que Jantor !

Blade ne répondit pas. Qu'aurait-il dit ? Jantor avait raison. Norn avait déjà fait allusion à des troubles qui menaçaient. Jantor parut lire dans ses pensées.

— Sybelline te fera bientôt des avances, Blade. Tu feindras de prendre son parti. Tu chercheras la source d'énergie. Tu comploteras contre moi en tout point, sauf en action. Tu seras d'accord avec tout ce qu'elle suggérera, mais tu n'agiras pas.

— Tu as une telle confiance en moi, Jantor ? demanda Blade avec curiosité.

— Je n'ai aucune confiance en toi, mais j'ai aussi mes espions. Et j'ai mille guerriers loyaux alors que Sybelline ne peut en rassembler que cinquante. Si tu me trahis, Blade, ce sera une guerre sanglante et je la gagnerai. Tous mes plans seront anéantis et la race gnomène disparaîtra peut-être, mais Sybelline et toi serez les premiers à mourir. Si tu es traître, tu en pâtiras. Si tu es loyal et si tu me sers, plus tard tu régneras avec moi. Tu es beaucoup plus jeune que moi. Est-ce que ce ne serait pas un réconfort dans ta vieillesse, de régner et de veiller sur

tes milliers d'enfants et de petits-enfants ?

Blade voulut répliquer mais Jantor leva une main.

— Va, maintenant. Tiens-moi au courant par l'intermédiaire de la petite, d'Alixé. Sers-toi bien d'elle, Blade, et soigne-la bien. Elle est très chère à mon cœur.

— Et elle espionne pour toi, dit Blade en s'en allant.

Il entendit derrière lui le rire de Jantor.

CHAPITRE VIII

Sybelline avait l'habitude, de temps en temps, de coucher avec son fils Wilf. Il lui avait été fait par un Gnomène il y avait déjà longtemps – elle avait même oublié le nom de l'homme – et n'avait donc qu'un quart de sang morphène. Cela ne se voyait que sur ses traits, qui étaient beaux et réguliers ; il avait tous ses cheveux. Autrement son corps était celui d'un Gnomène, trapu, puissant, les jambes arquées. Wilf était moins intelligent que Sybelline l'aurait souhaité, au lit il ne valait pas grand-chose, mais le lit était le seul endroit où ils pouvaient parler sans risque d'être entendus. Sybelline savait parfaitement que Jantor avait placé des espions dans sa garde. Quand elle couchait avec ces jeunes Gnomènes, ce qui lui arrivait souvent, elle surveillait ses paroles.

Wilf, ayant docilement tenté de satisfaire sa mère, s'habillait maintenant des vêtements de plastique auxquels elle tenait. Elle avait toujours détesté sa propre origine gnomène, et faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'oublier. Son appartement était plein de meubles et de rideaux provenant du pillage des magasins de la surface, et ses placards regorgeaient de conserves morphènes. Elle préférait les boissons morphènes à la bonne eau gnomène. Laissée à elle-même, et dans son propre domaine, elle était en toutes choses plus morphène que gnomène. C'était seulement lorsqu'elle devait traiter avec Jantor, qui possédait le pouvoir et la force brute et nourrissait le désir de la voir morte, que Sybelline souriait et revêtait une robe gnomène et un masque hypocrite. Cela n'avait pas été facile, mais elle y parvenait. Car elle, et elle seule, connaissait le secret de l'énergie.

Nue dans le lit douillet volé dans un appartement morphène, elle regardait Wilf achever de s'habiller. Il ne l'avait pas satisfaite, il y réussissait rarement, et elle savait qu'il avait hâte de partir. Parfois, Wilf la déconcertait. Elle s'était apprise elle-même à lire le morphène, et elle avait étudié dans leurs livres. Aucun Gnomène, pas même Jantor, n'était capable de déchiffrer l'étrange écriture de droite à gauche et de haut en bas, faite de points et de tortillons.

Sybelline pensait que Wilf était asexué. Il n'aimait guère la copulation, sous quelque forme que ce soit. Ni les Gnomènes ni les

Morphènes n'avaient de conception de l'inceste ou de l'homosexualité aussi n'y pensa-t-elle même pas. Wilf était un solitaire. Il ne venait jamais la voir à moins qu'elle ne le convoque. À présent, estimant avoir fait son devoir, il était pressé de la quitter.

Elle tapota le lit à côté d'elle et couvrit sa nudité.

— Viens bavarder un peu, Wilf.

Il fronça les sourcils, l'air maussade.

— De quoi, Sybel ? J'ai des choses à faire.

— Nous avons tous des choses à faire. Et plus tôt que tu ne le penses. Viens là, viens m'écouter. C'est important.

De mauvais gré, Wilf obéit.

— Et dangereux, dit-il en s'asseyant à côté d'elle. Tu n'as pas besoin de me le dire. Tu continues à comploter contre Jantor. Tu rêves encore follement d'éliminer Jantor et de t'emparer de cette ville, là-haut, de réveiller les dormeurs et de régner seule. Quand seras-tu raisonnable, Sybel ? C'est impossible. Jantor est trop rusé et trop fort. Tu ne le trompes pas. Il a mille barres de fer ; tu as cinquante hommes qui n'ont jamais été entraînés à manier une arme et qui ne sont bons qu'à coucher avec toi. Je te le dis, mère, tu vas tous nous faire tuer ou jeter dans les fosses de sept kilomètres.

C'était seulement lorsque Wilf était inquiet et soucieux qu'il l'appelait « mère ». Elle lui caressa la joue pour l'apaiser.

— C'était sans doute vrai dans le passé, avoua-t-elle. C'est pourquoi nous avons attendu. Mais maintenant tout est changé. Tu as entendu parler de ce Blade ?

— Je l'ai aperçu, quand on l'escortait vers ses appartements. Il est bizarre. Je ne peux pas imaginer d'où il vient. Il a l'air puissant et dangereux, et on dit qu'il peut faire des enfants. Mais qu'est-ce que ça peut nous faire ?

Wilf, comme tous les Gnomènes à part Jantor, était stérile.

— Tout, déclara Sybelline en pestant contre la stupidité gnomène de son fils à qui il fallait tout expliquer. Je lui ai envoyé Norn. Quand je jugerai le moment propice, je lui dirai de me l'amener. Je crois qu'avec ce Blade à mon côté, je pourrai vaincre Jantor.

Wilf ne dit rien. Il songeait à ce Blade qu'il n'avait fait qu'apercevoir. Une chose étrange lui était arrivée. Il avait à peine osé regarder Blade. Cet homme barbu et musclé avait quelque chose d'excitant et aussi de terrifiant. Wilf, en y repensant, s'avoua qu'un tel être était capable de tout. Il pourrait servir un homme pareil, avec joie. Mais ça ne donnerait jamais rien. Sa mère rêvait. Pour lui faire plaisir, il demanda :

— Comment te proposes-tu de l'attirer dans ton camp ? Il ne me fait pas l'effet d'un imbécile. Il doit savoir où est la force. S'il prend parti pour quelqu'un, ce sera Jantor. Et il est prisonnier. Jantor ne l'épargne que parce qu'il peut faire des enfants.

Sybelline lui tapota la joue, assez distraitement. Ce garçon ne lui était vraiment d'aucune utilité. Il n'avait qu'une qualité : elle savait qu'elle pouvait avoir toute confiance en lui.

— Va, maintenant. Je sais que tu as hâte de me quitter. Mais promets-moi une chose. Quand le moment viendra d'affronter Jantor, tu seras loyal.

Wilf promit et s'en alla. Une promesse assez facile, Sybelline continuerait de comploter et de ruser et cela ne donnerait jamais rien. Il se demanda si elle finirait par mourir un jour, comme les Gnomènes mouraient. Elle lui avait dit que les Morphènes – et elle l'était à demi – ne mouraient jamais, ne vieillissaient jamais, qu'ils changeaient leur sang une fois par mois et mangeaient certains produits chimiques qui les conservaient toujours jeunes et beaux.

Elle lui avait raconté bien d'autres choses, qu'elle avait lues dans les livres morphènes. La population était strictement contrôlée. Quand elle atteignait un certain chiffre, on organisait une loterie et tous les Morphènes adultes tiraient un numéro. Ceux qui avaient des numéros de stockage étaient désénergisés et entreposés dans des hangars. On les recouvrait d'une matière plastique pulvérisée qui formait une carapace et les conservait pour le jour où l'on aurait de nouveau besoin d'eux. Wilf avait longuement réfléchi à cela. Il avait vu la mort, la mort réelle, chez les Gnomènes, et il ne savait pas ce qui valait le mieux, mourir et pourrir, ou être entreposé dans un hangar.

Wilf regagna ses appartements et se plongea dans la tâche qu'il s'était donnée, apprendre à lire le morphène, dans des livres volés à sa mère.

Restée seule, Sybelline se leva et alla se contempler dans un grand miroir. Si seulement ses cheveux n'avaient pas blanchi ! Ce maudit sang gnomène. Même ses poils grisonnaient.

Sans les cheveux blancs, elle aurait pu passer pour une jeune femme. Pas un gramme de graisse, de longues jambes aux muscles encore fermes. Ses seins ne tombaient pas et sa taille était toujours aussi fine. Elle avait les beaux traits des Morphènes, leurs yeux écartés. Et beaucoup plus de la moitié, pensait-elle, de l'intelligence morphène. Qui, mieux qu'elle, pourrait régner sur les dormeurs quand ils se réveilleraient ? Certainement pas Jantor, ce sauvage de Gnomène dont elle savait qu'il nourrissait le même rêve.

Sybelline prit un bain, s'habilla et envoya chercher Norn. Quand

la jeune fille entra, Sybelline était devant sa glace et se fardait avec soin. Elle ignore Norn un moment, tout en l'observant dans le miroir. Cette fille représentait un problème qu'elle n'avait pas prévu.

Norn attendit patiemment, les yeux baissés. Elle venait de chez Blade ; elle était heureuse et repue.

Sybelline sentit tout cela – c'était tellement visible ! – et elle fronça les sourcils. Ce n'avait pas été son intention. Elle avait voulu Blade pour elle-même.

— Tu as été avec Blade ? demanda-t-elle froidement.

— Tu le sais, Maîtresse. Tu m'y as envoyée.

Les yeux verts de Sybelline se rétrécirent.

— Je sais, petite sotte. Mais lui ? Comment est-ce avec lui ? Que fait-il, que dit-il ? Que pense-t-il de mon offre ? Est-ce qu'il viendra quand je le ferai chercher ? Je t'ai envoyée pour l'espionner et me rapporter des réponses, Norn, pas pour coucher simplement avec lui.

Norn avait peur de Sybelline et s'efforçait de ne pas le montrer. Elle savait à quel point la vieille femme pouvait être cruelle, bien plus que Jantor. Elle fit de son mieux pour l'apaiser.

— Il m'entend et il me comprend. Il viendra à toi quand tu voudras, s'il le peut, et il écoutera tes projets. Il ne promet rien. On est venu le chercher pour aller voir Jantor et il est resté longtemps. Je ne sais pas de quoi ils ont parlé, mais la petite Alixe est revenue avec Blade. Jantor la lui a donnée. Je ne crois pas que Blade la veuille, car il me préfère, mais il est un captif et il doit obéir, alors Alixe reste. Je ne pense pas qu'il couche avec elle.

Sybelline brossa ses longs cheveux blancs et les releva en chignon, retenus par un ruban de plastique de couleur vive.

— Alixe, hein ? Cette fille que Jantor a reconnue et avec laquelle il couche ?

— Oui.

— Hmmmm... et tu dis qu'il l'a donnée à Blade ?

— C'est ce que Blade m'a dit. Il n'en est pas tellement heureux.

— Jantor est rusé. Il envoie Alixe à Blade pour l'amuser et aussi pour l'espionner.

— J'y ai pensé, dit Norn. Tout comme tu m'as envoyée pour l'espionner aussi. Mais pour moi c'est différent. J'aime Blade. Je ne veux que lui. Je veux être sa femme.

Sybelline ne répondit rien à cela, mais se sourit dans la glace. Quand Norn aurait servi mais cela pouvait attendre.

— J'ai observé autre chose...

— Eh bien, parle ! Dois-je te supplier ?

— Cette petite Alixe est une fauteuse de trouble. Je l'ai bien observée et quand j'ai pu, je lui ai parlé. Alixe est une enfant stupide, obstinée, elle fait le mal pour le plaisir. Ce doit être ça, car je ne puis croire que c'est Jantor qui lui a ordonné de se conduire ainsi.

— Que fait-elle ?

— Blade a un serviteur. Il s'appelle Sart. C'est en réalité un esclave parce que Blade l'a vaincu au combat et lui a laissé la vie, mais Blade ne l'appelle pas un esclave et...

— Je sais, je sais, dit impatiemment Sybelline. Arrive au fait !

— La petite Alixe est malheureuse. Elle n'est plus une enfant, elle couche avec son père depuis l'âge de dix ans. Mais Blade l'ignore. Alors elle s'en prend à Sart et elle le taquine méchamment. Elle le caresse, elle s'offre à lui, elle se montre nue. L'esclave est terrifié.

Sybelline sourit.

— Je le comprends. Si jamais il touche à l'enfant de Jantor, il sera jeté dans les fosses. Mais que fait Blade dans tout ça ?

Norn secoua la tête.

— Je ne crois pas qu'il comprenne ce qui se passe. Il est bizarre par bien des côtés que je ne comprends pas. Et il est occupé, bien sûr. Il y a toujours une file de femmes qui attendent qu'il les monte.

— Alors ce n'est pas Blade qui t'a raconté ça ?

— Non. Je suis allée me laver, car maintenant Blade y tient, et j'ai vu Alixe agacer le pauvre esclave.

— Et Blade n'en soupçonne rien ?

— Je ne crois pas. Il ne pense pas comme nous.

— Cela aussi, je le sais. C'est pourquoi j'ai besoin de lui. Je crois qu'il a plus d'intelligence que les Morphènes et peut-être même plus que les Sélènes, et je sais que c'est un guerrier. Il ne doit pas remarquer un détail aussi trivial que les agaceries d'Alixé torturant l'esclave. Je doute que ce soit important.

Norn en était moins sûre. Son association avec Sybelline l'avait rendue plus intelligente que la plupart des filles gnomènes.

— Cela pourrait causer des ennuis avant que tu y sois préparée, Maîtresse.

Mais les pensées de Sybelline étaient ailleurs. Elle renvoya Norn et ne pensa plus à l'esclave ni à Alixe. Quand elle fut seule, elle s'habilla avec soin de vêtements morphènes. Elle devait monter en ville, seule et sans être vue, pour affronter ses propres maîtres.

CHAPITRE IX

Blade n'aurait pu en aucune façon prévoir le drame. Il était vrai qu'il n'était pas très en forme, ni mentalement ni physiquement, à cause de la copulation excessive, mais même avec toutes ses facultés il n'aurait pu deviner qu'Alixé, malgré son apparence enfantine, était d'une précocité sexuelle dépassant tout ce qu'il pouvait concevoir.

La situation se développa lentement, tout à fait à l'insu de Blade.

Pendant ses brèves périodes de repos, il cherchait à entrer en contact avec Lord Leighton et la Dimension N au moyen du cristal implanté dans son cerveau. Il ne réussissait pas toujours. Quand il y parvint le message revint : Annulerai mission si vous l'exigez. Mais à moins péril immédiat insiste vous continuez d'essayer de découvrir source d'énergie. Suggère champ magnétique possible, rayons ou diffusion quelconques. Décision finale votre discrétion. L.

La question était donc réglée. Il attendait son heure. Il savait que la petite Alixé l'espionnait et faisait des rapports à Jantor, tout comme Norn faisait les siens à Sybelline. Il sentait que le jour J approchait et qu'il lui faudrait prendre parti. Jantor avait fait son offre et n'avait pas mâché ses mots. Sybelline ne le contactait que par l'intermédiaire de Norn, et son dernier mot avait été d'attendre. Quand elle serait prête, elle le lui ferait savoir.

Alixé essayait d'envahir son lit et Blade la repoussait constamment. Ses caprices et ses colères auraient dû l'avertir, mais il ne voyait rien. Quand il la repoussait, elle se roulait parfois par terre en poussant des cris et allait jusqu'à le menacer.

— Je vais dire à Jantor que tu me maltraites ! glapit-elle un jour. Je vais te faire jeter aux fosses de sept kilomètres !

— Fais ce que tu veux. Tu n'es qu'un bébé et je ne veux rien avoir à faire avec toi. D'ailleurs, je suis exténué. Tu sais le travail que je fais et quand j'ai fini ma journée, je n'aspire qu'au repos. Si tu continues de me tourmenter, Alixé, je te renvoie à ton père.

Alixé s'accroupit au pied du lit et lui fit des grimaces. Il ne pouvait croire que c'était la même enfant calme et discrète qui lui avait apporté une chaise dans la salle du trône de Jantor.

— Tu es un menteur, déclara-t-elle. Tu ne parles pas comme ça à Norn, et elle n'est guère plus vieille que moi. Quant à être un bébé, tu ne sais donc pas, imbécile, que voilà deux ans que je couche avec mon père ?

Rien de ce que Blade rencontrait dans la Dimension X ne pouvait le choquer, et cette nouvelle ne le surprit pas outre mesure, mais cela lui apprit que chez les Gnomènes le crime d'inceste n'existait pas. Logiquement, pensa-t-il, c'était assez normal. Après tout, Jantor était le père de tous les enfants gnomènes.

— Je m'en moque, dit-il sèchement. Reste ou va-t'en, comme tu voudras. Mais si tu restes, tu m'obéiras. Maintenant je t'ai assez vue. Va t'amuser pendant que je dors.

Blade se réveilla et trouva Alixe à califourchon sur lui, qui tentait de l'exciter. Il la gifla, sans douceur, et elle se mit à l'injurier.

Blade en avait assez. Il l'empoigna, la retourna sur son genou et fessa de sa forte main ses petites fesses dures. Il voulait faire mal et n'y manqua pas. Alixe poussa des hurlements assourdissants, assortis d'insultes grossières. Jamais Blade n'avait entendu de telles obscénités tomber de la bouche d'un enfant. Il tapa de plus belle.

Sart arriva en courant et supplia :

— Tu risques notre vie, mon maître. C'est l'enfant de Jantor et sa favorite. Quand tu la frappes, tu frappes Jantor. Je t'en supplie, Maître, je t'en conjure, laisse-la. Jantor va sûrement le savoir et...

Une des femmes gnomènes venait d'apparaître sur le seuil. Il y avait longtemps qu'elle attendait, la première de la longue queue, et elle s'impatiait. En entendant les cris, sa curiosité fut trop forte ; elle écarta les rideaux pour voir.

En l'apercevant, Blade fut pris d'une colère noire. Il lâcha Alixe hurlante et tendit le bras vers la femme.

— DEHORS !

La malheureuse battit en retraite, terrifiée. Quelques secondes plus tard, elle racontait aux autres femmes ce qu'elle avait vu, et la nouvelle courut tout au long de la queue.

Alixé se réfugia dans un coin pour boudier en frottant ses fesses endolories. Blade la foudroya du regard. Sart tremblait et transpirait. Il serait bien tombé à genoux, mais Blade avait horreur de ça et pour le moment il craignait plus encore Blade que Jantor.

Blade voyait rouge. Il s'habilla rapidement et parla sèchement à Sart, en montrant Alixe qui souriait d'un air sournois.

— Je vais sortir un moment. Occupe-toi de ce petit démon. Si elle cause des ennuis, tu as ma permission pour la battre.

Sart ouvrit de grands yeux.

— Tu sors, Maître ? Tu ne peux pas. C'est défendu.

Blade proféra quelques mots de la Dimension N que l'esclave ne pouvait comprendre et insista :

— Défendu ou non, je vais sortir. Je vais essayer de voir Jantor. Quant à toi, dit-il en se tournant vers Alixe, tu es une malédiction et je ne peux plus te supporter.

Elle lui tira la langue.

Quand Blade sortit de l'appartement, un murmure courut parmi les femmes qui attendaient. Il les toisa avec dégoût. Il haïssait les femmes, toutes les femmes.

Son appartement n'avait qu'une entrée. Le tunnel se terminait en cul-de-sac et, de l'autre côté, il y avait un sous-chef avec un peloton de vingt Gnomènes armés de barres de fer. Blade se dirigea vers eux d'un pas résolu. Le tunnel était étroit, pas plus d'un mètre cinquante, et, en l'apercevant, le sous-chef disposa ses hommes de manière à former un barrage. Il leva sa barre vers Blade, la pointe en avant.

— Tu ne peux pas passer. C'est interdit.

Blade fit halte, l'air furieux. Il plaqua ses poings sur ses hanches et ordonna :

— Conduis-moi chez Jantor ! Tout de suite !

Le Gnomène secoua la tête.

— Ça aussi, c'est interdit. Tu ne peux pas aller voir Jantor quand ça te plaît, il est le roi, il t'enverra chercher quand il le voudra.

Blade regarda au-delà du sous-chef. Vingt hommes.

— Tu as bien assez d'hommes pour me garder. Tu peux en épargner un. Envoie-le à Jantor. Qu'il lui dise que je dois le voir. Ou je vais à lui ou il vient à moi.

Le Gnomène, comme tous les Gnomènes sauf Jantor, avait un niveau d'intelligence très bas. Il gratta sa poitrine velue, fit le signe de la svastika sur son crâne chauve et considéra Blade d'un air abruti.

Blade fit appel à toutes ses ressources. Il écarta la barre du sous-chef avec dédain et fit un pas en avant.

— Tu n'oserais pas me tuer sans ordres de Jantor. Tu le sais. À moins que tu n'aies pas peur des fosses ?

Un silence. Blade craignit un instant d'être allé trop loin, et que l'homme allait l'empaler avec sa barre. Mais finalement le Gnomène, abaissa son arme.

— Je vais envoyer un homme. Mais si tu fais un pas de plus, je te ferai tuer et affronterai le châtiment. Tu as bien compris ?

Blade sourit. Il commençait à se calmer.

— Je comprends. Mais je voudrais te demander une faveur. J'en ai assez d'être enfermé, les femmes me rendent malade...

Un des gardes rit et s'exclama :

— J'aimerais bien avoir cette maladie !

Le sous-chef fronça les sourcils et le silence se fit dans les rangs. Il se retourna vers Blade.

— Je regrette, mais je ne peux pas le permettre.

Blade déploya tout son charme.

— Tu pourrais me laisser marcher un moment, me dégourdir les jambes et me libérer l'esprit, chasser de mes narines la puanteur des femmes, dit-il et il désigna le tunnel principal juste au-delà du poste de garde. Quelques pas de long en large, qu'est-ce que ça peut faire ? Et j'ai l'oreille de Jantor, comme tu le sais. Je pourrais lui dire du bien de toi, ou du mal.

Le sous-chef réfléchit, pendant quelques instants qui durèrent une éternité pour Blade. Ce Gnomène avait la pensée lente, comme les autres. Mais finalement il acquiesça.

— Bon, quelques pas de long en large, mais pas plus.

Blade le remercia et ajouta :

— Je veillerai à ce que Jantor soit avisé de ta bonté.

Des torches flambaient tout le long de l'égout principal. Le tunnel ressemblait tout à fait à celui dans lequel Blade avait sauté. Tout en marchant lentement – il réussit à parcourir près de cent mètres avant de devoir revenir sur ses pas – il remarqua au-dessus de sa tête une des énormes plaques d'égout. Il supposa qu'il devait y avoir un kiosque au-dessus. À côté, il avisa une échelle contre le mur. En passant pour la deuxième fois, il l'examina attentivement. Elle devait permettre d'atteindre le couvercle circulaire.

C'était certainement une des issues par lesquelles les hommes de Jantor quittaient les égouts pour envahir la ville en surface. Blade se rappela sa surprise quand Jantor lui avait révélé qu'il avait été observé depuis le début, et se dit que ces Gnomènes savaient être furtifs quand ils le voulaient. Si cette plaque n'était pas retombée, il ignorerait encore leur existence.

Il parcourut la distance autorisée une dizaine de fois avant le retour du messenger, haletant d'avoir couru. Blade attendit pendant qu'il parlait au sous-chef. Ils étaient de nouveau à l'entrée du tunnel conduisant à ses appartements. Le sous-chef vint le rejoindre.

— Jantor a envoyé sa réponse. Il ne peut pas te recevoir maintenant. Il est fâché que tu demandes à le voir. Mais il te croit

quand tu dis que c'est important et il viendra lui-même plus tard. À sa convenance. Il t'avertit de ne pas recommencer. Il envoie à Alixe sa tendresse et son désir et espère la revoir bientôt. C'est tout. Tu dois retourner immédiatement dans tes appartements.

En longeant la file d'attente des femmes, Blade les entendit chuchoter entre elles. Aucune ne voulait croiser son regard. C'était un troupeau minable, sale et stupide, et il frémit d'appréhension. Il se dit qu'il ne pourrait plus jouer bien longtemps son rôle d'étalon. Si seulement Norn venait lui annoncer que Sybelline était prête à le recevoir, si seulement il trouvait un moyen de rencontrer la femme aux cheveux blancs ! Il était sur le point de craquer et devait faire quelque chose, s'engager, soit dans le parti de Jantor soit dans celui de Sybelline, et si ce qu'il avait entendu dire était vrai, seule Sybelline connaissait le secret de l'énergie.

Quand il entra chez lui il ne vit nulle trace de Sart ni de la petite Alixe. Petite ? gronda Blade à part lui. Une garce, oui, une salope d'âge tendre.

Tout était silencieux. Il alla tout droit à sa chambre et se déshabilla. Autant continuer de travailler, pensa-t-il ; Sart devait dormir ou vaquer à ses occupations ménagères. Alixe boudait sans doute dans sa chambre. L'appartement était composé de neuf pièces mais, à part la salle de bains, la chambre et la salle à manger, Blade ne leur avait accordé que peu d'attention. Il n'était jamais allé dans la chambre de Sart, et n'avait visité aucune des autres pièces.

Quand il fut prêt il alla à la porte et appela le garde qui surveillait la queue.

— Envoie-moi la suivante.

Il en reçut trois, se permettant un bref repos entre elles, et comprit que ce serait tout pour la journée. Il était sûr de ne pouvoir parvenir à une nouvelle érection. Il parla au garde. Les femmes furent renvoyées malgré leurs protestations.

Blade appela Sart. Il voulait manger, prendre un bain et dormir, d'un long sommeil béat.

Sart ne répondit pas, malgré les appels répétés. Blade partit à sa recherche. Il n'était pas dans la cuisine ni dans la salle de bains ; ni dans sa chambre. Blade, perplexe, se gratta la barbe. Ce type devait être là. Il ne pouvait pas franchir la porte sans que Blade le sache.

Il prit une torche d'un anneau mural et retourna dans le sombre corridor vers les pièces qu'il n'avait pas encore explorées.

— Sart ! cria-t-il.

D'un recoin sombre lui parvint un gémissement. Blade entra dans la dernière pièce et leva sa torche. Sart était à genoux, tremblant,

couvert de sueur et de sang. Son crâne luisant portait les traces sanglantes de la croix gammée. Blade s'approcha de lui. Sa colère se ranimait.

— Qu'est-ce qu'il y a encore, imbécile ! Lève-toi. Pourquoi n'as-tu pas répondu à mes appels ?

Sart continua de geindre et baissa la tête.

Blade le poussa du pied.

— Lève-toi, te dis-je. Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

Sart rampa sur les genoux et voulut enlacer les jambes de Blade. Il pleurait.

— Sauve-moi, Maître. Sauve-moi. Je n'ai pas voulu ça. Je te jure que je ne l'ai pas fait exprès. Sauve-moi. Elle me tourmentait, elle ne voulait pas me laisser tranquille, je...

Glacé de peur, Blade repoussa Sart, leva la torche et regarda autour de lui. Alixe gisait dans un coin, le cou tordu, ses seins d'enfant mordus et sanglants. Ses cuisses minces étaient couvertes de sang.

Blade s'approcha et s'accroupit en avançant la torche. Elle avait la figure meurtrie, la bouche ouverte, des dents cassées. Sart avait dû lui porter un terrible coup de poing. Certain qu'elle était morte, Blade se redressa.

Sart se traîna vers lui et frappa du front le sol couvert de sable. Il tremblait et sanglotait.

— C'est moi, Maître. Je ne me souviens pas très bien, mais c'est moi qui ai fait ça. Elle me tourmentait, je l'ai suppliée de s'arrêter mais elle ne voulait pas. Quand finalement j'ai voulu la saisir elle m'a ri au nez et m'a giflé et m'a dit qu'elle le répéterait à Jantor et que je serais envoyé aux fosses pour avoir osé la toucher.

Blade avait déjà vu pire dans la Dimension X, mais guère. Il se sentait écoeuré. Il flanqua un coup de pied à Sart et gronda :

— Lève-toi. Et cesse de pleurnicher. Et tais-toi. J'ai besoin de réfléchir.

Il ne regarda plus Alixe. Pauvre petite enfant gâtée stupide. Elle l'avait cherché, pas de doute, mais ça ne changeait rien à l'affaire.

Blade était responsable de son esclave. C'était la loi gnomène. Il réfléchit rapidement. Tout précieux qu'il fût pour les Gnomènes, il ne pensait pas que cela suffirait à contrebalancer la fureur de Jantor quand il découvrirait ce qui était arrivé à sa fille. Il le ferait probablement tuer sur-le-champ, ou l'enverrait aux fosses. Quant à Sart, cette misérable créature était définitivement condamnée.

Sart se releva. Il observa Blade, tout en faisant fébrilement le signe de la svastika sur son crâne mais il y avait maintenant une lueur rusée

dans ses yeux chocolat. Soudain Blade comprit ce qui se passait. Sart pensait.

Les Gnomènes ne soupesaient pas les mots ni les idées. Quand ils avaient une pensée, ils la formulaient tout de go.

— Tu dois m'aider, Maître. Sauve-moi. Sinon je jurerais que c'est toi qui as fait le coup.

Blade le frappa, d'un coup terrible qui l'expédia contre le mur. Il ne fit aucun effort pour se relever mais cracha deux dents et considéra Blade.

— Je le dirai, Maître. Les coups n'y changeront rien. Tu dois me tuer ou m'aider, sans ça je jurerais à Jantor que tu as tué son Alixe. Il me croira, car on t'a vu te disputer avec elle. Rappelle-toi la femme qui est entrée quand tu lui donnais la fessée.

Blade l'examina calmement, l'air songeur. Il s'était maîtrisé. Il y avait du vrai dans ce que disait cet homme. Il s'était disputé avec Alixe et l'avait fessée ; la Gnomène impatiente avait été témoin. Qu'elle s'en souvienne ou non, que son rapport parvienne ou non aux oreilles de Jantor avait peu d'importance à présent. Les dés étaient jetés. Jantor allait venir. Et il voudrait voir Alixe...

Blade considéra Sart avec dégoût. Il devait se servir de cet esclave du mieux qu'il pourrait, car ce qu'il projetait ne pouvait se faire seul. Cela exigerait toute sa ruse et toute sa force.

Prenant sa voix la plus douce et la plus amicale, il dit à Sart de se relever. Quand il eut obéi, avec méfiance, Blade continua sur le même ton posé :

— Tu as raison, Sart. Je suis aussi compromis que toi alors il faut faire quelque chose. Est-ce que tu es assez homme pour lutter pour ta vie ?

— Je me battraï, Maître, mais comment ? Nous n'avons pas de barres. Nous sommes prisonniers. Les gardes sont nombreux. Comment pouvons-nous nous battre ?

— Viens, ordonna Blade. Nous parlerons ailleurs. Je n'aime pas cet endroit.

Il retourna vers la chambre de Sart, une petite pièce nue contenant simplement une pailleasse. Il enfonça la torche dans un anneau du mur.

— Désormais, dit-il, nous oublierons ce que tu as fait. Nous n'en parlerons plus. Tu as bien compris ? Le temps presse. Jantor va venir me voir.

Sart faillit retomber à genoux.

— Jantor ? Ici, Maître ? Quand ?

— Je ne sais pas. Tôt ou tard. Espérons que ce sera tard. Nous ne devons plus être ici quand il viendra.

Sart hocha la tête. Cela, il le comprenait.

— Mais comment, Maître ? Comment allons-nous nous échapper ? Il n'y a qu'une issue et vingt gardes. Ils ont des armes et nous n'en avons pas. C'est la mort certaine.

Blade lui rit au nez.

— C'est la mort certaine si nous restons, pour moi du moins, et pour toi la mort ou les fosses. Crois-tu que Jantor t'épargnera, même s'il croit à tes mensonges ? Réfléchis ! Il y a longtemps que tu mérites les fosses. C'est uniquement parce que je t'ai pris comme esclave que tu as été sauvé. Est-ce que tu peux te souvenir aussi loin ?

Sart se remit à gémir.

— Pas les fosses de sept kilomètres ! Je te supplie de me tuer, Maître. Tout de suite. En me frappant ou en m'étranglant, parce que je ne veux pas aller aux fosses.

— Oui, répliqua Blade avec un sourire cruel. Tu aimerais bien que je te tue, hein ? Tu y gagnerais. Mais j'y perdrais. Je serais obligé d'affronter Jantor tout seul. Qui sait ce qu'il croira ? Et j'ai besoin de toi. Tu vas lutter pour ta vie, Sart, comme je devrai lutter pour la mienne. Sinon, si tu ne me sers pas, alors je te tuerai.

Blade examina Sart, vit la faible intelligence au travail et attendit patiemment que l'esclave ait réfléchi. Finalement il devina sa soumission et sa résignation. Il hocha la tête. Désormais, Sart obéirait.

— Mais comment ? répéta l'esclave. Si j'avais une barre...

— Tu en auras une, promet Blade. Nous en prendrons aux gardes. Maintenant écoute-moi bien. Tu t'avanceras le premier, car tu es gnomène et ils se méfieront moins...

CHAPITRE X

Sybelline fit glisser le grand miroir de sa chambre et pénétra dans l'étroit passage qu'il dissimulait. Elle remit le miroir en place et longea le souterrain en pente. Au bout d'un moment, elle arriva à un escalier de fer en colimaçon, monta et, soulevant une petite plaque de fer semblable à un couvercle de bouche d'égout dans la Dimension Normale, elle émergea dans le sous-sol d'un immeuble de la surface. Elle n'eut pas un regard pour les dormeurs des services d'entretien figés dans leur quasi-mort. Elle les avait vus mille fois.

Le monte-charge plein de poubelles et d'un balayeur endormi, était arrêté entre deux étages. Sybelline monta à pied jusqu'au sixième et entra dans un vaste appartement élégamment meublé. Elle poussa un long soupir. Là, elle était à sa place, dans le luxe morphène, avec de beaux vêtements, des serviteurs, des bijoux et tous les hommes séduisants qu'elle voulait. Là, elle était chez elle.

Elle ouvrit une fenêtre et contempla la ville infinie. Le silence l'écrasait, à peine troublé par ses propres mouvements. Elle resta un long moment à regarder dans la lumière pâle ce monde crépusculaire, les dormeurs et leur ville de plastique. Toute sa vie, elle avait haï les Morphènes et les haïssait toujours. Ils l'avaient condamnée aux égouts parce que sa mère avait été violée par un Gnomène. Comme il serait doux de leur rendre l'énergie et puis de les gouverner d'une main de fer, de les utiliser, d'en condamner aux égouts et aux fosses de sept kilomètres. Ce serait fait. C'était possible. Mais pas encore. Les Sélènes étaient ses propres maîtres. Il fallait d'abord briser ce joug. Blade pourrait l'y aider quand le moment serait propice.

Elle ouvrit un placard et en tira une machine qui ressemblait à un poste de télévision, sauf qu'elle n'avait pas de fils. Elle la plaça au milieu de la pièce. Ensuite, elle trouva une longue perche de métal qu'elle assembla en sections télescopiques. À son extrémité elle fixa un petit miroir, et le fit sortir par la fenêtre dans un rayon de lumière de la lune. Elle enfonça l'autre extrémité dans une fente de l'appareil. Puis elle pressa un bouton ; une mince antenne s'éleva surmontée d'une microboule. Elle contempla l'écran. Rien.

Sybelline régla la perche, tournant lentement le miroir jusqu'à ce que l'écran s'illumine. Les Sélènes se servaient de leurs puissants projecteurs pour transmettre des messages, autant que pour éclairer.

La figure d'Onta apparut. C'était un homme barbu à l'expression pacifique, avec un très grand front, des cheveux gris frisés et de petits yeux. Comme tous les Sélènes, il avait la tête beaucoup trop grosse pour son corps et le cou très épais. Sa voix était bourrue, atone mais sans doute était-ce dû à l'appareil. Sybelline n'avait jamais vu Onta ni aucun des Sélènes en chair et en os.

— Inversion, ordonna Onta.

Sybelline appuya sur un bouton. À présent, l'appareil enregistrait son image et la transmettait à la lune le long des ondes de lumière.

— Que sais-tu de l'étranger ? demanda Onta.

Sybelline fut extrêmement prudente. Onta pouvait lire les expressions aussi facilement qu'elle-même lisait l'écriture morphène.

— Peu de chose, répondit-elle. J'ai envoyé Norn l'espionner et le sonder, et je crois que je pourrai compter sur lui quand le moment viendra. Mais en attendant Jantor le garde prisonnier et il travaille avec acharnement à faire des enfants.

Onta fronça les sourcils.

— Cela ne nous convient pas. Nous voulons que la race gnomène disparaisse. Si cet étranger est fécond et produit des enfants, nos projets seront retardés de nombreuses années. Ce sera encore pire s'il fait des enfants intelligents. Comment s'appelle-t-il ?

— Blade. Je n'ai pas eu l'occasion de lui parler et je ne l'ai vu qu'une fois. C'est un tueur. Il a tué deux Gnomènes le premier jour. Jantor était là et je n'ai pas pu en apprendre davantage. Pourquoi n'envahissez-vous pas, Onta, comme tu me le promets depuis si longtemps ? Alors vous pourriez interroger ce Blade tant que vous voudriez. Je suis lasse d'attendre. Tu me fais des promesses et tu ne les tiens pas...

Onta leva une main. Son regard la fit taire. Elle se ressaisit. Elle avait peur d'Onta et des Sélènes. Son cœur se révoltait, mais l'heure n'avait pas sonné et il ne devait pas le deviner. Quand elle aurait ce Blade à son côté, ce serait différent. Elle se le jurait.

Onta l'observait. Il était le chef du Département des Secrets du Cerveau, et elle savait qu'il était aussi savant qu'impitoyable.

— Je vais te dire une chose, dit Onta, que tu feras bien de te mettre dans la tête. Rien ne doit arriver à cet étranger, à ce Blade. Nos savants veulent l'étudier. C'est d'une importance capitale. Cela passe avant tout le reste. Tu as compris ?

Sybelline se força à répondre sur un ton calme et humble.

— Je comprends, Onta. J'y veillerai. Ce que je ne comprends pas, c'est que vous retardiez sans cesse l'invasion. Tes promesses ne valent donc rien ? J'ai fait ma part, j'ai accompli mon devoir, et pour cela je devais être couronnée reine des Morphènes quand ils seraient vaincus. Combien de temps dois-je encore attendre ?

Onta ne souriait jamais, mais ses lèvres frémirent.

— Tu dois apprendre la patience, Sybelline, telle que la connaissent les Sélènes. Nous faisons des projets mille ans à l'avance alors que tu prévois pour un jour. Nous tiendrons notre promesse quand nous serons prêts à la tenir. Maintenant passons aux affaires importantes. Écoute bien, et exécute les ordres.

« Tu dois te rendre maîtresse de ce Blade. L'arracher à Jantor. L'empêcher de faire des enfants. Surtout, tu ne dois pas lui faire de mal tant que nos savants ne l'auront pas examiné. Je sais, Sybelline, que tu complotes contre Jantor, et je te soupçonne de comploter contre moi. Je te conseille de te consacrer uniquement au premier complot, contre Jantor. Immédiatement. Je suggère la guerre ouverte.

Sybelline ne put s'empêcher de ricaner.

— Avec cinquante hommes ? Qui sont plus habitués au lit qu'aux barres de fer ? Jantor est sûr de gagner. Je perdrai tout.

— C'est ton affaire, rétorqua froidement Onta. Tu es à moitié Morphène et tu as l'intelligence d'une Morphène à part entière. Si tu ne peux pas déjouer et vaincre un Gnomène des égouts, alors tu mérites d'être battue.

Sybelline faillit perdre son calme.

— Il y a des moments où l'intelligence ne peut résister à la force brutale. Si seulement tu envoyais un petit détachement pour m'aider...

— Non. Pas encore. Nous ne sommes pas prêts. Tu dois agir seule. Au revoir, Sybelline. Garde le contact aux heures régulières. Et rappelle-toi bien que rien ne doit arriver à ce Blade. Nos plus grands savants ont échafaudé de très intéressantes hypothèses à son sujet, dont certaines auxquelles je ne crois pas, mais ils doivent avoir l'occasion de l'examiner. Ne l'oublie pas un instant. Au revoir.

Son image disparut de l'écran. Sybelline, bouillonnant de rage, repoussa l'appareil dans le placard et rangea le miroir et la perche télescopique. Elle tremblait de dépit. Toujours la même chose. Des promesses qui n'étaient jamais tenues. Tandis qu'elle vieillissait et gâchait sa vie dans les égouts.

Elle alla dans la cuisine et but de la boisson sucrée en boîte des Morphènes. Elle choisit une autre boîte, portant un symbole secret. Ce

symbole signifiait que le contenu était enivrant, mais elle s'en moquait. Elle en buvait très rarement. À présent, elle en avait besoin. Sybelline décida de rester là-haut dans le monde morphène, environnée par les dormeurs, de boire et de s'abandonner à ses fantasmes. Pendant un peu de temps, au moins, elle serait reine. Et elle connaissait les pilules, que l'on trouvait dans la plupart des armoires à pharmacie, qui lui éclairciraient les idées et la soulageraient de la nausée comme par magie.

Sybelline but longuement. Elle vida deux boîtes de liquide et en entama une troisième. Elle alla s'allonger sur un sofa et regarda par la fenêtre le jour diffus. Au loin, elle distinguait le bâtiment du gouvernement, où dormaient les édiles. Que feraient-ils, se demanda-t-elle, si elle rétablissait l'énergie, puis les affrontait et réclamait sa récompense ? Elle secoua la tête. Elle le savait. Ils la feraient jeter aux fosses ou la mettraient au travail dans les égouts, ou la tueraient tout simplement. Cette dernière possibilité était la moins probable, car les Morphènes exécutaient rarement les gens. Ils n'en avaient pas besoin.

Elle fronça les sourcils. Si elle ranimait les Morphènes, elle trahirait les Sélènes et devrait subir leur châtiment. Ce ne serait pas trop grave si elle parvenait à forcer les Morphènes à combattre pour elle. Mais comment y parvenir ?

Par un contrôle absolu de l'énergie. Grâce à cette menace, elle pourrait leur faire faire ce qu'elle voudrait. Elle se demanda si Jantor était assez intelligent pour penser ainsi. Mais comment y arriver ? Les problèmes simplement physiques étaient insurmontables. À qui pouvait-elle se fier pour l'aider ? À Wilf ? C'était un faible, taciturne, sournois ; elle ne savait jamais ce qu'il pensait. Elle ne croyait pas qu'il la trahirait, mais serait-il capable de l'aider ?

Sybelline ouvrit une autre boîte de boisson enivrante et se mit à pleurer. Elle fut soudain en proie à un furieux désir sexuel. Elle rêva d'avoir auprès d'elle Wilf, n'importe lequel de ses jeunes gardes, même Norn ou Blade. Pourquoi, mais pourquoi était-elle ainsi volée de tout ? Son esprit aigu, son beau corps, sa longue vie, tout était gâché.

Un brusque fracas d'armes entrechoquées la tira de ses lugubres réflexions. Elle entendit un cri, un rugissement de stentor qui ne pouvait jaillir que de la gorge de Blade.

— Dépêche-toi, Sart. Aide-moi. Soulève, bon Dieu !

Sybelline courut à la fenêtre. Sur sa gauche, il y avait un des kiosques d'égouts. Il avait été renversé, démoli. Quatre Gnomènes gisaient autour des décombres, certains encore agités de soubresauts. Blade et son esclave, Sart, étaient tous deux couverts de sang. Ils s'efforçaient de soulever l'énorme plaque d'égout pour la remettre en place. Blade continuait de hurler, ses membres massifs luisaient de

sueur et de sang, les muscles de son cou se gonflaient tandis qu'il pressait son esclave de faire un dernier effort prodigieux.

Un garde gnomène était à demi sorti de la bouche d'égout et donnait des coups furieux avec l'extrémité crochue de sa barre. Blade bondit pour l'éviter et poussa un cri terrible :

— Maintenant !

Ils laissèrent retomber la plaque. Elle trancha en deux le Gnomène et son cri d'agonie fut coupé net quand la partie supérieure de son corps roula sur le sol, séparée du reste, les mains et les bras encore vivants.

Sybelline regarda, pétrifiée d'horreur mais aussi d'excitation, en reprenant déjà espoir. C'était peut-être sa chance. Blade venait à elle. Elle devait prendre tout de suite, sur l'instant, la décision de s'engager ou non.

Blade indiqua l'immeuble où se trouvait Sybelline. Il poussa violemment Sart et ils se mirent tous deux à courir. Sybelline quitta la fenêtre et sortit de l'appartement, pour se précipiter à la rencontre de Blade. La boisson enivrante avait fait son effet et elle chancelait : elle tomba même plusieurs fois. Quand elle se pencha sur la rampe, au premier étage, elle les vit tous deux, haletants et sanglants, appuyés sur leurs barres. Blade examinait une blessure béante sur la poitrine de son esclave.

— Blade ! cria-t-elle.

Le colosse releva la tête. Il était couvert de sueur et de sang, de multiples blessures, mais ses yeux, des yeux glacés, farouches, brillant dans ce visage redoutable à la barbe poissée de sang, inspirèrent Sybelline tout en lui faisant peur. Ils étaient sombres et en même temps flamboyaient de l'ardeur de la bataille. Leur regard la brûla, et elle comprit qu'elle devait aller jusqu'au bout. Il n'était plus question de battre en retraite.

— Ici, montez, dit-elle. Vite !

Blade hocha la tête et poussa légèrement Sart. Ils s'élancèrent dans l'escalier, leurs barres de fer brandies devant eux.

CHAPITRE XI

Ils entrèrent dans l'appartement et à ce moment-là seulement l'extase combattante de Blade commença à s'atténuer. Son adaptation à la DX n'était pas totale, et son seul but était de survivre. Le mince cristal implanté dans son cerveau était son unique lien avec la Dimension Normale, et pour l'instant il l'avait oublié.

Et cette femme, cette Sybelline aux cheveux blancs qui prétendait être la reine du peuple des égouts, que penser d'elle ? Il entreprit de la remettre immédiatement à sa place.

— Soigne les blessures de Sart, ordonna-t-il. Les miennes ne sont rien. C'est un assassin et un vaurien et il a une âme d'esclave, mais j'ai besoin de lui. Soigne-le du mieux que tu pourras.

Comme Sybelline hésitait, Blade leva sa barre de fer dégoûtante de sang.

— Fais ce qu'on te dit !

Mais elle était obstinée.

— Nous avons à causer, toi et moi. J'ai beaucoup de choses à te dire et à te demander.

— Plus tard. Occupe-toi de Sart avant qu'il ne se vide de tout son sang.

Blade alla à la fenêtre, en restant dans l'ombre, pour observer le kiosque détruit et la gigantesque plaque d'égout. Elle ne bougeait pas. Jantor et ses hommes ne passeraient pas par-là, pensait-il. D'ailleurs il faudrait un moment à Jantor pour qu'il comprenne la situation et prenne des dispositions.

Le combat avait été bref et sanglant, mais s'était mieux déroulé que ne l'avait espéré Blade. Il s'était servi de Sart comme d'un leurre, pour attirer le sous-chef à l'écart, et Blade lui avait brisé la nuque d'un terrible coup de poing. Il empoigna au vol la barre du Gnomène alors qu'elle tombait. Sart, éperonné par la peur, lui obéit aveuglément. Il plongea dans le peloton des gardes, et s'empara d'une barre de fer avant qu'ils aient pu comprendre ce qui se passait. Blade arriva en rugissant, en poussant des cris de guerre pour les étourdir et les

terrifier, sa barre brandie comme une épée. Il tua quatre des gardes suffoqués et Sart trois. Et puis Blade repoussa les Gnomènes démoralisés dans le tunnel pendant que Sart dressait l'échelle.

Les gardes envoyèrent chercher des renforts et se défendirent. Blade empila les cadavres devant lui comme une barricade, et tint en respect les assaillants tandis que Sart montait et collait son dos puissant au couvercle de l'égout. Tout d'abord, il geignit et déclara qu'il ne pouvait pas le soulever. Blade le menaça d'un sort abominable et l'esclave redoubla d'efforts. La plaque frémit au moment où cent Gnomènes arrivaient en courant dans le souterrain. Blade bondit sur l'échelle et joignit sa force à celle de Sart. À eux deux, ils soulevèrent la plaque. Blade escalada le dos de Sart et se retrouva dans le kiosque. Se jugeant trop à l'étroit ; il le démolit. Puis il se baissa pour hisser Sart juste avant que ses jambes ne soient déchiquetées par les crochets des barres.

Le temps manquait, plusieurs Gnomènes escaladèrent l'échelle malgré les coups furieux de la barre de Blade. Sart était presque mort et ne put l'aider beaucoup durant le bref combat sanglant dans la rue, mais Blade le harcela et l'injuria et à eux deux ils finirent par faire retomber la plaque en place, coupant en deux un des gardes...

Blade quitta la fenêtre. La bataille ne faisait que commencer. Jantor était maintenant un ennemi. Il découvrirait le cadavre d'Alixé et s'élancerait à leur poursuite. Il penserait que Blade avait comploté contre lui, qu'il avait pris le parti de Sybelline parce qu'elle connaissait le secret de l'énergie.

Blade retourna auprès de Sart. Il était étendu par terre et Sybelline, une expression de répugnance sur sa figure lisse et sans rides, examinait sa blessure. Elle leva vers Blade des yeux verts calculateurs. Il se souvint qu'elle était à moitié morphène. Il se promit de la surveiller. Néanmoins, il entendait l'utiliser, tout comme elle-même avait l'intention de se servir de lui.

Sart avait été frappé au cœur par l'extrémité crochue d'une barre. Les pointes cruelles avaient arraché la chair, laissant une plaie béante longue de trente centimètres et large de cinq. Blade s'accroupit pour mieux voir. Seule une mince membrane rose et sanglante recouvrait le cœur. Blade le regarda palpiter régulièrement comme un animal en cage contre la frêle barrière. Il s'émerveilla de l'endurance de l'esclave.

Sybelline devina ses pensées.

— Ce sont des animaux, ces Gnomènes. Des bêtes, des sauvages. Seul un Gnomène pouvait survivre à une pareille blessure.

Blade sentit son haleine et comprit qu'elle était ivre. Pour

l'humilier, il rétorqua :

— Tu es à demi gnomène, alors tu dois bien le savoir. Qu'est-ce que tu as bu ? Va m'en chercher.

Elle revint avec deux boîtes marquées du symbole. Blade renifla le liquide. Ce n'était pas de l'alcool, mais de toute évidence c'était enivrant et ferait l'affaire. Il vida une boîte sur la blessure et Sart poussa un hurlement de douleur. Puis il gémit :

— Laisse-moi mourir, Maître. Ça vaut mieux. Nous n'avons aucune chance. Jantor a mille hommes et il va nous traquer.

Blade lui sourit méchamment. Son visage était un masque de sang noir qui se coagulait.

— Tu ne vas pas mourir encore. Je te l'interdis. Je t'ordonne de vivre tant que j'aurai besoin de toi.

Il donna des ordres d'une voix sèche et Sybelline, presque dégrisée, coupa un morceau de plastique épais aux dimensions de la blessure, l'appliqua dessus comme une cuirasse et le maintint en place avec des bandes déchirées dans des draps de plastique. Quand elle eut fini, Sart était bandé du menton à la taille. Blade le poussa d'un léger coup de pied.

— Repose-toi ici un moment. Jantor ne va pas venir tout de suite et je dois m'entretenir avec Sybelline.

Pour la première fois, Sart parut reconnaître la femme aux cheveux blancs, cette Sybelline qui était reine. Il hocha la tête et grogna :

— Ainsi tu as choisi, Maître. Je crois que c'est un mauvais choix. Elle n'a pas de guerriers.

Blade ne répondit pas. Avec Sybelline, il passa dans une autre pièce et lui dit :

— Tu as raison, nous avons à causer. Mais une chose doit être réglée avant tout. Tu connais le secret de l'énergie morphène, et je dois le connaître aussi. Avec ça, nous pourrons peut-être vaincre Jantor et avoir la vie sauve. Alors cela passe avant tout. Montre-moi l'énergie.

Sybelline croisa les bras sur ses seins fermes. Il ne comprenait pas. Ce n'était pas si simple. Il fallait compter avec les Sélènes. Elle se rappela le regard glacé d'Onta ; elle savait que le Chef des Secrets du Cerveau ignorait la pitié. Mais comme elle voulait l'expliquer, Blade la fit taire, sèchement, brutalement.

— Tout ça peut attendre. Montre-moi ou explique-moi la source d'énergie morphène. Immédiatement ! Nous n'avons pas de temps à perdre.

Sybelline hochait la tête. Elle savait qu'elle était vaincue.

— Il va falloir passer par les toits, dit-elle. Une grande distance. Les Sélènes le sauront. Leurs lumières capteront notre image, la coderont et la transmettront sur leurs écrans. Ils sauront et ils s'interrogeront.

— Qu'ils s'interrogent. Est-ce qu'ils passeront à l'action ? Et avec quelle rapidité ?

Sybelline sourit pour la première fois.

— Ils n'agiront pas vite, je pense. Ils sont patients et sûrs d'eux. Ils projettent longtemps à l'avance. Nous n'avons pas besoin de les craindre dans l'immédiat. Mais à la fin, ils agissent. J'ai parlé à Onta il y a un petit moment et...

C'était intentionnellement qu'elle avait laissé échapper cela, mais l'expression de Blade la frappa soudain de terreur. Elle avait simplement voulu lui faire comprendre qu'elle avait de l'importance, qu'elle jouait un rôle dans l'ordre des choses, mais elle regrettait maintenant d'avoir parlé.

Les yeux de Blade étaient durs comme de l'agate. Il sourit froidement. Mais dit assez calmement :

— J'aurais dû m'en douter. Tu espionnes pour les Sélènes. Ils t'ont sûrement promis de grandes récompenses. Très bien. Ça m'est égal. J'espère que tu vivras pour en profiter. Maintenant allons à la source de l'énergie. Je ne suis pas un homme patient.

Dans la cuisine, Sart était debout. Il avait à la main une boîte de boisson enivrante. Un tas de boîtes vides s'était déjà amassé près de lui. Il sourit vaguement à Blade, eut un hoquet, et puis la douleur le plia en deux. Sybelline le toisa avec dégoût. Il n'y avait rien de pire qu'un Gnomène ivre. D'un coup de pied, Blade dispersa les boîtes.

— Ainsi tu n'es pas encore mort ? Bien. Il est possible que je te tue après tout, si jamais tu me désobéis. Viens.

Sybelline les précéda dans l'escalier, jusqu'au toit. Ces toits s'étendaient sur des kilomètres, comme une plaine, à l'infini. Le silence les enveloppa.

La lune était suspendue, toute proche, et Blade l'examina un moment, observa son activité. Il la craignait encore. Avec un peu de chance, pensa-t-il, il découvrirait le secret de l'énergie et quitterait la Dimension X avant que les Sélènes entrent en scène. Jantor était déjà assez redoutable, ou le serait quand il les aurait rattrapés.

Ils s'enfuirent tous trois le long des toits, très haut au-dessus des places, des parcs en plastique, des milliers de dormeurs.

Quand Sart se plaignit et commença à traîner, Blade le saisit d'une

poigne d'acier et le poussa devant lui. Ses propres blessures le faisaient souffrir et il se sentait épuisé. Il rêvait de pouvoir manger et prendre un bain, de se soigner, mais tout cela devrait attendre. Ils devaient avoir été repérés, à présent, tant par les Gnomènes que par les Sélènes. Chaque seconde comptait. Blade avait reçu ses ordres de la bouche même du vieux lord : trouver l'énergie.

Ils atteignirent un nouveau parc. Au centre se dressait un bâtiment circulaire. Une étroite passerelle le reliait à l'immeuble où ils se trouvaient à présent. Sybelline la désigna.

— Nous devons traverser ici. Il y a une trappe au sommet de ce bâtiment, dit-elle en montrant la construction ronde. Par-là, nous descendrons sous terre. Au-dessous du niveau des sept kilomètres. Ce ne sera pas facile de remonter, Blade. Il n'y a pas d'énergie pour l'ascenseur, à moins que tu ne veuilles que je la branche. Mais si je fais ça, les Morphènes se réveilleront.

Blade réfléchissait, tout en essayant de gratter le sang séché qui imprégnait sa barbe. Tout son corps le démangeait. Il regarda un kiosque dans le parc de plastique et fut surpris du mouvement. Des Gnomènes. Ils avaient été repérés, pas de doute, et les éclaireurs gnomènes les suivaient par les égouts. Jantor savait exactement où ils étaient.

Sart gémit à la pensée d'aller sous terre. Blade lui ordonna de se taire. Il regarda Sybelline. La longue course l'avait épuisée. Ses cheveux blancs pendaient en mèches désordonnées et elle respirait difficilement.

— Nous devons peut-être ranimer les Morphènes, dit-il. Je n'ai pas encore pris de décision. Mais je sais une chose : les Gnomènes nous ont trouvés et nous devons nous dépêcher.

Il montra le kiosque dans le parc. Une dizaine de soldats venaient de le quitter et l'un d'eux les désignait avec sa barre. Le trio se profilait nettement contre le ciel laiteux. Blade poussa Sart sur la passerelle.

— Passe devant. Vite.

Sart était un rat d'égout et cette hauteur lui donnait le vertige. Il était terrifié. Il se traîna lentement, jusqu'à ce que Blade l'éperonne avec la pointe de sa barre.

— Avance ! Plus vite ou je te transperce avec ça !

Il l'aurait fait, et Sart le savait.

Blade empoigna solidement un des poignets de Sybelline. Il ne tenait pas à la perdre. Mais elle suivit assez docilement, heureuse, même, de sentir sa main sur la sienne.

Les éclaireurs gnomènes sortirent du parc et coururent sous la passerelle en brandissant leurs barres et en hurlant des injures. Sart leur aurait volontiers lancé sa barre comme un javelot, mais Blade le poussa en grondant :

— Garde-la. Tu vas en avoir besoin.

Ils atteignirent le toit du bâtiment circulaire. Sybelline les conduisit vers une trappe au centre de la coupole et s'accroupit pour tirer les verrous.

— Qu'est-ce que c'est que ce bâtiment ? demanda Blade.

Sybelline lui jeta un coup d'œil sournois.

— Le lieu du gouvernement. Les édiles morphènes, tous ceux qui sont au pouvoir et qui gouvernent la ville se réunissent là.

Blade eut une idée. Il sourit largement.

— Et en ce moment, ils y dorment, hein ? L'énergie a été coupée alors qu'ils s'étaient réunis en conseil ? C'était prévu ainsi ?

— Oui. Par les Sélènes. J'ai exécuté leurs ordres.

Blade ne fut pas étonné.

— J'aurais dû m'en douter.

— Maintenant tu le sais. Tu vois que je ne te cache rien. Je me suis alliée avec toi. Si nous gagnons, j'espère être récompensée ; si nous échouons, je mourrai avec toi.

— Plus tard, on verra ça plus tard. Ouvre ça.

Elle manqua de force pour tirer le dernier verrou. Blade le repoussa avec sa barre. Il souleva la trappe et vit un conduit en plastique luisant. Il se tourna vers Sybelline.

— Qu'est-ce que c'est ? Tu me joues des tours ?

C'était un tube de plastique, un toboggan semblable à ceux que l'on utilisait dans la Dimension Normale pour se sauver d'un avion en difficulté. Il était lisse et brillant et plongeait dans les ténèbres, incliné à 45°.

Sybelline sourit.

— C'est simple. Un toboggan vers les niveaux inférieurs. Tu as peur, Blade ?

Sart, lui, avait peur. Il regardait fixement le trou béant, en essuyant sa sueur.

— Je n'ai pas peur, répliqua Blade, mais je ne suis pas fou. Tu as parlé du niveau de sept kilomètres... dans ce truc-là ? Ce sera une chute libre ! Notre vitesse...

— Je passerai la première, dit-elle. Dépêche-toi. Ne crains rien : Il y a des doigts qui freinent près du fond et l'atterrissage sera facile et

amorti. Est-ce que j'irais, autrement ?

Un fracas retentit en bas ; les Gnomènes enfonçaient la porte de l'immeuble, dans quelques minutes ils seraient sur eux. Jantor avait pris sa décision. Il sortait des égouts pour se battre. Il était prêt à tout, à surgir dans la ville et défier les Sélènes, pour écraser Blade et trouver le secret de l'énergie.

Sybelline était au bord du trou.

— Est-ce qu'ils oseront nous suivre par-là ? demanda Blade.

Elle éclata de rire.

— Pas les Gnomènes ! Ils ont du courage et Jantor est rusé, même intelligent, mais ils ne se risqueront pas dans le toboggan. Viens, il faut y aller.

— Eh bien, va.

Sybelline enroula sa jupe de plastique autour de ses jambes et fit un petit bond. Elle atterrit sur ses fesses et renversa son corps en arrière, les bras levés au-dessus de sa tête. Elle cria au moment où elle plongeait :

— Glisse de cette façon. C'est plus facile.

Elle avait disparu. Blade fit signe à Sart.

— À toi.

Sart recula et se mit à gémir.

— Tiens bon ta barre de fer, conseilla Blade.

Il souleva l'esclave et le jeta la tête la première dans le trou.

Il y avait une autre trappe, à côté. Des coups sourds en provenaient. Blade y alla et la frappa avec sa barre.

— Gnomènes ! Écoutez-moi. C'est Blade qui vous parle.

Le martèlement se tut. Une voix gronda :

— Nous te connaissons, Blade. Qu'est-ce que tu veux ?

— Parle-moi. Je veux envoyer un message à Jantor.

Des rires durs. La même voix répondit :

— Qui es-tu pour demander à parler ? Tu es déjà pratiquement mort ou dans les fosses. Mais je peux te dire que si tu te rends et si tu viens avec nous, nous te conduirons à Jantor sans te faire de mal.

— Ton invitation ne me plaît pas. Je verrai Jantor plus tard. Dis-moi, est-ce qu'il est au courant, pour la petite Alixe ?

— Il sait, et il a juré de trancher ton outil à fabriquer des bébés et de t'étouffer avec.

Blade frémit. Jantor en était capable.

— Dis-lui que je ne suis pas responsable. C'est l'esclave, Sart, le coupable.

— Mais tu le protèges et selon la loi tu es bien responsable. Tu le sais, Blade.

— Oui. Je sais. Je n'ai pas pu l'empêcher. Mais je ne veux pas parler de ça maintenant. Dis à Jantor que je vais découvrir le secret de l'énergie. Dis-lui que s'il patiente, s'il réprime sa colère, ce sera à son avantage et au mien. Je peux lui rendre de grands services. Dis-lui de réfléchir. Le vrai danger pour lui, c'est la lune, pas Blade, ni une femme et ses cinquante gardes affaiblis par le lit. Quand j'aurai l'énergie, nous pourrons unir nos forces, et je lui montrerai un moyen de vaincre les Sélènes et de s'emparer de la ville à jamais. Répète-lui ça.

Un autre Gnomène parla :

— Nous le lui dirons, Blade, mais il y a quelque chose que Jantor nous a priés de te dire.

Blade se tourna vers les toits. Au loin, un autre détachement de Gnomènes se hâtait vers lui. Il frappa la trappe avec sa barre.

— Dis vite, alors. Je ne puis m'attarder.

— Jantor te fait dire qu'il s'est emparé de Norn. Elle a avoué son amour pour toi. Jantor demande si tu l'aimes. Si c'est vrai, si tu as de l'amour pour elle, tu lui épargneras peut-être le sort que Jantor lui réserve.

— Ah oui ? Quel sort ?

L'homme le lui dit et Blade, tout endurci qu'il était, se sentit soudain glacé. Et pourtant, il ne pouvait rien faire. Il martela encore une fois la trappe.

— Dis à Jantor qu'il fasse de Norn ce qu'il voudra. Elle n'est rien pour moi. Dis-lui aussi qu'il est plus sage de m'avoir pour ami que pour ennemi.

Pas de réponse. Les coups de bélier reprirent. Blade courut légèrement sur la coupole et bondit dans le toboggan.

CHAPITRE XII

Le tube était en spirale. Lorsque Blade eut passé le troisième tour, il glissait déjà à plus de cent cinquante à l'heure et la vitesse augmentait de seconde en seconde. Il restait allongé sur le dos, ses bras traînant derrière lui, et laissait le tube le dévorer. Le plastique était lisse et froid. Il ne ressentait aucune sensation de brûlure, aucune douleur tandis qu'il plongeait de plus en plus vite. Et l'obscurité était totale. Sûrement, pensa-t-il, les ténèbres des fosses si redoutées ne pouvaient être pires.

Le tube devenait plus vertical et il commença à perdre connaissance. Il lutta pour rester lucide, se força à se concentrer sur une pensée à l'exclusion de toute autre.

La glissade vertigineuse le précipitait toujours de plus en plus profondément et il se cramponnait à sa raison en pensant à Norn. Est-ce qu'il avait dit la vérité aux Gnomènes ? Norn l'aimait. Et alors ? Il ne lui devait rien. Elle était un obstacle, une gêne. Tout cela était vrai. Quels sentiments éprouvait-il pour elle ? Aucun.

Blade s'était maintenant adapté, il était plus gnomène que les Gnomènes ; il était sauvage et barbare, la rage de tuer affleurait à la surface.

De plus en plus vite. Le plastique sifflait à son passage. Son dos s'échauffa tandis qu'il approchait de la vitesse maximum. Sybelline l'avait trompé, il était mort. Il plongeait dans le néant.

Il était dans une chaleur effroyable, baigné de sueur ; elle ruisselait sur lui en fleuves. Il devait être près du niveau des sept kilomètres. La chaleur devenait intolérable.

Il se cramponnait à la barre de fer, la traînant après lui. Le fer chauffait aussi, comme son corps, et à un moment donné la barre faillit glisser de sa main moite de sueur. Il la ramena contre sa poitrine. Le tube de plastique l'enserrait, le poussait en tire-bouchon dans les entrailles ténébreuses.

Enfin il sentit les rabats. Immédiatement, sa chute se ralentit. Des doigts de plastique, semi-rigides, frôlaient son corps, cédaient à son passage et le ralentissaient petit à petit en le repassant à des doigts de

plus en plus rigides. La spirale prit fin, le tube s'inclina et la vitesse se réduisit encore. Il avait de nouveau les idées claires.

Une dernière glissade. Il vit des torches rougeoyantes. Il jaillit du dernier orifice et tomba en souplesse sur d'épais matelas de plastique, comme une plume. Il était sain et sauf.

Blade se leva, les genoux flageolants, sa barre à la main. Il ne voyait rien d'autre qu'un cercle de torches. La chaleur était épouvantable. Sa sueur dégoulinait en cascades. Il entendit un gémissement douloureux, et s'aperçut que c'était lui qui faisait ce bruit. Il cherchait son souffle.

Une ombre bougea. C'était Sart, tendant la main vers une torche. Blade l'appela, d'une voix dure qui se répercuta en écho dans une vaste salle voûtée qu'il ne pouvait encore voir.

— Où est Sybelline ?

— Ici.

Elle émergea de l'obscurité et une nouvelle torche flamboya.

— Il y a une échelle juste devant toi. Guide-toi sur ma torche.

Les matelas de plastique s'empilaient à dix mètres de haut. Blade trouva le rebord, et l'échelle. Il vit en bas le visage levé de Sybelline. Il descendit. Il se sentait faible, sa tête tournait. La chaleur mortelle était l'ennemie principale.

Sybelline lui donna une torche qu'elle alluma à la sienne. Elle l'observait gravement, ses yeux verts brillant, sa bouche charnue arquée en un sourire qu'il ne pouvait comprendre.

— Suis-moi, Blade, dit-elle.

Sart allumait des torches, très loin d'eux dans un espace découvert. Blade l'appela.

— Laisse ça. Viens ici.

Sybelline haussa les épaules.

— Il ne sert à rien. Il ne comprendra rien.

— Peu importe. Je veux l'avoir sous les yeux.

Ils attendirent Sart. Blade gratta le sol du pied. C'était de la terre artificielle, du plastique, tout comme les immenses voûtes autour d'eux. Il ne distinguait ni les côtés ni le sommet. Une idée lui vint.

— Comment se fait-il que tu aies trouvé des torches, que tu aies pu les allumer ?

— Une ancienne méthode, des bâtons à feu que l'on frotte. Quand l'énergie est branchée, l'air est lumineux. Il n'en est pas ainsi dans les égouts et les Gnomènes emploient des bâtons à feu depuis toujours.

Blade la considéra. À la lumière des torches elle paraissait

beaucoup plus jeune, presque désirable. Ses chairs étaient fermes et rosées, sans rides. Ses seins pointaient vers lui. Ses cheveux de neige avaient des reflets bleus. Sybelline vit qu'il l'observait et son sourire fut une invitation.

Blade rugit pour rompre le charme :

— Sart ! Une minute de plus et je vais te chercher !

— Je suis là, Maître.

Sart surgit de l'ombre, tenant sa torche levée. Il ne transpirait pas. Sybelline non plus. Blade, complètement trempé, fit une grimace.

— Vous ne souffrez pas de la chaleur ?

Tous deux examinèrent sa figure ruisselante.

— La chaleur ?

Blade jura.

— Peu importe. Allons, avance, Sybelline. Sart, reste près de moi.

Elle les précéda. Ils traversèrent une immense plaine de terre en plastique. Elle suivait des lignes blanches phosphorescentes qui traçaient des corridors. L'esclave regardait peureusement autour de lui.

— Je n'aime pas cet endroit, Maître.

Sybelline rit.

— Tant que l'énergie n'est pas branchée, tu n'as rien à craindre. Les rats mulots ont peur de nous et d'ailleurs ils ne viennent jamais aussi haut sauf en période de famine.

— Des rats mulots ? Raconte un peu, dit Blade.

Ces Gnomènes lui avaient révélé le sort réservé à Norn : être jetée dans une fosse pleine de rats mulots.

Sybelline s'arrêta brusquement et braqua sa torche vers quelque chose.

— Je n'ai pas besoin de te raconter. Ils sont plus hardis que je ne croyais. Tu vois là-bas ? C'est un technicien dormeur et les rats mulots se sont attaqués à lui.

Sart poussa une plainte. Blade le gifla, mais en prenant soin de ne pas toucher sa blessure.

— Tu seras un homme, ou je ne te traiterai pas en homme. Un dormeur ne peut te faire de mal.

— Pas ce dormeur-ci, dit Sybelline. Il ne fera jamais plus de mal à personne.

Sa voix frémit comme si la terreur de Sart se communiquait à elle. C'était la première fois que Blade devinait en elle de la faiblesse. Il

s'avança pour regarder.

Le Morphène avait porté une combinaison blanche en plastique. Elle était déchirée, arrachée et on voyait ce qui restait du dormeur. La figure avait été rongée, un des bras, les viscères. Un regard suffit à Blade. Il revint vers Sybelline.

— Tu disais que les rats mulots ne viennent pas aussi haut. Pourtant ce dormeur a été dévoré. Dis-moi la vérité. Est-ce qu'il risque d'y en avoir d'autres par ici ?

Elle s'était ressaisie et avait un peu repris courage. Elle soutint son regard sans ciller.

— J'ai dit la vérité telle que je la connaissais, mais il y a si longtemps que l'énergie est coupée ! Ils se sont enhardis. Et c'est peut-être une période de famine pour eux. Comment veux-tu que je le sache ? En temps normal, ils ne s'aventurent jamais aussi haut.

Sart se remit à gémir.

— Partons, Maître. J'aime mieux affronter Jantor sans arme ou aller aux fosses que d'être mangé par les rats mulots.

— Tais-toi. Avance, Sybelline.

Ils se remirent en marche. Blade la pria de décrire ce qu'il ne pouvait voir, de décrire simplement, sans placer les événements dans un ordre chronologique. Il ne pouvait imaginer le concept du temps des Morphènes et des Gnomènes et ne l'essayait pas. Ils ne pourraient expliquer et il ne pourrait comprendre. Essayer serait une perte de ce temps même qui le déroutait. Aussi bien, Sybelline avait mille ans, en temps de la DN, ou seulement dix. Les Gnomènes parlaient d'années, mais qu'entendaient-ils par-là ?

Il écouta attentivement, en s'efforçant d'appliquer les paroles de Sybelline à ses propres concepts.

Ils avaient couvert un kilomètre et demi, sur ce sol de plastique, quand il commença à saisir. La voûte au-dessus d'eux avait un kilomètre et demi de hauteur. Le complexe d'énergie huit kilomètres de côté. Quand l'énergie était branchée, tout était brillamment illuminé par des lumières d'air. L'air circulait et se renouvelait automatiquement, et ni les Gnomènes ni les Morphènes n'étaient affectés par la chaleur.

L'ultime source d'énergie, expliqua Sybelline, quand elle était pilée et moulue aussi fin que du talc, était une roche commune extraite au-dessous du niveau des sept kilomètres. Une fois traitée, on l'appelait du ditramonium. Un seul gros rocher, après traitement, fournissait de l'énergie pour onze jours morphènes. Blade désespéra de faire ce calcul.

Il était maintenant surexcité. C'était ça. De l'énergie tirée de la roche commune. S'il pouvait arracher le secret à cette Dimension X, l'emporter avec lui, le révéler aux savants de la DN, alors le Projet aurait réussi au-delà des rêves les plus fous de Lord L. Et ce serait peut-être la fin des expériences. Jamais plus il n'aurait à repasser par l'ordinateur.

Ordinateur. Il comprit soudain, en un éclair, qu'en ce moment même Sybelline parlait d'ordinateurs. Par milliers. Des machines géantes alignées autour de ce dôme, silencieuses à présent, mais prêtes à bourdonner et à se remettre en marche dès que le courant serait rétabli, un courant qui – et cela dépassait son entendement – était transmis par l'air même, sans fils ni câbles. Il fit un effort pour comprendre ce que lui disait Sybelline. L'énergie était *dans* l'air, partout. Chaque Morphène, dès la naissance, captait cette énergie, grâce au plot du cou. La technique était assez simple, une fois qu'on avait accepté le concept de cette énergie. C'était en somme comme un vieux trolleybus captant son énergie d'une caténaire électrifiée, sauf qu'il n'y avait pas de câbles.

— C'est encore loin ? demanda-t-il.

Sybelline braqua sa torche devant elle.

— Nous y sommes. Encore une centaine de pas.

Sart prit le bras de Blade.

— Quelque chose nous suit. Des rats mulots, je crois.

Blade et Sybelline se retournèrent vivement en levant leurs torches. Sart se glissa derrière eux en geignant de terreur.

— Il a raison, dit Sybelline. Regarde. Là-bas.

Blade les vit. Plus d'une vingtaine de paires d'yeux rouges luisant dans l'ombre.

— Ils sont aveugles, expliqua-t-elle. Ils ont des yeux qui sont ouverts et qui brillent, mais ils ne voient rien. J'ai vu un rat mort une fois, et un Morphène expert me l'a expliqué. Je n'ai pas envie d'en revoir.

Les yeux se rapprochaient. Blade brandit sa barre de fer.

— Que ça te plaise ou non, tu vas en voir un, s'ils mordent à l'appât.

— L'appât ?

— Moi.

Il marcha vers les yeux luisants, la torche d'une main et la barre de l'autre. Les yeux s'enfuirent. S'ils ne pouvaient voir, leur flair et leur ouïe compensaient cette cécité.

Unepaire d'yeux ne prit pas la fuite. Elle avança vers Blade,

redoutable et terrible, d'autant plus effrayante que ces yeux morts brillèrent quand même de haine et de faim. Blade renifla une bouffée d'une odeur de charnier et il entendit les sons qu'émettait la créature, une espèce de gargouillis qui lui fit froid dans le dos. La bête bondit.

Pour une fois, le courage faillit manquer à Blade. Il transpirait de plus belle, il était terrifié ; il voulait fuir et n'osait pas. Brandissant devant lui l'extrémité pointue de la barre il affronta l'animal.

Le rat mulot se cabra et frappa la barre avec d'énormes pattes plates. Blade faillit lâcher l'arme. Il jeta la torche entre lui et la bête ; le rat bondit par-dessus la flamme. Il n'avait pas peur du feu. À deux mains. Blade frappa de toutes ses forces. Des crocs grincèrent sur le métal et l'odeur du rat submergea Blade. Il recula d'un pas.

Le rat revint à la charge. Blade mit un genou à terre et le reçut sur sa barre, comme il avait fait pour le Gnomène. Le rat ne mourut pas rapidement ni facilement. Il se débattit sur le fer qui le transperçait, laissant gicler de grosses gouttes d'un sang noir à l'odeur infecte et Blade retint une envie de vomir. Il lâcha la barre, ramassa la torche et recula encore, guettant de nouveaux dangers.

Quand le rat fut mort il s'en approcha. La bête était grosse comme un dogue, avec une longue queue écaillée et le corps et le museau d'un rat gigantesque. Les pattes plates étaient celles d'une taupe, les griffes luisantes longues de dix centimètres. La créature avait une double rangée de dents de requin. Blade arracha la barre et donna un coup de pied au rat. Ses nerfs étaient à vif, et il avait encore peur de cette chose, même morte.

— Laisse-le là, lui cria Sybelline. Les autres vont s'en repaître. C'est ainsi qu'ils vivent, en se nourrissant de leurs vieux et de leurs morts.

Blade fut heureux de cette excuse pour s'éloigner. Il alla rejoindre Sart et la femme. L'esclave regarda la barre ensanglantée et fit le signe de la croix gammée sur son crâne chauve. Quand son regard croisa celui de Blade, le maître y lut de l'admiration craintive et respectueuse.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil. Maître. Même Jantor ne marcherait pas sur un nid de rats mulots.

— C'est vrai, dit Sybelline. Même les Morphènes en ont peur, bien qu'ils en aient beaucoup tué avec du poison ou pris au piège pour les étudier.

— Ne restons pas là, grogna Blade.

— Viens, nous y sommes.

Ils arrivèrent bientôt devant une sorte de bunker, pas très grand, fait de solides blocs de plastique. Il examina l'entrée à la lumière de sa

torche. Il pouvait entendre derrière eux les claquements de mâchoires des rats qui dévoraient celui qu'il avait tué. Il se tourna vers Sybelline.

— Il y a des dormeurs, là-dedans ?

— Oui. Des techniciens. C'était un travail dangereux et ils recevaient un triple salaire.

Blade sourit.

— Comment sais-tu tout cela ?

Il l'avait deviné, mais il voulait le lui faire dire. Elle ne mentit pas.

— Je le sais parce que c'est moi qui ai coupé l'énergie. Tu dois le savoir.

— Comment es-tu entrée et pourquoi ont-ils eu confiance en toi ?

Ce fut à elle de sourire.

— Il y a autant d'imbéciles chez les Morphènes que chez les Gnomènes, en dépit de leur intelligence. Je me suis servie de mon corps, bien sûr. C'était d'autant plus facile que c'était défendu. Il est interdit aux Morphènes de cohabiter avec les Gnomènes, sous peine de stockage de mort. Connaissant le risque, ils n'étaient que plus avides. Viens, je vais te montrer la table même sur laquelle j'étais couchée.

Blade se tourna vers Sart.

— Reste là et monte la garde.

Sart frémit.

— Mais les rats mulots, Maître, s'ils...

Blade le menaça de son poing énorme.

— Choisis. Ma colère ou, peut-être, les rats. La première est une certitude, l'autre pas.

Sart grommela mais resta de garde, en regardant peureusement autour de lui dans obscurité.

— Après toi, dit Blade à Sybelline.

L'intérieur du bunker était encombré. Avec les deux torches, ils y voyaient assez bien. Des consoles tapissaient les murs. Il y avait des cadrans, des manettes, des boutons, des leviers, qui rappelèrent à Blade la salle du maître ordinateur de Lord L. Il examina tout en silence, pendant un moment, en se concentrant, en activant le cristal de son cerveau pour que tout soit enregistré et transmis dans la Dimension Normale sans effort conscient de sa part. Lord L était à l'écoute, et le vieux savant devait être au septième ciel.

Il y avait quatre dormeurs. Un devant une console, une main encore levée vers une manette. Un autre dormait sur une couchette de plastique quand le sommeil plus profond l'avait frappé. Le troisième était assis à une table à dessin, un long style posé sur un plan.

Sybelline montra le quatrième dormeur.

— C'était lui qui... le dernier à m'avoir. Les autres regardaient et profitaient du spectacle tout en travaillant.

— Montre-moi exactement comment c'était.

Elle s'approcha d'une table près d'une console. Le quatrième dormeur y était couché à plat ventre, les bras ballants sur les côtés, les vêtements de plastique en désordre. Comme tous les dormeurs, il était très beau, jeune, trop joli pour être vrai même dans cette quasi-mort.

Le sexe semblait être la seule constante dans toutes les Dimensions X que Blade avait visitées. Non. Il y en avait d'autres, plus regrettables... la cupidité, la haine, la peur, la soif du pouvoir.

Et l'amour. Pas souvent, mais il l'y avait trouvé de temps en temps.

— Montre-moi, insista Blade.

Sybelline désigna le dormeur sur la table.

— Déplace-le. Fais-le tomber. Après, je te montrerai exactement. Tu pourras le remplacer. Vite. Dépêche-toi. J'ai eu envie de toi, Blade, dès l'instant où je t'ai vu.

Blade se montra prudent. Il n'avait pas de désir pour elle, ni pour aucune femme en ce moment, mais il ne voulait pas l'offenser. Il avait besoin d'elle.

— Plus tard, promit-il. Pour le moment, montre-moi.

Elle fronça les sourcils mais alla vers la table.

— Il était couché comme ça, sur moi. Il n'avait conscience de rien d'autre que son propre plaisir, alors j'ai allongé le bras et pressé le bouton... là. Tu vois comme c'était simple ?

Blade vit. C'était un unique petit bouton noir au milieu d'une plaque rouge. Il mesura la distance des yeux et comprit que c'était possible. La position était bonne et les bras sveltes de Sybelline assez longs. Il approuva, tout en examinant le bouton noir.

— Je te crois. Ce bouton coupe l'énergie. Qu'est-ce qui la rétablit ? Sybelline indiqua une manette sur une console.

— Cela m'a été expliqué. Je les ai fait parler. Je devais savoir, tu comprends, car il était prévu dans mon marché avec les Sélènes que le moment venu ce serait moi qui rétablirais l'énergie.

Blade réfléchit un moment, faillit ordonner de rétablir le courant et se ravisa. Il montra l'ouverture d'un tunnel dans une des parois du bunker.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un passage conduisant au cube d'énergie. On me l'a aussi

montré.

— Fais-moi voir maintenant.

Levant sa torche, elle avança dans l'étroit passage. Blade la suivit, en concentrant farouchement sa pensée pour que tout soit transmis par le cristal de son cerveau. Il ne pouvait envoyer que des faits et ses propres pensées qui s'y rapportaient ; Lord L devrait en tirer ce qu'il pourrait. Cela l'amusa de se dire que si le cristal marchait, le monde scientifique de la Dimension N serait en émoi d'ici quelques minutes, du moins cette partie qui s'occupait du Projet DX.

Le tunnel aboutissait à une salle voûtée pas plus grande qu'une salle de bains ordinaire dans la DN. Il y avait une fosse au centre et le sol de plastique y descendait en pente douce. De la fosse, un trou rond grand comme un pneu de voiture de tourisme, sortait une tige de métal avec, à son sommet, une sorte d'appareil mobile ressemblant vaguement au filament d'une ampoule électrique.

Des sacs de plastique étaient empilés tout autour de la pièce. Blade en déchira un avec le bout crochu de sa barre de fer et une poudre fine en coula. Il en prit une poignée. Elle était blanche comme du talc, impalpable et inodore. Il interrogea Sybelline du regard.

— Du ditramonium, dit-elle. La poudre de roche. Je ne sais pas comment ça marche, ni pourquoi. Personne ne le sait sauf les Cinq Élus du Grand Conseil morphène.

Blade leva les yeux vers le plafond.

— Ceux qui se réunissent dans le bâtiment circulaire de la surface ?

— Oui.

Il revint par le tunnel dans le bunker principal.

— Viens, lui dit-il, et fais exactement ce que je te dirai.

Une fois dans le bunker, il s'approcha de la table et repoussa le dormeur qui avait fait l'amour avec Sybelline quand elle avait pressé le bouton d'arrêt. Il lui fit signe.

— Couche-toi sur la table, exactement comme tu étais. Ne dis rien, ne fais rien. Observe et écoute.

Sybelline renâcla.

Je n'aime pas ça, Blade. Pas du tout. Je me coucherai volontiers sur la table, mais seulement si tu es sur moi. À quoi peut servir un dormeur ?

— Fais ce que je te dis ! Je vais rétablir l'énergie.

Elle ouvrit la bouche et ses yeux verts s'arrondirent. Pour la première fois, elle parut plus Gnomène que Morphène. Elle fit le signe de la svastika sur son sein gauche.

— Tu perds la tête !

— Je ne crois pas, répondit-il calmement. Je suis très curieux, c'est tout. Je vais rétablir le courant et compter jusqu'à dix. À dix, tu le couperas de nouveau. Assure-toi de pouvoir atteindre le bouton. Maintenant prépare-toi.

De mauvais gré, Sybelline monta sur la table. Elle s'allongea, la robe retroussée, et Blade replaça le dormeur entre ses cuisses écartées. La tête du dormeur reposait sur l'épaule de la femme. Blade alla jusqu'à l'entrée et se retourna.

— Je vais rester ici. Je veux pouvoir observer à l'intérieur comme à l'extérieur. Sart en fera autant. Tout ce que je te demande, c'est de m'écouter compter et de presser le bouton à dix. Tu es prête ?

Elle le foudroya du regard.

— C'est ridicule, c'est de la folie ! Si quelque chose tourne mal, nous perdrons tout.

— Je prends le risque.

Blade alla donner des ordres à l'esclave ahuri et rentra dans le bunker. Il se plaça devant la manette de mise en marche et leva la main.

— Tiens-toi prête. Fais exactement ce que je t'ai ordonné.

Il abaissa la manette et courut à la porte.

Il n'y eut aucun bruit, aucun bourdonnement d'appareil, rien que la lumière. Une lumière sans source qui était dans l'air même, douce, limpide, l'éclat d'un milliard de chandelles. Blade commença à compter à haute voix.

— Un... deux...

Il se tenait sur le seuil, observant tout, de tous côtés.

Au début, les quatre dormeurs ne le remarquèrent pas. Ils ne savaient pas qu'ils avaient dormi. Très tranquillement, ils achevèrent les gestes, les mouvements dans lesquels la coupure d'énergie les avait surpris.

Le complexe au sol de plastique s'étendait sur des kilomètres. La voûte scintillait presque hors de vue. Des dizaines de rats mulots s'enfuirent, pris de panique, vers les trous sombres rongés à la base des murs. Des millions de voyants clignotèrent sur les interminables rangées d'ordinateurs tapissant le complexe. Des silhouettes lointaines bougeaient, poussant une espèce de chariot. Plus près de Blade, un homme rampait vers eux, sur les mains et les genoux. Il avait l'air d'un Gnomène et il saignait.

Le dormeur sur le lit de camp se retourna. Le Morphène assis à la table à dessin termina son trait et se tourna vers celui qui était couché

sur Sybelline.

— Elle est bien, hein ? Pour une vieille.

Un autre termina son réglage et rit bêtement.

— Nous ferions mieux de la garder ici avec nous. Si elle parle, nous serons fichus. Nous pourrions la repasser à l'équipe suivante et...

— Trois... quatre... cinq...

Le Morphène de Sybelline poussa un sourd grondement et se laissa tomber sur le côté.

— Oui, tu as raison. On va la garder pour notre usage personnel. Qu'est-ce que tu dis de ça, femme ? Tu es d'accord ? On te traitera bien.

Sart avait lâché sa barre et il était tombé à genoux, les yeux révulsés de terreur. Blade lui désigna l'homme ensanglanté qui rampait vers eux.

— Va le chercher, chuchota-t-il. Va l'aider... Six... sept...

Le Morphène de la console se retourna soudain vers Blade et sursauta.

— Qui compte ? Qui es-tu ?

— Huit...

L'individu de la table à dessin bondit vers une boîte carrée fixée au mur.

— Il y a quelque chose qui ne va pas, ici. L'alarme générale ! Je...

— Neuf...

Sybelline perdit la tête. Elle se dégagea du Morphène et tenta frénétiquement d'atteindre le bouton d'arrêt. Le Morphène la frappa violemment et la repoussa de la table, loin du bouton. L'homme du lit de camp se réveilla et se frotta les yeux.

— Nom d'une svastika, qu'est-ce qui se passe ici ?

Sart n'obéit pas à Blade. Il se traîna vers la porte, plus près de son maître. Les dormeurs réveillés l'aperçurent et se mirent à hurler en chœur :

— Les Gnomènes, les Gnomènes... À l'attaque !

— Dix !

Sybelline hurla et se rua sur le bouton d'arrêt. Elle fut jetée au sol. Blade se précipita vers le groupe de Morphènes. L'un d'eux maintenait Sybelline. Les deux autres bondirent sur Blade. Il les repoussa avec la barre, puis il tendit le bras pour appuyer du bout crochu sur le bouton. Ils revenaient à la charge. L'énergie fut coupée. Noir complet.

Blade reprit sa torche dans un anneau et la leva très haut. Les

quatre Morphènes, redevenus des dormeurs, étaient tombés en tas sur le sol du bunker.

Sybelline prit aussi sa torche et ne cacha pas sa colère.

— Je te l'avais dit, Blade. Ils ont failli nous abattre. Tu es trop audacieux. Nous ne prendrons plus de risques pareils.

Il aurait pu lui dire que l'audace alliée à la ruse l'avaient plus d'une fois tiré d'affaire dans une série de DX, mais il se contenta de grogner :

— Tais-toi.

Il était satisfait. Il savait ce qu'il voulait savoir. Quand il rétablirait encore une fois le courant les Morphènes reprendraient leurs activités sans aucune sensation de fuite du temps. Ils ne sauraient jamais qu'ils avaient dormi. Il espérait que cela lui fournirait un élément de surprise, un levier, un moyen de les dérouter et de les maîtriser jusqu'à ce qu'il puisse les diriger. Mais cela devrait attendre.

Blade sortit du bunker avec Sybelline.

— J'ai vu un Gnomène se traîner par ici. Il était blessé. Lève un peu ta torche.

Elle refusa de le croire.

— Un Gnomène du commun ? Ici ? C'est impossible. Ils n'oseraient jamais. Pas seuls.

— Je sais ce que j'ai vu, bougonna Blade puis il haussa sa torche et cria : « Toi là-bas ! Montre-toi. Nous allons te secourir. »

Un faible cri retentit dans les ténèbres.

— Sybelline ! Je suis blessé. Aide-moi.

Blade observa la femme et ne pensa pas qu'elle jouait la comédie. Elle était sincèrement suffoquée.

— Wilf ! Mon fils ! Je ne comprends pas...

Sart cessa de claquer des dents, juste le temps de gémir :

— C'est peut-être une ruse de Jantor, Maître.

— Drôle de ruse, que d'envoyer un blessé contre moi, répliqua Blade. Venez donc.

Il partit hardiment dans le noir.

Wilf gisait dans une mare de sang. Sybelline tint les deux torches pendant que Blade l'examinait. Il avait été sévèrement mordu aux jambes et certaines plaies étaient profondes. Il avait perdu connaissance, mais Blade pensa qu'il s'en tirerait. Il ordonna à Sart de ramasser le blessé et de le porter dans le bunker.

Sart grogna et se plaignit de sa propre blessure mais il obéit. Blade et Sybelline le suivirent. Elle se taisait.

— Tu dis que c'est ton fils ? demanda Blade.

Elle fit une moue.

— L'un d'eux. Mon favori. J'ai beaucoup de filles et de fils chez les Gnomènes. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus.

Blade devina ce qu'elle entendait par favori. Il connaissait l'attitude des Gnomènes à l'égard de l'inceste. Ils l'ignoraient tout simplement, et il jugea préférable de ne pas en parler.

— Je trouve tout à fait étrange qu'il surgisse soudain ici.

— Moi aussi, avoua Sybelline. Je ne comprends rien à tout cela, ni Wilf d'ailleurs. Il n'est Morphène que pour un quart et pas très intelligent. Il a toujours été secret et taciturne.

— Nous verrons ce que vaut son intelligence. Mais il y a une chose que je sais. Les Morphènes, même toi qui n'es qu'à moitié Morphène, font tous la même erreur. Vous sous-estimez l'intelligence de certains Gnomènes, de tous peut-être. À mon avis, l'intelligence innée est présente chez eux mais on ne lui a jamais permis de se développer.

Il vit son expression et n'insista pas. Elle était incapable de comprendre.

Wilf fut allongé sur la table du bunker. Blade trouva une trousse et soigna les blessures. Il employa des onguents et des poudres et pansa les plaies à vif avec des bandes de plastique. Quand il eut fini, il s'aperçut que Wilf feignait l'inconscience. Il lui sourit et le gifla légèrement. Blade avait un embryon de plan et si ce garçon était assez intelligent...

— On ne me la fait pas, déclara-t-il à Wilf. Je sais que tu entends et que tu comprends. Ouvre les yeux et explique comment tu es arrivé ici.

Sart était de nouveau de garde à la porte. Sybelline brandissait la torche en contemplant son fils. Wilf souleva les paupières et regarda sa mère d'un air maussade.

— C'est Blade, Wilf. Je te conseille de lui répondre. Comment es-tu venu ici et pourquoi ?

Wilf fronça les sourcils. Il leva un bras bandé et regarda ses jambes mordues.

— Les rats mulots ont failli me tuer. J'ai perdu ma barre de fer.

Blade se dit qu'au moins Wilf avait du courage. Il lui parla sur un ton amical.

— Tu n'es pas descendu par le toboggan ?

Wilf considéra longuement Blade avant de répondre. Soudain, il sourit. Ignorant sa mère, il regarda Blade en souriant et ce dernier vit dans ses yeux ce qu'il avait si souvent constaté dans la Dimension X,

de la crainte respectueuse, une adoration pour le héros et un grand désir de servir. Cela pourrait être utile. Wilf n'aurait pas pu tomber plus à propos.

— Non, répondit le garçon. Je ne suis pas venu par le toboggan, mais je le connais.

— Comment le connais-tu ? cria Sybelline, furieuse.

— Ne l'interromps pas, ordonna sèchement Blade.

— Je sais lire l'écriture morphène, expliqua Wilf. Je monte dans la ville chaque fois que j'en ai envie. Depuis longtemps. J'ai tout exploré, mère. Je t'ai suivie et tu n'en as jamais rien su. J'ai étudié la lune et les Sélènes au télescope. J'ai observé et écouté quand tu t'es entretenue avec Onta le Sélène, et je...

Blade lui plaqua une main sur la bouche.

— Assez, dit-il en regardant fixement Sybelline.

Elle détourna les yeux.

— Ça ne m'intéresse pas, dit-il à Wilf. Comment es-tu venu ici, puisque tu n'as pas pris le toboggan ?

Wilf rit, avide de plaire à Blade.

— J'ai trouvé de vieux dessins dans les papiers des mines de roche. Il y a des passages qui plongent au-delà des fosses...

— Les fosses de sept kilomètres ! gémit Sart, de la porte.

— Tais-toi ! Continue, Wilf.

— Comme je disais, j'ai trouvé de vieux dessins. Ils traçaient des passages oubliés depuis longtemps. À l'aide de ces cartes, j'ai pu descendre jusqu'ici. Au début, c'était assez facile. Je suis passé du côté des fosses, ils sont tous morts là-bas, depuis le temps, et j'ai découvert une rampe qui descend directement ici. Tout allait bien, jusqu'à ce que les rats mulots m'attaquent.

Blade hocha la tête.

— Tu as cette carte sur toi ?

Wilf portait le bermuda de plastique des Morphènes. Il plongea une main dans une poche et en tira une feuille de plastique pliée, déchirée sur les bords et tachée, et la tendit à Blade. Il ne l'examina pas mais regarda Sybelline.

— Quel autre chemin y a-t-il, d'ici jusqu'au niveau de la ville ?

Elle haussa les épaules.

— Sans énergie pour les ascenseurs, il n'y en a qu'un, une échelle de secours. Je sais où elle est. Je n'ai jamais connu personne qui l'ait utilisée mais j'ai lu qu'en d'autres temps les jeunes Morphènes, les athlètes, faisaient la course pour voir qui pourrait monter le plus vite

par-là.

Blade réfléchit, calcula. Ils devaient être à neuf kilomètres sous terre, au moins. Il n'avait aucune envie de gravir une telle échelle. Il ne s'en croyait pas capable. La chaleur l'accablait et sa sueur ne cessait de ruisseler.

— L'échelle aboutit dans le dernier sous-sol du bâtiment du gouvernement, ajouta Sybelline.

Cela réglait la question. À présent, le bâtiment circulaire devait grouiller de soldats de Jantor.

Il commença à interroger Wilf au sujet de Jantor. Wilf ne put pas lui dire grand-chose, sinon que Jantor emmenait ses troupes dans la ville. Il s'en emparait et défiait les Sélènes. Les femmes et les enfants restaient dans les égouts jusqu'à ce que l'issue de la bataille soit connue, quelle qu'elle soit. Puis Wilf coula un regard sournois vers Blade et lui dit :

— J'ai autre chose à te révéler, mais à toi seul.

Blade fit un signe de tête à Sybelline.

— Va rejoindre Sart. Éloignez-vous tous les deux.

Elle croisa les bras sur ses beaux seins et protesta.

— Jamais de la vie. Tu cherches à me trahir avec mon propre fils !

— Va, te dis-je ! S'il y a trahison, ce ne sera pas de mon fait.

Elle les quitta de mauvaise grâce. Blade se pencha pour entendre le murmure de Wilf.

— On dit que Jantor s'est ravisé. Il sait maintenant que c'est Sart qui a tué Alixe, pas toi. Un garde s'est souvenu qu'il avait entendu des cris alors que tu étais absent. Jantor désire parlementer avec toi et redevenir ton ami, si tu lui remets Sart pour être châtié.

Blade se gratta la barbe.

— Ce pauvre imbécile. Je ne pourrai pas...

— Et Sybelline. Jantor veut l'éliminer aussi.

Blade réprima un sursaut.

— C'est ta mère !

Wilf haussa les épaules.

— Et alors ? D'ailleurs je ne propose rien, moi. Je ne fais que répéter ce que j'ai entendu. Et ce n'est pas tout.

Blade attendit la suite avec appréhension.

— J'ai appris aussi que plus d'une centaine de femmes n'ont pas eu leurs règles. Toutes ont couché avec toi. C'est peut-être pour ça que Jantor est prêt à être raisonnable.

Cette paternité n'enchantait pas du tout Blade. Cent femmes enceintes portaient assez bien témoignage de ses prouesses viriles, mais il ne pouvait en tirer aucune fierté. Cependant, le garçon avait raison. Jantor pensait maintenant que Blade avait apporté la preuve qu'il était capable d'avoir des enfants ; ce serait donc une folie de le tuer. Jantor ne pouvait pas reconstituer à lui seul la race gnomène. Il avait besoin de lui.

Dans l'ensemble, Blade n'était pas mécontent. Il avait maintenant le levier, la monnaie d'échange qui lui avait fait défaut pour marchander. Mais cela ne pouvait en rien résoudre les problèmes immédiats.

Il appela Sart et Sybelline, les fit rentrer dans le bunker et leur expliqua ainsi qu'à Wilf ce qu'ils devaient faire.

CHAPITRE XIII

Il y avait une abondance de conserves et de boissons en boîtes dans le bunker. Blade emporta des provisions et aussi deux torches de secours. C'était un risque calculé, que de laisser les trois autres derrière lui, mais il ne voyait pas ce qu'il pouvait faire d'autre. Sart ne comptait pas et Wilf et Sybelline se surveilleraient mutuellement. Tous deux rêvaient du pouvoir et de la vie facile, et tous deux avaient encore besoin de lui pour les aider à les obtenir.

Il trouva la rampe et se mit à monter. Des rats mulots rôdaient, mais ils ne l'attaquèrent pas. De temps en temps, il découvrait les os luisants d'un rat mangé par ses frères. La chaleur était pire que ces bêtes ; elle l'affaiblissait, le déshydratait, lui donnait le vertige. Il devait souvent s'arrêter pour se reposer.

La rampe aboutit à un long corridor de ténèbres et quand il aperçut la première porte de fer il comprit qu'il était arrivé au niveau des sept kilomètres. Une des portes était entrouverte ; il la poussa du pied. Sur le sol, un squelette tombait en poussière. Blade avança sa torche dans le minuscule cachot et vit les tuyaux par lesquels la nourriture et la boisson étaient jetées pour maintenir le prisonnier en vie dans l'obscurité totale, aussi longtemps qu'il pouvait le supporter. Blade resta un moment plongé dans ses réflexions. Il n'avait jamais sous-estimé Jantor et maintenant il commençait à deviner la volonté de fer du chef des Gnomènes. Survivre dans une de ces oubliettes, être au bord de la cécité, en revenir, et garder sa raison, c'était vraiment un exploit extraordinaire.

Il se reposa et consulta la carte. Wilf avait marqué le chemin avec un stylo rouge. C'était une route détournée, lente et difficile, passant par un dédale de nombreux tunnels abandonnés depuis longtemps pour se terminer loin des égouts habités. Cela ne lui plaisait guère. Il lui faudrait des heures pour monter et même quand il aurait atteint la surface, il serait loin du centre de l'action. Il fut tenté d'ignorer la carte et de chercher un raccourci mais se ravisa vite. Ce serait trop facile de se perdre dans ces souterrains. Il risquait d'errer éternellement, ou jusqu'à la mort, ou jusqu'à ce que l'ordinateur le rappelle. Et il n'aurait pas accompli sa mission.

La mission, le secret de la conversion de la poussière de roche en énergie et de la transmission de cette énergie dans l'espace... Pour le moment, cela paraissait sans espoir ; il n'était pas plus près du secret que lorsqu'il s'était réveillé dans la Dimension X. Sybelline ne pouvait l'aider, pas plus que Wilf, et certainement pas Jantor. Restaient les édiles morphènes, la clique dirigeante, ou peut-être les Sélènes. Blade épongea sa figure en sueur et passa les doigts dans sa barbe crasseuse. Il faudrait sans doute en arriver là. Onta, le Chef sélène des Secrets du Cerveau, devait connaître la réponse. Mais comment diable pourrait-il...

Le cristal de son cerveau se mit soudain à lui souffler des pensées. Lord Leighton transmettait des ondes cérébrales.

Temps presse ici en DN car phase de retour de l'ordinateur approche. Si manquons cette phase, attente risque être longue vous récupérer. Urgent vous découvriez comment poussière de roche convertie en énergie. Fonctionnement cristal parfait, vous suivons, notons toute information reçue.

Blade, transpirant dans ces profondeurs infernales, émit quelques mots bien sentis en langue DN et recommença à monter.

Alors qu'il longeait un couloir après l'autre, passait d'un souterrain à un autre, la chaleur commença à décroître. Il se sentait plus à l'aise. Mais il avait un nouveau souci, le temps limité. Il n'avait pas encore ressenti de douleurs dans la tête et son retour n'était donc pas imminent, mais il ne tenait pas du tout à manquer la phase de rappel et à rester dans cette DX.

Blade découvrit une échelle scellée dans un mur – qui était marquée sur le plan de Wilf – et la gravit sur une quarantaine de mètres pour déboucher dans un autre passage. Tout en grim pant, il s'avoua qu'après tant de voyages dans la DX, il devenait assez lâche. Il n'était plus aussi hardi, ou peut-être moins fou...

Il continua de marcher lourdement. L'air devenait plus respirable et moins étouffant. Il arriva dans un tunnel qui débouchait dans un égout... et faillit se mettre sottement en péril. Comme il allait quitter l'abri du tunnel, il entendit des voix gnomènes et recula juste à temps. Il éteignit vivement sa torche, et resta plongé dans des ténèbres opaques.

Courant sans bruit jusqu'à l'ouverture du tunnel, il vit des torches venant vers lui. Il battit en retraite de quelques pas et se jeta à plat ventre, pour observer un cortège de femmes gnomènes, encadrées de quelques gardes, qui passaient devant l'ouverture. Elles riaient et causaient entre elles. Les gardes, armés de leurs barres de fer, maugréaient et les obligeaient à avancer plus vite. Quand la dernière femme eut disparu, Blade s'approcha de l'ouverture.

Un garde s'était laissé distancer et, pour une raison quelconque, ne cherchait pas à rattraper les autres. Il portait une torche et traînait sa barre derrière lui, en marmonnant tout bas. Il passa devant le tunnel où Blade était tapi.

Tout se passa en une seconde. Blade allongea le bras, le bout crochu de sa barre en avant, saisit l'homme par son pantalon de jean, l'attira dans le tunnel, le renversa et lui posa l'extrémité pointue de la barre sur la gorge. Puis il ramassa la torche que l'autre avait lâchée et la lui brandit sous le nez.

— Pas un bruit, gronda-t-il, ou je te tranche la gorge. Tu sais qui je suis ?

Le garde hocha la tête. C'était un Gnomène typique, chauve et velu, trapu et musclé. Il ne semblait pas avoir peur, ni être enclin à se battre. Il leva vers Blade ses yeux marron terne et répondit :

— Je sais. Tu es l'homme qu'on appelle Blade.

— C'est ça. Tu veux mourir ?

Le garde fit le signe de la croix gammée sur sa tête chauve et répliqua assez calmement :

— Pas si ça peut être évité.

Blade leva la torche pour éclairer sa propre figure. Il sourit.

— C'est possible, si tu réponds la vérité et si tu ne me causes pas d'ennuis. Qui sont ces femmes ? Pourquoi sont-elles gardées et où vont-elles ?

À sa surprise, l'homme pouffa.

— Toi, entre tous les nommes, a bien le droit de le savoir, Blade. Ce sont les femmes qui n'ont pas eu leurs règles. À ce que dit Jantor du moins. Elles sont enceintes, à ce que croit Jantor, et il les a envoyées très loin en profondeur pour leur protection et leur sécurité. Comme ça, quoi qu'il arrive, elles auront leurs bébés et la race gnomène ne s'éteindra pas.

— Je veux bien le croire, mais pourquoi ? Qu'est-ce qui les menace ?

— Il y a beaucoup d'activité sur la lune, expliqua le garde. Jantor craint que les Sélènes envahissent la ville ou lâchent une bombe de destruction. Il n'en est pas sûr, mais il prend des précautions. C'est difficile de savoir, avec les Sélènes. Ils ne feront peut-être rien.

— Manquait plus que ça, gronda Blade. Une invasion des Sélènes !

Le Gnomène ne dit rien. Blade enfonça un peu la pointe de la barre dans sa gorge.

— Où est Jantor en ce moment ?

— Là-haut dans la ville des Morphènes. Avec tous les meilleurs guerriers. Moi, qu'il soit maudit, je n'ai pas été choisi. Je dois garder des femmes. Je rate tout, la tuerie et les viols. Toute ma vie, j'ai rêvé d'avoir une belle Morphène, même quand on risque les fosses rien qu'en le pensant. Maintenant qu'il y a des milliers de dormeurs à notre disposition, je m'en vais rater ça. Par la maudite svastika, je jure que c'est injuste !

Blade fut écoeuré. Mais il était dans la Dimension X. Il avait vu pire.

— Jantor a autorisé cela ? demanda-t-il d'une voix indifférente.

Le Gnomène secoua la tête.

— Non. Pas le viol. Mais quoi ? Jantor ne peut être partout. Quant au massacre des hommes morphènes, il l'a ordonné. Pas tous, bien sûr. Nous aurons besoin d'esclaves quand nous serons au pouvoir.

Blade se dit que Jantor allait avoir un sacré travail. Il se rappela les milliers de milliers de Morphènes ravissantes, toutes belles, toutes endormies et sans défense. Pas étonnant qu'il ait interdit le viol. Mais comment pouvait-on maintenir la discipline dans l'armée en de telles circonstances ?

Il fit pression plus fortement sur la barre et pour la première fois le Gnomène parut effrayé.

— Tu vas me tuer ?

— Peut-être pas. Tu as entendu parler de la fille, Norn ?

— Oui. Si tu tiens à elle, je te plains.

— Pourquoi ? Où est-elle ?

Le Gnomène hésita et une lueur sournoise passa dans ses yeux.

— J'ai oublié. On racontait qu'elle comptait pour toi. Si je te le dis, tu m'épargneras ?

Blade lui flanqua un coup de pied en pleine figure.

— Tu n'es pas en état de poser des conditions. Dis-le-moi, avant que je compte jusqu'à trois.

Il enfonça plus profondément la barre. Le Gnomène, le souffle coupé, haleta :

— Elle est en ville, dans la Salle de Distraction, suspendue au-dessus de la fosse aux rats mulots. J'aimerais aussi voir ça, mais je n'en aurai pas l'occasion. On raconte que les Morphènes conservaient cent rats mulots dans cette fosse, à un moment donné. Ils les affamaient, ils les étudiaient, ils les regardaient se manger entre eux.

Blade relâcha un peu la pression de la barre.

— Ainsi, Jantor pense que je vais aller sauver Norn ?

— Comment veux-tu que je sache ce qu'il pense, Blade ? Je ne suis qu'un garde des égouts qui fait ce qu'on lui ordonne.

Blade pensa que pour le moment Norn ne risquait trop rien. Elle était certainement terrifiée, mais en sécurité. Jantor se servait d'elle comme d'un appât, et pas pour les rats mulots. Il ne la tuerait pas avant d'être certain que sa ruse avait échoué. Il repiqua la gorge du Gnomène avec la pointe de sa barre.

— Que dirais-tu de monter en ville et de participer au viol des femmes endormies ? Et même au massacre ?

L'homme sourit largement.

— Ça me plairait bien, mais comment ? Mon sous-chef m'a donné des ordres. S'il voit que je désobéis, il me tuera.

— C'est ton affaire. Tu devrais pouvoir lui échapper. Et si tu ne sautes pas sur cette occasion, c'est moi qui vais te tuer tout de suite. Alors qu'en dis-tu ?

— J'irai, Blade. Mais qu'est-ce que je dois faire ?

Blade ramassa la barre de l'homme et la lança très loin dans le tunnel.

— Lève-toi. Comment t'appelles-tu ?

— Dork.

— Écoute-moi bien, Dork. Tu vas me conduire au niveau de la ville par le plus court chemin, en évitant les égouts principaux. Tu marcheras à trois pas devant moi. Pas plus, pas moins. Si tu te retournes, si tu lâches ta torche, si tu cries, si tu me trahis de quelque manière que ce soit, je t'enfonce ma barre à travers le corps. Tu as compris tout ça ?

— Oui. Et si je te sers bien ?

Blade le poussa devant lui jusqu'à l'endroit où il avait éteint les torches.

— Prends une des torches et allume-la à celle-ci. Si tu me sers bien, je te rendrai la liberté dès que nous serons arrivés à la surface. Ce que tu feras alors ne regardera que toi. Tu es d'accord ?

Dork hocha la tête. Il alluma la torche.

— Je te servirai, et j'espère que mon sous-chef ne m'attrapera pas. Ça vaut le risque, pour avoir une Morphène.

— Alors marche. Tu connais un raccourci pour remonter dans la ville ?

— Bien sûr. J'ai vécu toute ma vie dans ces égouts. Et je ne te trahirai pas. D'abord, je n'ai pas envie d'avoir le corps transpercé et ensuite j'ai été salement traité par Jantor et par mes chefs. Je te

tuerais si je pouvais, Blade, mais comme je ne pense pas que j'aurai cette occasion, je vais te servir et me servir aussi moi-même. Je leur montrerai à tous qu'on ne peut pas voler Dork de sa part de massacre et de viol. Attention, maintenant, on va tourner là tout de suite.

Tout en suivant Dork dans un étroit passage en pente, humide et glissant, il se demandait s'il tuerait Dork quand le garde aurait fini de lui être utile. Il décida que non. Un viol, un meurtre de plus ne changeraient pas grand-chose dans le vaste carnage qu'il savait trouver à la surface.

Dork le conduisit par des échelles et des escaliers dans un sous-sol principal où des dormeurs d'entretien gisaient un peu partout ; les hordes de Jantor n'y avaient pas encore touché. Ils étaient maintenant à un étage au-dessous du niveau de la ville et Blade gardait la pointe de sa barre au creux des reins de Dork. Si le Gnomène méditait une trahison, ce serait pour bientôt.

Un monte-charge était arrêté entre deux étages. Blade ordonna à Dork d'y traîner des caisses et, grâce à cet escabeau improvisé, ils se hissèrent sur le toit du monte-charge. De là, ils pouvaient se hausser et placer leurs yeux au niveau du sol du rez-de-chaussée. Ils se trouvaient dans un immeuble dont la porte d'entrée était ouverte. Blade fit coucher Dork à plat ventre pendant que lui-même sortait la tête pour regarder rapidement. Le bruit de la ville agonisante était tantôt assourdissant tantôt étouffé, à mesure que les Gnomènes déchiraient le silence de leurs cris de rage et de triomphe dans un incessant tumulte sauvage.

Une vingtaine de dormeurs s'entassaient dans le hall. Blade, d'un bref regard, ne vit aucune femme. Tous les corps étaient ceux de beaux dormeurs masculins, et tous avaient été mutilés, soit en leur arrachant leur plot d'énergie derrière l'oreille, soit en leur coupant la tête. Jantor savait ce qu'il faisait. Même si l'énergie était rétablie, ces malheureux cadavres ne seraient pas ranimés.

Les corps étaient nus. Les Gnomènes devaient se débarrasser de leurs culottes de jean et endosser les vêtements morphènes. Blade s'accroupit et raconta à Dork ce qu'il avait vu. L'homme hocha la tête.

— Et alors ? L'heure des Gnomènes a enfin sonné. J'ai été fidèle à ma parole, Blade. Est-ce que je peux partir maintenant et prendre ma part de femmes et de butin ? Tu me l'as promis.

— Dans un moment. J'ai encore besoin de toi. Viens. Nous devons monter plus haut.

— Bon, mais dépêche-toi, sinon je vais tout rater.

Blade jeta un nouveau coup d'œil dans le hall. Une bande de Gnomènes passa en courant devant la porte ouverte, poussant des

hurlements de joie barbares. Plusieurs brandissaient des têtes de Morphènes au bout de leurs barres. Beaucoup avaient à la main des boîtes de boisson forte et buvaient tout en courant. Un soldat chancelait sous le poids d'une caisse entière de ces boîtes.

Blade hocha la tête avec satisfaction. Des Gnomènes ivres seraient plus faciles à éviter et à duper. Dork s'humecta les lèvres.

— Ils vont tout boire, ces foutus salauds de profanateurs de svastika, avant que je puisse m'y mettre.

— Alors va vite, ordonna Blade en le poussant avec la pointe de sa barre. Monte, par l'escalier.

Les marches et certains couloirs étaient jonchés de dormeurs massacrés, les hommes égorgés et leur plot arraché, les femmes dénudées et abusivement utilisées. De nouveau, Dork passa sa langue sur ses lèvres charnues.

— Ils sont passés par-là, c'est sûr, et pas seulement quelques-uns. Maintenant, je dois me contenter de leurs restes.

Il se dirigea vers une des femmes mais Blade lui donna une bourrade brutale.

— Pas devant moi. Si jamais tu essaies encore ce coup-là, j'oublie ma promesse et je te tue. Monte. Jusqu'en haut.

Il y avait un appartement libre au sixième étage, où ne se trouvait aucun dormeur, bien qu'il y en eût plusieurs dans le corridor. Blade poussa Dork vers une fenêtre et lui ordonna de lui expliquer le plan de la ville étalée à leurs pieds. Tout en l'écoutant, Blade dessina une carte rudimentaire au dos du parchemin de plastique que Wilf lui avait donné.

Dork, pressé de partir, parlait rapidement et désignait un bâtiment après l'autre, répondait à des questions, s'impatenait et grommelait tandis que Blade exigeait une orientation totale. Il montra le bâtiment du gouvernement dans le lointain.

— Jantor aura certainement installé son quartier général là-bas. Il est malin. Il va arracher les plots des édiles morphènes avant de faire quoi que ce soit.

C'était bien ce que pensait Blade. D'ailleurs, il devrait tôt ou tard retourner au bâtiment circulaire. Le toboggan était là, le seul moyen de communication entre lui et Wilf et Sybelline qui attendaient dans le complexe d'énergie.

— Où est la Salle de Distraction ?

Dork tendit le bras.

— Là-bas, sur la gauche. Ce n'est pas loin. Mais si tu penses à sauver ta Norn des rats mulos, j'aime autant t'avertir, car tu as tenu

parole et ne m'as pas tué, qu'elle doit être sous bonne garde.

Blade examina le bâtiment. Il couvrait plusieurs centaines de mètres mais n'avait que quatre étages. C'était une construction carrée. À chaque coin des oriflammes de couleur vive semblaient claquer au vent, mais ce n'était qu'une illusion. Elles étaient en plastique renforcé. Il n'y avait aucune brise dans la ville de plastique.

— Et où se trouve cette fosse aux rats mulots ?

— Ça, je n'en sais rien. Je ne suis jamais allé là-dedans. Et je n'aime pas assez les rats mulots pour aller les regarder. Je peux partir, maintenant ? Je t'ai dit tout ce que je savais.

Blade lui donna enfin congé.

— Va. Et garde le silence à mon sujet. Si jamais je suis pris et traîné devant Jantor par ta faute, je lui raconterai comment tu as déserté ton poste.

Dork traça le signe de la svastika sur son front luisant.

— N'aie crainte ! Je ne t'ai jamais vu, Blade.

Le Gnomène se précipita dans la cuisine et en ressortit avec deux boîtes de boisson enivrante dans une main et une troisième, ouverte, dans l'autre. Il sourit largement à Blade.

— C'est rudement bon. C'est la première fois de ma vie que j'y goûte. Ha ha ! Je crois que la belle vie morphène va me plaire !

— Sois prudent, sinon tu n'en profiteras pas longtemps. Et n'oublie pas mon avertissement, Dork.

— Que non. Adieu, Blade !

Blade, se tenant aussi près de la fenêtre qu'il l'osait, regarda Dork sortir de l'immeuble. Il titubait déjà. Blade secoua la tête. Les Gnomènes n'étaient pas habitués aux boissons fortes. Au moins la moitié de l'armée de Jantor devait être ivre à présent, ivre et inutilisable.

En bas, la rue était calme. On entendait au loin, du côté du bâtiment du gouvernement, le tumulte du pillage. Ce quartier de la ville infinie avait été déjà consciencieusement mis à sac et il était peu probable, pensait Blade, que les Gnomènes reviendraient en force.

Il s'attarda encore quelques instants à la fenêtre, en se déplaçant un peu pour observer la lune. Même à l'œil nu, il pouvait distinguer une grande activité des Sélènes et il se demanda ce que cela signifiait. Beaucoup plus d'immenses projecteurs étaient braqués sur la ville ; il y avait une grande circulation de véhicules ; une immense flotte de petits vaisseaux aériens de forme bizarre planait au-dessus des ports d'atterrissage. Blade observa tout cela et réfléchit à ce que Sybelline lui avait avoué. Les Sélènes étaient au courant de sa présence et

voulaient qu'il reste en vie afin que leurs savants puissent l'étudier. Il sourit légèrement. Lui aussi, il tenait à rester en vie. Comment il y parviendrait, il n'en savait rien pour le moment. Il avait un vague plan, mais sa mise à exécution était une autre affaire. Tout en regardant dans le ciel terne et laiteux éternellement crépusculaire, la lune des Sélènes et les monstrueux projecteurs, il comprit qu'il lui faudrait toute sa ruse, toute sa force et toute sa chance pour se tirer de ce coup-là.

Norn ? Il ne voulait pas penser à la fille mais sa conscience le harcelait. Ridicule, car il ne pouvait se permettre d'avoir une conscience dans la Dimension X. Elle n'avait aucune importance pour lui. Elle l'aimait, pas lui. Le bon sens ordonnait à Blade de se rendre au bâtiment du gouvernement et de parlementer avec Jantor. Ce serait peut-être même le moyen le meilleur et le plus facile de sauver la vie de Norn.

Blade soupira et se maudit. Il avait accepté l'amour de la fille, et assumé ainsi une responsabilité.

Il fouilla les autres appartements du dernier étage. Dans le dernier, près de l'escalier, il trouva une dormeuse nue sur son lit, violée mais vivante et non mutilée. Par terre à côté d'elle, il y avait un homme au plot d'énergie arraché. Blade, en contemplant ce macabre tableau, s'aperçut que les Morphènes saignaient un peu quand ils étaient blessés, pas beaucoup, rien qu'un suintement de sang sombre, mais ils saignaient.

Près du lit, il y avait une culotte de Gnomène en toile de jean. Les vêtements du dormeur avaient disparu. Blade se déshabilla et enfila la culotte. Elle le serrait mais pouvait aller. Il avait assez de poils sur le torse et les bras pour tromper les Gnomènes, mais il avait aussi des cheveux drus qui le trahiraient immédiatement. Dans la cuisine, il trouva du savon mais pas d'eau. Avec une boîte de boisson sucrée, il couvrit son crâne de mousse de savon et commença à le raser. Ce fut long et douloureux.

Quand il fut chauve, il ne fut pas encore satisfait. Il ne l'était pas assez. Les Gnomènes n'avaient pas de racines de cheveux.

Il retourna dans la chambre, pensant se barbouiller du sang du dormeur, quand il remarqua une porte au fond d'une alcôve. Elle était fermée à clef. Il l'attaqua avec sa barre de fer. Les panneaux de plastique étaient résistants, mais en moins d'une minute il l'eut enfoncée. Il entra.

C'était une espèce de petit laboratoire. Pendant une seconde ou deux il ne comprit pas, et puis il se souvint que les Morphènes, quand ils étaient activés, changeaient leur sang une fois par mois.

Une femme nue était allongée sur une table. À côté d'elle, sur un châssis à roulettes, il y avait un grand flacon de plastique. De minces tuyaux allaient du flacon à la dormeuse. Blade s'approcha et la considéra. Elle était en train de se changer le sang quand l'énergie avait été coupée, et à cause de la porte verrouillée, les Gnomènes ne l'avaient pas violée.

En se penchant, Blade sentit une réaction dans ses reins. Il la reconnut pour ce qu'elle était, tout à fait à part du détail bien physique de l'érection. Il était resté bien trop longtemps dans la Dimension X, et commençait à se sur-adapter. Elle était ravissante, cette dormeuse jusque-là inviolée, et en admirant le corps svelte et les petits seins parfaits, la peau satinée et les cuisses fuselées, il crut ne pas pouvoir réprimer son désir de la prendre.

Il le réprima pourtant, il le pouvait encore. Il concentra son esprit sur son examen, sans la toucher, et vit alors ce qui lui avait d'abord échappé. Au creux de chaque coude un minuscule anneau de métal contenait une soupape à ressort. Les tuyaux se terminaient par des embouts de plastique enfoncés dans ces soupapes. Blade alla vers le grand flacon et tourna un robinet. Du sang commença à s'écouler dans la dormeuse et à se drainer en même temps. Le sang usé allait vers le sommet du flacon tandis que le neuf s'écoulait du bas.

Blade hocha la tête. Une véritable prouesse. Changez votre propre sang. Faites-le vous-même. Cela expliquait sans nul doute pourquoi les Morphènes ne vieillissaient jamais, ne perdaient jamais leur beauté.

Il arracha le tuyau d'arrivée du bras. Un sang sombre s'écoula. Blade se baissa et le laissa ruisseler sur son crâne rasé. Il s'en barbouilla la figure et la poitrine. Il y trempa sa barre de fer.

Sortant de l'appartement, il descendit dans la rue. Le déguisement était ce qu'il avait pu trouver de mieux. De loin, il pourrait faire illusion. Il se voûta pour dissimuler sa haute taille et avança en traînant les pieds comme les Gnomènes, en arquant un peu les jambes. Sur le chemin de la Salle de Distraction, il ne rencontra que des dormeurs.

Blade traversa un parc qui avait échappé aux Gnomènes. Là les dormeurs étaient intacts, les hommes avec leurs plots d'énergie, les femmes inviolées. Il compta environ cinq cents hommes. Il savait maintenant comment combattre les Gnomènes. Les Morphènes les surpassaient en nombre, par centaines de mille. Ranimer les Morphènes, et la révolte du peuple des égouts serait écrasée.

Ce n'était pas ce que Blade voulait. Une idée commençait à germer dans son esprit. Il lui fallait essayer de la mener à bien. Il ne pouvait moins faire que d'essayer. Ce serait un moyen par lequel les Gnomènes et les Morphènes pourraient cohabiter dans la paix et le respect

mutuel.

CHAPITRE XIV

Sart essayait de se rappeler ce que Blade lui avait chuchoté avant de quitter le complexe d'énergie. Il réfléchissait mieux quand Blade était là pour l'y pousser. À présent, montant la garde à la porte du bunker en surveillant Wilf et Sybelline qui parlaient tout bas, il exigeait de sa mentalité limitée des efforts surhumains pour essayer de se rappeler les paroles de Blade. Une histoire de bouton. Le bouton noir sur la plaque rouge. Ils ne devaient pas y toucher. Pas avant que Blade ait envoyé un message. S'ils essayaient d'y toucher lui, Sart, devait les en empêcher. En les tuant s'il le fallait. C'était bien ça ? Est-ce qu'il se souvenait bien ?

Sybelline et Wilf, son fils-amant, étaient assis tout près l'un de l'autre sur la table où elle avait si récemment simulé l'acte d'amour. Elle était encore sexuellement excitée, mais elle ne voulait pas de Wilf. Elle voulait Blade.

Son intuition lui soufflait qu'elle n'aurait jamais Blade, qu'il ne s'intéressait pas à elle, qu'il avait eu du mal à dissimuler sa répugnance quand elle s'était offerte. La rage commença à la consumer, une colère contre Blade et contre Wilf qui semblait si heureux de le servir. Son propre fils et amant se retournait contre elle.

Mais ce n'était pas le moment de penser au plaisir. Cela pouvait attendre. Sybelline voyait lui échapper sa chance de devenir reine des Morphènes. Que faisait Blade à la surface ? Il la trahissait ? Il s'entendait avec Jantor ? Et que penserait Onta le Sélène, que ferait-il quand elle ne communiquerait pas avec lui ? Elle se dit qu'elle avait été folle, stupide de se laisser enfermer dans ce piège à neuf ou dix kilomètres du centre de l'action. Blade s'était joué d'elle.

Il est vrai qu'elle s'était soumise à lui, mais ce n'était qu'une formalité. Elle l'avait déjà fait avec d'autres maîtres, et cela n'avait jamais rien signifié. Elle était Sybelline. Elle était faite pour régner. Bientôt elle devrait agir ou sa chance lui échapperait à jamais.

Wilf observait sa mère et gardait ses pensées pour lui. Il ne désirait rien au monde que servir ce Blade. Jamais il n'avait vu d'homme comme lui, ni rêvé qu'un tel être pût exister. Il était comme

un dieu. Wilf avait lu suffisamment de livres morphènes pour ne pas croire en Dieu, mais en Blade il voyait une divinité incarnée. Rien ne devait lui être impossible. Blade était capable de gouverner les Gnomènes et les Morphènes et peut-être même de vaincre les Sélènes. Wilf savourait ses fantasmes. Si Blade réussissait, alors lui, Wilf, serait assis à sa droite et partagerait son triomphe.

— Il y a bien longtemps qu'il est parti, grogna Sybelline, et aucun message n'est encore venu par le toboggan.

Elle leva les yeux vers un indicateur sur le mur du bunker. Il bourdonnait et l'aiguille se déplaçait chaque fois que quelque chose tombait sur les matelas de plastique sous le toboggan.

— Il a un long chemin à faire, dit Wilf. Dix kilomètres, avec des rats mulots et des Gnomènes à affronter. Mon parcours a été assez dur. Le sien sera encore pire. Il est peut-être déjà mort.

Il ne le pensait pas, mais il voulait voir la réaction de sa mère. Elle fut mitigée, mi-sourire, mi-inquiétude.

— J'ai besoin de lui, et ça me dérange. J'ai un peu peur de lui. Je crois qu'il veut le pouvoir pour lui.

Wilf rit.

— Et tu le veux pour toi !

Sybelline le reconnut.

— Je dois l'avoir. J'ai attendu longtemps et j'ai beaucoup subi... Et toi, Wilf ? Tu rêves aussi du pouvoir ?

Il réfléchit un instant avant de répondre :

— Pas pour moi. Ça ne me ferait rien de le partager avec Blade. Plus que tout, je désire savoir, connaître pour le plaisir de connaître.

Il désigna les consoles autour d'eux, les cadrans, les manettes, les boutons, le tunnel menant au maître cube d'énergie.

— Comment est-ce que ça marche, tout ça ? Pourquoi ? Pourquoi y a-t-il des Gnomènes de niveau inférieur, les Morphènes nos maîtres et les Sélènes qui sont les leurs ? Pourquoi ?

Sybelline ricana.

— Tu n'es qu'un imbécile. Le savoir c'est le pouvoir, ça je l'avoue, mais il est impossible de détenir le pouvoir et de s'en servir à son avantage si on ne le comprend pas totalement. C'est toute la différence entre nous. Tu te tracasses, tu cherches à comprendre les pourquoi du pouvoir. Moi je le veux, tout de suite, pour en profiter moi-même.

De la porte, Sart annonça :

— Les rats mulots reviennent. Ils ont surmonté leur panique et ils se rapprochent.

Sybelline le toisa avec mépris. Elle avait pris sa décision et savait ce qu'elle devait faire. C'était là un début.

— Va en tuer un ou deux avec ta barre de fer. Donne aux autres quelque chose à manger.

Sart avança dans la lumière des torches. Il fit le signe de la croix gammée sur sa tête chauve.

— Moi ? Affronter les rats mulots ? Je ne peux pas, Sybelline. J'en ai toujours eu une peur terrible. Je ne peux pas les affronter.

Sybelline regarda Wilf. Il était couvert de pansements et pouvait à peine bouger. Il ne vaut pas mieux que Sart, pensa-t-elle.

Mais au moins Wilf avait des idées. Il indiqua un coin du bunker. Un cylindre de plastique rouge était accroché au mur, avec un court tuyau. Blade l'aurait comparé à un extincteur de la Dimension N.

— La poudre de rire, dit-il. Ça marche sur les Gnomènes et les Morphènes, pourquoi pas sur les rats mulots ?

Sybelline connaissait la poudre contenue dans le petit appareil. Elle l'avait vu utiliser.

Wilf n'avait fait que lire des descriptions. Sart n'avait fait ni l'un ni l'autre mais il avait entendu raconter des histoires. Une giclée de poudre et on se mettait à rire. On ne pouvait plus s'arrêter. On perdait ses forces, on avait mal à la tête, les os se transformaient en bouillie, on tombait de rire et on ne pouvait plus bouger. Tout cela avec une seule petite bouffée. Une dose plus forte, et on mourait de rire. C'était l'arme dont les Morphènes avaient eu besoin pour maîtriser les Gnomènes. Ils en avaient d'autres, plus puissantes, mais ni Wilf ni Sybelline ne les connaissaient.

Sart considéra le cylindre avec une crainte respectueuse. Il secoua la tête.

— Je n'ose pas m'en servir... je pourrais me faire du mal. Je ne comprends pas ça.

— Ce que moi je ne comprendrai jamais, c'est pourquoi Blade a épargné ta misérable carcasse ! lança Sybelline.

Sart se gratta la tête et avoua qu'il ne le comprenait pas non plus. Sybelline lui arracha la barre de fer des mains avant qu'il sache ce qui lui arrivait.

— Viens avec moi, ordonna-t-elle. Nous n'avons pas besoin de la poudre de rire pour les rats mulots. Je vais te montrer comment on fait. Prends une des torches.

Wilf les regarda partir avec indifférence. Il souhaita que les rats mulots les mangent tous les deux. Ainsi, ils seraient deux fois utiles. Leur mort donnerait le champ libre à Blade, et fournirait de la

nourriture pour éloigner les rats. Wilf s'étendit sur la table et se remit à évoquer ses fantasmes. Quel effet cela ferait-il de baiser les pieds de Blade ?

Sart ne s'était pas trompé. Les rats mulots étaient beaucoup plus nombreux et formaient un cercle sinistre aux yeux luisants tout autour du bunker. L'esclave, pris de panique, leva sa torche et l'agita. Les créatures restèrent sur leurs positions. Sybelline brandit la barre.

— Passe devant moi. Là, sur la droite, ce gros. Si je peux le tuer, les autres seront satisfaits pendant un moment.

Sart tremblait de peur. Il porta une main à son torse bandé.

— Ma blessure, bredouilla-t-il. Elle me fait bien mal. Je risque de tomber et d'être mangé. Je ne peux pas faire ça, je...

— Tourne-toi. Fais voir. Le bandage et la plaque ont peut-être glissé.

Elle connaissait avec précision l'emplacement de la grave blessure. Elle soupesa la barre, prépara la pointe, et quand Sart se retourna elle frappa de toutes ses forces le bouclier protégeant le cœur. La pointe aiguë s'enfonça profondément, perçant facilement la plaque de plastique, le cœur derrière elle et grinça contre la colonne vertébrale.

Sart était gnomène et courageux malgré tout. Il la foudroya du regard, tendit vers elle ses mains nues, essaya de marcher en dépit de la barre qui le transperçait et chercha à l'atteindre. Sybelline recula sans lâcher la barre, en tirant pour la libérer et frapper encore. Sart l'empoigna de ses mains poissées de sang et chercha à l'arracher de son corps.

Comme il n'y parvenait pas, il tenta de la pousser plus profondément, pour la faire sortir par-derrière. Enfin, terrifiée, Sybelline lâcha la barre. Mais il était trop tard pour Sart. Il tomba à genoux, du sang jaillissant de sa bouche. Les rats mulots sentirent l'odeur et se ruèrent avec frénésie.

Sart cessa de s'agiter. Les rats refermèrent le cercle autour de lui. Sybelline arracha la barre et courut se réfugier dans le bunker. La horde de rats géants s'attaquait déjà au cadavre.

Haletante, Sybelline se précipita dans le bunker, la barre ensanglantée à la main. Wilf se redressa.

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Sybelline tremblait, sa voix chevrotait.

— Les rats mulots ont attrapé Sart. Nous en avons tué un et il a glissé sur le sang. Ils se sont jetés sur lui avant qu'il puisse se relever. Je n'ai rien pu faire. J'ai dû fuir pour sauver ma peau.

Elle trouva une serviette et essuya le sang de la barre. Sa robe

était éclaboussée de sang.

Wilf se souleva sur un coude, en écoutant les bruits épouvantables du carnage. Il ne croyait pas sa mère. Sart était stupide, mais pas à ce point.

— Tu mens, dit-il en souriant. Tu l'as tué et donné à manger aux rats.

Sybelline lui rendit son sourire.

— Oui. Et alors, quelle importance ? Maintenant pousse-toi un peu et tâche de satisfaire ta mère. Tout ce sang m'a excitée.

Elle monta sur la table à côté de lui, retroussa sa robe souillée et écarta les cuisses.

— C'est un ordre, murmura-t-elle en lui prenant la tête entre les bras. Tu es mon fils et tu dois obéir.

Wilf ne se fit pas prier. Il n'en avait pas vraiment envie mais il était jeune et déjà prêt. Sybelline, comme d'ordinaire, ne parla pas, ne gémit pas, ne bougea même pas. Elle se contenta de l'absorber. Elle était tout à fait capable de prendre son plaisir et de réfléchir en même temps. Ce qu'elle fit.

Quand ce fut terminé, elle lui tapota la tête et lui dit :

— Maintenant dors un moment. Je vais guetter le message de Blade. Il ne va pas tarder et nous devons être prêts. Je te réveillerai quand le moment sera venu.

Wilf, ensommeillé et étourdi, comprit qu'elle s'était servie de lui, de son corps. Il chercha à se relever, il la regarda. Quelque chose n'allait pas. Quelque chose dans son sourire paraissait...

Sybelline tenait le cylindre à deux mains et braquait le tuyau sur lui. Un jet de poudre impalpable, sous forte pression, le frappa en pleine figure. Wilf se mit à rire.

Elle lui en donna une autre giclée, puis une troisième et le laissa en proie au fou rire, incapable de faire un mouvement. Elle ramassa la barre de fer et frappa, l'enfonça dans le cou des quatre techniciens pour arracher les plots d'énergie. C'était une tâche salissante mais ça n'avait pas d'importance, elle était déjà couverte de sang.

CHAPITRE XV

Richard Blade parcourait la ville ravagée, en restant le plus possible dans l'ombre. Il remarqua que des projecteurs de plus en plus nombreux se braquaient de la lune sur la cité. Les Sélènes préparaient quelque chose, cela ne faisait pas de doute. Et ils savaient sûrement tout ce qui se passait là.

Les rues et les places étaient jonchées de dormeurs, les femmes toutes violées et la plupart des hommes décapités ou tout au moins avec leur plot arraché. Mais les hordes de Gnomènes ivres étaient négligentes. Les soldats avaient laissé beaucoup de Morphènes intacts. De plus, ils se battaient entre eux. Près d'une femme particulièrement belle gisaient deux Gnomènes morts. Chacun avait une barre à travers le corps. Blade sourit sombrement. Il vit à côté d'eux des boîtes de boisson enivrante. Il allait poursuivre son chemin quand il remarqua une chaîne de fer et un médaillon au cou d'un des soldats morts. C'était un sous-chef. Blade lui ôta sa chaîne et la passa à son cou. L'autorité qu'elle représentait pourrait être utile au cas où son déguisement serait mis à l'épreuve.

Cela ne tarda pas. Blade approchait de la Salle de Distraction en se glissant de porte en porte, quand un Gnomène surgit d'un bâtiment près de lui. L'homme était chargé de butin et traînait une femme morphène par les cheveux. Blade l'interpella. Autant savoir tout de suite si le déguisement était convaincant. L'homme ne semblait pas ivre, ce serait donc une bonne vérification.

— Toi, là-bas, cria-t-il d'une voix autoritaire, pourquoi t'es-tu séparé de ton groupe ? Où sont les autres ?

Surpris, le Gnomène lâcha son butin et se retourna. Il tenait fermement sa barre d'une main, et de l'autre les cheveux de la dormeuse. Ses yeux chocolat examinèrent Blade. Il répliqua sur un ton belliqueux :

— Qui es-tu ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je suis Yorick, improvisa Blade, et je suis sous-chef. J'agis sur les ordres de Jantor. Il y a trop de déserteurs et d'ivrognes et je suis chargé de les rassembler. Ton nom !

Le Gnomène considéra la chaîne de fer et le médaillon et se mit plus ou moins au garde-à-vous.

— Je suis Tortat, des égouts extérieurs. Mon groupe est allé au bâtiment du gouvernement, selon les ordres.

— Pourquoi ne l'as-tu pas suivi ? Et qu'est-ce que tu fais avec cette dormeuse ?

L'homme lâcha les cheveux et le corps de la femme s'affala sur le sol. Il rit grassement.

— Elle me plaît. C'est la meilleure de toutes celles que j'ai trouvées alors je la trimballe avec moi. Comme ça je l'aurai sous la main quand l'envie me prendra.

— Laisse-la et va rejoindre ton groupe, Tortat. Tu peux emporter le reste de ton butin. Tâche de filer droit et j'oublierai ça. Allez, va, maintenant.

Le Gnomène fronça les sourcils et ses yeux se plissèrent. Blade leva sa barre en position d'attaque. L'avantage lui resta. L'homme grommela mais recula.

— Tu es grand pour un Gnomène. Et d'où vient tout ce sang ? Ça cache ta figure.

— Va, te dis-je. Quant au sang, j'obéis aux ordres et je tue des Morphènes au lieu de chercher du butin et des femmes. File ! Si tu n'es pas parti à trois, je donne ton nom à Jantor et tu seras puni.

Le soldat leva une main.

— J'y vais, j'y vais, mais je voudrais bien attendre mon camarade. Il n'en a pas pour longtemps.

— Ton camarade ?

Blade n'avait pas compté sur deux hommes. Il devint méfiant et renversa sa barre en position de défense. Le Gnomène se retourna pour crier vers la porte de l'immeuble qu'il venait de quitter :

— Porfax ! Grouille-toi, imbécile ! Y a là un officier qui dit qu'on doit rejoindre le peloton.

Blade avança pour jeter un coup d'œil dans l'entrée. Un autre Gnomène s'acharnait furieusement sur une dormeuse. Il répondit sans interrompre son activité :

— Plus qu'une seconde, Tortat, une seconde, ça y est presque.

Blade haussa les épaules et s'éloigna en grondant à Tortat :

— Laisse-le finir. Et puis rejoignez votre groupe tous les deux. Tu ne le sais peut-être pas, mais Jantor punit tous les déserteurs en les donnant à manger aux rats mulots. Te voilà prévenu.

Blade tourna le coin de la rue et se mit à courir. Son déguisement

l'avait assez bien servi jusqu'à présent. À ce moment, la première douleur le frappa en pleine tête.

La souffrance l'aveugla. Un éclair noir dans son cerveau, fulgurant. Il chancela dans une entrée d'immeuble et tomba à genoux, tenant sa tête à deux mains. Il maudit l'ordinateur... non, pas encore, pas tout de suite, pas alors qu'il avait encore l'espoir d'accomplir sa mission ! Il lui restait une petite chance de rétablir la paix dans cette DX dévastée où régnait la terreur.

La douleur se calma. Ce n'était qu'un des tâtonnements préliminaires de l'ordinateur entamant la phase de retour.

Il attendit, pour être sûr que la crise était passée, puis il repartit vers la Salle de Distraction.

Les portes du foyer étaient ouvertes. Caché dans une embrasure de porte, juste en face, Blade pouvait plonger le regard en biais dans le hall. Il y avait là une demi-douzaine de Gnomènes apathiques et maussades. Blade devina qu'ils devaient faire partie de la garde laissée pour surveiller Norn, si réellement Jantor se servait d'elle comme d'un appât.

Pour la trouver, il allait être obligé d'entrer dans la place. Au-delà du hall, il distinguait vaguement un dédale de corridors. Tenant fermement sa barre, il traversa la rue et entra dans le bâtiment. L'audace était l'unique solution. Il se voûta pour dissimuler sa haute taille et traîna les pieds à la façon des Gnomènes, en se demandant une fois de plus pourquoi il risquait tout pour cette fille. Ce ne pouvait être par amour – il la connaissait à peine, sauf sexuellement – donc ce devait être par sentiment, et le sentiment était extrêmement dangereux dans la Dimension X.

La plupart des soldats ne lui accordèrent pas un regard. Trois d'entre eux jouaient aux dés et ne levèrent même pas la tête. Un quatrième, un sous-chef, lui jeta un coup d'œil et fit un vague salut.

— Tu viens nous relayer ? demanda-t-il. Où sont les autres ?

— Ils arrivent. Comment va la fille, Norn ?

Le Gnomène haussa les épaules avec indifférence.

— Toujours pareil. Elle ne crie plus, elle ne pleure plus. Quels sont les ordres de Jantor ?

— Vous êtes relayés. Vous pouvez rejoindre votre groupe et retourner massacrer les Morphènes. Je prends la relève.

Maintenant, ils le regardaient tous. Les joueurs de dés avaient interrompu leur partie. Le sous-chef frotta son crâne lisse.

— Tu prends la relève tout seul ?

— Mais non, imbécile ! répliqua durement Blade. Mon unité

arrive. Elle s'occupe de détails qui ont été négligés et je te prie de croire que Jantor va en entendre parler. Beaucoup de Morphènes sont intacts et de nombreuses femmes n'ont pas été violées. Cette négligence ne peut être tolérée. Jantor a donné des ordres stricts. *Toutes* les femmes doivent être violées. Alors filez, c'est un ordre. Et n'oubliez aucune dormeuse !

Cela fit l'effet escompté. Les six Gnomènes se pourléchèrent, firent le signe de la croix gammée et partirent en courant. Blade resta seul dans l'immense hall.

Il compta neuf portes sur le pourtour. Il choisit la centrale et la poussa du pied, sa barre de fer prête à frapper. Il entendit aussitôt les sons abominables des rats mulots, un grincement de dents et un claquement de mâchoires affamées. Il s'avança.

Blade se trouvait au fond d'une sorte de cirque dont les gradins s'étagaient autour d'une scène centrale. De larges travées aux marches basses passaient entre les rangées de sièges. Une partie du plancher de la scène avait été ôtée, révélant une fosse au-dessus de laquelle Norn était suspendue. Elle se balançait légèrement, inerte, la tête tombant sur sa poitrine, sans connaissance. De la fosse montait le bruit horrible des rats mulots grouillants.

Blade vit alors bouger le corps de Norn. La chaîne qui la maintenait l'abaissait lentement vers la fosse béante. Puis elle s'arrêta. Depuis des heures, la fille endurait cette torture inhumaine. Pas étonnant qu'elle ait perdu connaissance, cela valait mieux pour elle.

Pendant quelques secondes, Blade enregistra mentalement l'incroyable tableau. Les gradins du cirque étaient bondés de spectateurs morphènes, hommes et femmes, tous intacts, assis ou debout, figés dans l'attitude qu'ils avaient au moment de la coupure d'énergie. Sur la partie de la scène encore intacte se tenaient des acteurs, des actrices.

L'un d'eux avait été surpris en pleine déclamation, un bras levé. Près de Blade, accoudé à une balustrade, se tenait un vendeur morphène avec un éventaire de bonbons, de boissons en boîte et d'encas enveloppés dans du plastique. Blade le poussa du pied et le vendeur tomba, dispersant le contenu de son éventaire.

Le plafond du cirque était en plastique transparent qui laissait filtrer les rayons laiteux de la lune et le faisceau plus cru d'un projecteur.

Blade descendit vers la scène, y bondit et s'approcha du bord de la fosse. Norn ne bougea pas. Il l'appela.

— Norn... C'est Blade. Peux-tu m'entendre ?

Pas de réponse. Son svelte corps nu tournait lentement au bout de

la chaîne. Blade se pencha. Les créatures aveugles sentirent sa présence. Elles bondissaient en grondant, en claquant des mâchoires, une masse obscène de grands corps gluants. Un énorme rat sauta plus haut que les autres et ses pattes cruelles griffèrent la paroi à moins d'un mètre au-dessous de Blade.

— Norn ?

Toujours pas de réponse. Sous la masse de rats mulots, il distingua des os luisants. Le plus gros bondit encore une fois, plus près. La peur et la haine s'emparèrent de Blade et il faillit lancer sa barre.

Norn ne paraissait pas blessée. Il examina les chaînes. Elle avait des bracelets de fer aux poignets et un large collier au cou reliés à la chaîne principale qui était accrochée aux cintres du plafond. Une chaîne en diagonale fixée à une ceinture encerclant sa taille fine soutenait son poids et empêchait les fers de lui entamer les chairs. Très prévenant, Jantor, pensa sombrement Blade. Il ne tient pas à me livrer de la marchandise avariée.

Il contourna la fosse. Pour attirer Norn, il devrait se servir de la chaîne de la ceinture. Mais elle était hors de portée, accrochée à une cheville plantée dans le mur, trop haut. Il chercha quelque chose pour monter dessus. Norn ouvrit les yeux et le regarda.

Pendant quelques instants, elle fut incapable de parler. Sa bouche était sèche, ses lèvres craquelées. Elle baissa les yeux sur l'horreur grouillante ; son corps se convulsa. Elle voulut hurler mais n'émit qu'un petit son pitoyable. Son regard revint vers Blade. Elle ne parut pas le reconnaître.

— Norn ! C'est Blade. Ne regarde pas les rats. Je vais te tirer de là dans une minute.

Comment pouvait-elle le reconnaître, avec son crâne rasé et sa figure couverte de sang ? Fébrilement il chercha quelque chose pour se hausser. Il ne pouvait atteindre cette maudite chaîne, et sur la scène il n'y avait rien, aucun praticable.

— Blade ? murmura enfin Norn. C'est toi, Blade ?

— C'est moi. Ne parle pas. Ne regarde pas en bas. Pense simplement que je suis là et qu'il ne va rien t'arriver.

— C'est un piège, Blade. Jantor savait que tu viendrais.

— Je sais.

Blade sauta de la scène. Il jeta à bas de son siège un dormeur et arracha le fauteuil à ses supports.

— J'attends Jantor d'un instant à l'autre, dit-il en remontant sur la scène. Pas de problème. Il a encore besoin de moi, et moi de lui.

En montant sur le fauteuil il put atteindre la chaîne. Il la détacha

et tira Norn vers lui. Les rats mulots, sentant qu'on les volait, grondèrent et sautèrent de plus belle. Norn ferma les yeux et gémit.

Blade lui attrapa un pied, puis la taille. Il rattacha la chaîne, plus serrée, pour que Norn n'aille pas de nouveau se balancer au-dessus de la fosse. Il fallait maintenant trouver un moyen de la délivrer de ses fers.

— Il y a des agrafes, murmura-t-elle. Je ne peux pas les atteindre sinon je les aurais détachées et je me serais laissée tomber dans la fosse depuis longtemps. Tu les vois ? Des crampons, là où les chaînes sont fixées au collier et aux bracelets.

Blade les trouva et les ouvrit. Norn se cramponna à lui en tremblant.

— Je ne pensais pas que tu viendrais, Blade. Je ne pensais pas que tu avais de l'amour pour moi.

Il ne répondit pas. Il avait une décision à prendre. Devait-il aller à Jantor, ou attendre que Jantor vienne à lui ? Le temps pressait, l'ordinateur avait déjà entamé la phase de retour. Blade avait envisagé de réunir Jantor et les chefs des Morphènes, de faire déclarer une trêve, de les unir contre les Sélènes. Pour réussir, il devait d'abord persuader Jantor de mettre fin au massacre et aux viols, et puis envoyer un message à Sybelline et Wilf pour qu'ils rétablissent l'énergie. Avec les édiles morphènes prisonniers, et Blade au commandement, tout pouvait s'arranger.

— Blade ? souffla Norn en lui caressant la joue.

Il ne l'aimait pas, mais il ne pouvait lui refuser un réconfort. Il la serra contre lui, tout en contemplant les gradins. Les dormeurs étaient immobiles, certains avaient les mains levées pour applaudir. De la fosse montaient les furieux grondements des rats.

Que s'était-il passé ? Où était Jantor ? Sûrement ses espions avaient déjà dû lui dire que Blade avait mordu à l'hameçon. Il caressa les cheveux de Norn.

— Tu peux marcher ?

— Je crois. Je suis ankylosée et j'ai mal. Je n'ai rien bu et rien mangé, je me sens faible. Mais je vais essayer.

— Je vais te porter.

Il la jeta sur son épaule.

— Où allons-nous ?

— Chercher Jantor.

— Inutile. Regarde...

Tout autour du cirque, des portes s'ouvraient, Des soldats gnomènes apparurent. Il y en avait en coulisse, derrière les portants,

dans les cintres, les travées. Tous étaient armés de barres de fer ; Blade reconnut les culottes de jean teintes en rouge et les croix gammées écarlates sur chaque crâne chauve. C'était la garde personnelle de Jantor, les soldats gnomènes les meilleurs et les plus intelligents.

Un sous-chef s'avança à deux mètres de Blade et leva une main. Tous les Gnomènes s'immobilisèrent. Blade sentit Norn trembler.

Le sous-chef contempla Blade avec perplexité, comme s'il ne pouvait croire à ce qu'il voyait.

— Oui, c'est moi Blade ! Le sang que tu vois est du sang morphène, pas gnomène, et je suis impatient de voir Jantor. Où est-il ?

Le sous-chef brandit sa barre. Jantor, plus velu et trapu que jamais, revêtu d'une cape de plastique violet, descendait vers la scène par une des travées. Il ne souriait pas, n'avait pas l'air menaçant non plus, et ses yeux restaient fixés sur Blade et la fille. Au pied de la scène il s'arrêta et releva la tête vers eux.

— Où est Sybelline ?

Blade avait fortement conscience de la fosse. Une mauvaise réponse, un faux mouvement, et Norn et lui iraient rassasier les rats. Rien, pas même un SOS désespéré à la DN au moyen du cristal, ne pourrait le ramener dans la Dimension Normale avant que sa chair soit rongée de ses os.

— Dans le complexe d'énergie, répondit-il. À dix kilomètres de profondeur. Elle attend mon signal pour rétablir l'énergie.

Jantor l'examina de ses yeux durs.

— Comment enverrais-tu ce message, Blade ?

Seule la vérité pouvait le servir maintenant.

— Il y a un toboggan au sommet du bâtiment du gouvernement. Il aboutit au complexe d'énergie. J'enverrai mon message par ce toboggan, lesté d'un objet lourd.

Jantor faillit sourire.

— Un objet lourd ? Ton cadavre, peut-être !

— Peut-être. Mais entends-moi, Jantor. Je n'avais l'intention d'envoyer aucun message avant d'avoir conféré avec toi.

— Pour quoi faire, Blade ? répliqua Jantor en désignant de sa barre tous les dormeurs assis. Tu crois que j'ai envie qu'ils se réveillent ? Suis-je fou ? Ils sont nombreux, malgré notre massacre et notre désactivation, et nous le sommes peu. Tu es un imbécile, Blade, ou tu as perdu la raison. Si tu rétablis l'énergie, ils te tueront aussi certainement qu'ils me détruiront. Et tu es doublement fou si tu as confiance en Sybelline car je la soupçonne depuis longtemps de nous

trahir, au profit des Sélènes.

— C'est vrai, répondit Blade. Elle est en rapport avec les Sélènes, mais elle ne nous a pas encore trahis. Elle me veut. Elle croit qu'ensemble nous pouvons régner à la fois sur les Morphènes et les Gnomènes et faire la paix avec les Sélènes. Les Sélènes lui ont beaucoup promis. Si tu as de la patience, Jantor, et si tu me laisses partir, je crois que je pourrai maîtriser Sybelline.

— Elle est aussi mauvaise qu'un rat mulot ! gronda Jantor et il passa une main sur son crâne chauve. Je n'aime pas tes idées, Blade. Je ne sais pas ce qui vaudrait mieux, te tuer tout de suite et en finir avec ce souci, ou bien t'écouter.

Blade bluffa. Il sourit.

— Écoute-moi encore un moment. Tu pourras toujours me tuer après. Mais d'abord... Tu sais que je ne suis pour rien dans le viol et la mort d'Alixe ?

— Je le sais. C'était Sart. Je sais aussi que lui et toi avez tué beaucoup de mes meilleurs soldats quand vous vous êtes enfuis. Pour cela, je puis te pardonner car c'était naturel. Mais Sart doit m'être donné. Est-il encore en vie ?

— Non, prétendit Blade sans savoir qu'il disait la vérité. Il est mort de sa blessure. Sybelline est avec son fils Wilf dans le complexe d'énergie, il n'y a personne d'autre.

Jantor renifla avec mépris.

— Son petit et son amant ! Je ne le lui reproche pas, à lui. Je n'ai d'ailleurs rien contre Wilf, sinon son choix de mère regrettable.

— J'avais pensé, reprit Blade, que nous pourrions aller tous les deux au bâtiment du gouvernement et faire prisonniers les édiles, le Grand Conseil morphène. C'est seulement quand ils seront entièrement entre nos mains, et le complexe d'énergie aussi, que nous les ranimerons et ferons un effort pour pactiser. Ainsi, nous serons leurs maîtres en détenant l'énergie, et ils devront traiter avec nous.

Jantor réfléchissait furieusement, le front plissé.

— Cela aurait peut-être pu marcher mais voilà : j'ai fait tailler en pièces tous les édiles. Je ne peux pas recoller les morceaux, donc nous ne pouvons pas traiter avec eux. Par conséquent, nous n'osons pas rétablir l'énergie. Sans chefs, les Morphènes se soulèveront. Ils se retourneront contre nous et, à armes égales, les Gnomènes ne peuvent vaincre les Morphènes. Non, Blade, mieux vaut me laisser faire. Nous devons tuer Sybelline et Wilf et poursuivre la destruction des Morphènes. Je ne vois pas d'autre solution.

— Écoute-moi encore un instant, implora Blade. Il reste les

Sélènes. Ils peuvent contrôler les Morphènes. Si je parviens à entrer en contact avec eux, parlementer, il se peut que les Sélènes forcent les Morphènes à respecter la paix une fois qu'ils seront ranimés.

— Voilà encore une de tes folies ! gronda Jantor. Les Sélènes se moquent des Morphènes comme des Gnomènes. Pour eux, nous valons moins que des rats mulots. Ils se moquent de ce qui peut se passer ici.

— Tu n'as pas observé leur lune, récemment, insinua Blade. Quelque chose les inquiète. Et ce sont les Sélènes qui ont séduit Sybelline avec leurs promesses, qui l'ont persuadée de couper par trahison l'énergie des Morphènes. Pourquoi ?

Jantor fronça les sourcils.

— Comment veux-tu que je le sache ? Je n'ai pas l'audace de penser aussi haut que la lune. Je sais que les Sélènes peuvent faire de nous ce qu'ils veulent, et que nous sommes impuissants contre eux.

— Je sais une chose que tu ignores, Jantor. J'intéresse beaucoup les Sélènes. Beaucoup. Ils ne veulent pas qu'il m'arrive malheur. Tu ne comprends pas ? Je peux me servir de moi-même comme monnaie d'échange. Et je le ferai s'il le faut. Mais nous pourrons décider de ça plus tard. Je crois que nous ferions bien d'aller maintenant au bâtiment du gouvernement et d'envoyer un peloton de tes meilleurs soldats par le toboggan pour s'emparer du complexe d'énergie. Pour ce qui est de Sybelline, je suis de ton avis. On ne peut pas avoir confiance en elle.

Il n'y eut aucun bruit mais Blade sentit un singulier fourmillement dans tout son corps. L'éclairage changea, devint plus stable, plus brillant, plus gai. Les torches pâlirent. Puis on put percevoir un murmure qui s'enflait, le brouhaha d'une foule. Un tumulte qui, dans ce contexte, terrifiait, des rires, des quintes de toux, des étternuements, des bavardages et des huées, des applaudissements.

La lumière augmenta d'intensité, tamisée, brillante, sans source. Blade était tout aussi frappé de stupeur que Jantor et ses hommes :

Blade était tourné vers l'acteur morphène qui avait le bras levé ; la main fit un geste grandiloquent et la voix du comédien retentit, grave, modulée, théâtrale :

— Et moi je te dis, mon cœur, que serais-je aussi vil qu'un Gnomène ou aussi élevé qu'un Sélène, rien ne pourra changer mon respect pour toi...

Blade eut à peine le temps de penser que ce devait être une très mauvaise pièce. Jantor bondit sur lui en hurlant :

— Trahison ! L'énergie ! L'énergie est rétablie !

Dans le public, une voix glapit :

— Des Gnomènes ! Les Gnomènes ! Une invasion ! Prévenons les patrouilles ! Des Gnomènes...

Des femmes se mirent à hurler. L'acteur se précipita sur Jantor. Blade se baissa, saisit l'homme et le projeta par-dessus son épaule dans la fosse aux rats.

Jantor leva sa barre pour frapper Blade mais n'acheva pas son geste. Il était paralysé par le choc et par la peur. Blade en profita. Il rugit à Jantor et aux Gnomènes qui l'entouraient :

— Ce n'est pas moi qui ai trahi. C'est Sybelline. Suivez-moi ! Obéissez ! Il nous reste une chance. Vite !

Les Morphènes envahissaient les travées et descendaient vers eux. Ils étaient plus intelligents et surmontaient leur choc plus vite que les Gnomènes. Certains des hommes essayaient d'arracher leurs barres de fer aux soldats, tandis que d'autres réclamaient à grands cris les patrouilles. Blade n'avait aucune envie d'affronter une patrouille.

Il transperça un Morphène de sa barre et la récupéra pour frapper à coups redoublés avec le bout crochu. Il cria à Jantor et à sa garde :

— Défendez-vous, bon Dieu, défendez-vous ! Tuez-les ! Suivez-moi et taillez-les en pièces.

À Norn, il chuchota :

— Reste près de moi.

Blade fendit la foule en frappant à tort et à travers. Les Gnomènes commençaient à se battre, maintenant, suivaient ses instructions, se pressaient dans un enchevêtrement de barres de fer et se dirigeaient vers la rue. Le public morphène, sans armes et comptant sur les patrouilles, recula devant la ruée. Blade allait en tête, décrivant des moulinets assassins avec sa barre, écrasant tout le monde sur son passage, sentant la rage de la bataille monter en lui.

Quelque part, dans la ville, Blade entendit un hurlement de sirène.

CHAPITRE XVI

Jamais Blade n'avait entendu de sirènes pareilles, au son continu, aigu, vibrant. Il aperçut des voitures passant à toute allure. Chacune transportait six Morphènes. Ils avaient des brassards et des masques à gaz et tenaient à la main le tuyau équipé d'une lance, qui prolongeait un cylindre accroché sur leur dos.

Norn se serra contre Blade et se pendit à son bras. Jantor les suivait de près. Ils longeaient une ruelle, à une dizaine de bâtiments de la place et de la Salle de Distraction et par miracle ils n'avaient pas été vus.

— Ces masques ? demanda Blade. Pourquoi les portent-ils ?

Jantor lui expliqua la poudre de rire.

Ils entrèrent dans un immeuble.

— Vite, commanda Blade. Ne faites pas de bruit et descendez au dernier sous-sol. Passe devant moi, Norn.

— C'est sans espoir, grommela Jantor, révélant son côté fataliste. Nous ne pouvons pas nous battre à égalité. Ils ont aussi des canons à poudre et ils vont en installer à chaque coin de rue. Dès qu'ils se seront organisés, nous serons perdus. Je conseille de prendre position et d'en tuer le plus possible avant de mourir.

Blade ordonna une halte. Ils étaient maintenant dans le dernier sous-sol, une vaste cave servant d'entrepôt. Trois ouvriers morphènes qui se réveillaient à peine furent taillés en pièces par les barres de fer. Blade compta rapidement ses effectifs. Un peu plus de cent hommes de la garde de Jantor.

— Mes soldats sont dispersés dans toute la ville, reprit Jantor. Je ne peux pas communiquer avec eux. Ils vont tous se faire massacrer.

Blade se fâcha.

— Tu as le choix ! Va te rendre, ou obéis-moi. Je te répète que la situation n'est pas désespérée !

Jantor s'appuya sur sa barre et se tourna vers ses hommes.

— Qu'est-ce que vous en dites ?

— Nous te suivrons, Jantor, répondirent-ils d'une seule voix.

— C'est bon, Blade, je vais t'obéir aussi. Comment te proposes-tu de nous tirer d'affaire ?

Blade l'attira à l'écart.

— Certains doivent être sacrifiés. Choisis-les, une trentaine d'hommes. Ils doivent grimper sur les toits, s'exposer, et détourner les patrouilles du bâtiment du gouvernement. Assure-toi qu'ils ont bien compris. Qu'ils doivent les attirer *loin* du bâtiment du gouvernement.

— Ils vont tous mourir.

— Je sais. Désigne-les vite.

Blade attendit auprès de Norn. Les hommes choisis remontèrent un par un sans rechigner, et prirent l'escalier qui les conduirait sur le toit. Ils ne savaient pas faire marcher les ascenseurs, qui fonctionnaient maintenant que l'énergie était rétablie.

— Et maintenant ? demanda Jantor.

— Nous devons rester dans les sous-sols et nous frayer un chemin à travers les murs, jusqu'au bâtiment du gouvernement. Les murs sont minces et ne résisteront pas à nos barres. Allons-y !

— Mais la direction ? Je ne sais...

— Moi je sais. Suivez-moi tous.

Blade s'était orienté à la surface, avant de descendre. En allant tout droit, en gardant toujours sur la droite la façade donnant sur la rue, ils atteindraient la place entourant le bâtiment du gouvernement. Il s'agirait ensuite de traverser la place, mais il se dit qu'ils affronteraient ce problème quand il se présenterait.

En quelques secondes, Blade eut pratiqué une brèche dans le mince plastique et il passa dans le sous-sol voisin.

— Abats le mur suivant, dit-il à Jantor, et l'homme qui te suit le prochain et ainsi de suite. Juste assez pour que nous passions un par un. Toujours avec un homme reposé au travail. Dépêchons-nous. Allons, vite !

Il passa en queue de peloton avec Norn. Jantor les rejoignit. Il recommençait à désespérer.

— Nous sommes fous. Et même si nous atteignons le bâtiment du gouvernement ? C'est là qu'iront les patrouilles dès qu'ils comprendront ce qui s'est passé.

— Je compte là-dessus. Il leur faudra du temps, justement, pour comprendre exactement ce qui est arrivé. Je pensais que tu avais eu tort de tuer les édiles, mais ça peut au contraire nous sauver. Les Morphènes seront sans chefs, en plein chaos. Ils viennent de se réveiller sans se rendre compte qu'ils ont dormi. La plupart n'ont pas

la moindre idée de ce qui se passe. Ceux qui savent qu'il y a des Gnomènes à la surface vont laisser à d'autres le soin de s'en occuper. Y a-t-il déjà eu une révolte des Gnomènes ?

— Je suis le premier à l'oser, répliqua fièrement Jantor.

— Bien. Le chaos et la confusion travailleront pour nous. Les patrouilles vont sûrement suivre nos leurres. Est-ce que tes autres Gnomènes, ceux qui sont dispersés dans les rues, se battront ?

— Ils mourront au combat, du mieux qu'ils pourront. La plupart sont ivres, cependant, et n'offriront guère de résistance.

— Ils nous gagneront du temps. Maintenant, retourne à l'avant-garde et fais travailler ces hommes. Aiguillonne-les, tue les traînants, pour servir d'exemple. Ne laisse aucun Morphène s'échapper pour aller révéler aux patrouilles où nous sommes.

Quand le grand Gnomène fut parti, Norn regarda Blade et lui chuchota :

— Est-ce que tu ne leur mens pas, Blade ? Tu crois vraiment que nous pourrions nous échapper et vivre ?

— Tu as raison. Nous n'avons aucune chance, à moins de trouver des masques pour nous préserver de la poudre. Ça changerait tout.

— Je sais où il y a des masques. Des caisses pleines, des milliers.

— Où ça ? s'écria Blade.

— Dans le sous-sol d'un immeuble de la place, en face du bâtiment du gouvernement. J'ai suivi Sybelline, une fois, et je les ai vus. Je n'ai pas pensé...

Blade n'écoutait plus. Il lui empoigna le bras et courut vers l'avant-garde où un autre mur était abattu. Jantor plongea par l'ouverture en poussant un grand cri. Cinq Morphènes, surpris en pleine partie de dés, tentèrent de fuir. Jantor en transperça un, et ses hommes deux autres. Blade, sur les talons de Jantor, lança sa barre sur le quatrième. Mais ce fut le cinquième qui faillit causer leur perte. Il ne prit pas la fuite.

Arrachant un cylindre du mur, il dirigea une fine giclée de poudre compressée sur Jantor. Un des sous-chefs du roi bondit à temps et prit la bouffée en pleine figure.

Une douzaine de barres taillèrent le Morphène en pièces. Le sous-chef s'écroula en se tordant de rire, le regard douloureux. Jantor se pencha sur lui et lui caressa la tête. Puis il se redressa et leva sa barre.

— Il m'a courageusement sauvé la vie, dit-il. Je ne peux pas le laisser à la merci des Morphènes.

Sur ce, il fracassa le crâne de l'homme.

Blade ramassa le cylindre et l'examina. Il était petit, sans courroies

pour le porter sur le dos. On le tenait à la main et l'on pressait un bouton. Il n'y avait ni tuyau ni montra aux autres.

— Guettez ces appareils, dit-il. Et les grands cylindres. Nous pourrons peut-être retourner leurs propres armes contre eux.

— Ils auront des masques, grogna Jantor.

— Nous aussi, si la chance nous sourit, répliqua Blade et il répéta ce que Norn lui avait dit.

Blade avait calculé l'orientation au plus juste. Encore quatre murs percés et il ordonna une halte. Il chuchota à Jantor :

— Silence absolu. Je vais passer devant avec Norn et chercher les masques.

Avec la fille, Blade monta dans le premier sous-sol, puis encore un étage vers une porte donnant dans l'entrée de l'immeuble. Il l'entrouvrit et jeta un coup d'œil. Le sol était jonché de cadavres de Morphènes et de Gnomènes.

— Reste là, murmura-t-il à Norn. Je dois faire semblant d'être un cadavre.

Blade sortit en rampant sur le ventre et serpenta entre les morts jusqu'à l'entrée d'où, allongé entre des Morphènes ensanglantés, il distinguait la place et le bâtiment circulaire. Un regard lui suffit. Il y avait des voitures et des patrouilles à pied autour de la grande porte et sur la place. Près d'un portique de plastique, il vit un canon au long tube mince monté sur un haut trépied. Trois Morphènes le servaient. Un tuyau reliait la culasse à quatre grands cylindres. Blade grimaça. Il n'avait pas besoin de voir le canon en action pour savoir qu'il pourrait couvrir toute la place de poudre de rire mortelle à haute pression. Les masques ! Sans eux, il n'y avait aucun espoir de...

Un long cri aigu le fit sursauter et quelque chose s'écrasa lourdement dans la rue. Puis un autre et encore un autre. Blade se demanda s'il devenait fou. Il regarda fixement les corps déchiquetés et sanglants des femmes. Elles avaient sauté !

Un nouveau cri et un autre corps s'écrasa juste devant la porte. Blade croyait maintenant entendre des cris semblables dans toutes les directions. Que se passait-il donc ? Il retourna en rampant vers Norn. Elle avait entendu les hurlements et quand il lui dit ce qu'il venait de voir elle sourit.

— Tu ne peux pas l'empêcher, Blade, et ça n'a pas d'importance pour nous. Les femmes morphènes ont découvert qu'elles avaient été violées par les Gnomènes. Alors elles se tuent. Certaines sautent des toits, d'autres se servent des petits couteaux, ou de la poudre de rire. C'est leur coutume. Celles qui ne se suicideront pas, et il y en aura, seront envoyées dans les égouts.

Blade écouta les cris, imagina ceux qu'il ne pouvait entendre dans la ville infinie, et frémit. Il s'adressa à Norn d'une voix dure :

— Rampe jusqu'à la porte, en feignant la mort, sois très prudente. Repère l'immeuble où sont les masques et désigne-le-moi. Vite !

CHAPITRE XVII

Dès qu'elle eut rétabli l'énergie, Sybelline prit l'ascenseur et fut transportée vers la surface à une vitesse vertigineuse. Dix kilomètres en quinze secondes. La cabine était stabilisée, elle avait sa propre gravité, et Sybelline n'eut à subir aucun effet désagréable.

Elle avait mis un masque et portait le cylindre à poudre. Elle risquait le tout pour le tout. Le temps pressait. Elle devait contacter Onta, le Cher des Secrets du Cerveau sur la lune, pour demander des instructions. C'était uniquement avec l'aide des Sélènes qu'elle pourrait survivre, et réaliser ses ambitions. Elle avait cependant une carte maîtresse. Les Sélènes voulaient Blade.

Sybelline, masquée et portant devant elle le cylindre à poudre, entra dans la grande salle du Conseil. Les Gnomènes étaient passés par-là et repartis. Les édiles avaient été massacrés et la seule femme du grand Conseil, Ejata, était tapie dans un coin, un petit couteau à la main. N'éprouvant que de la haine, Sybelline s'approcha et se pencha sur elle.

— Pourquoi vis-tu encore ? Tu n'as pas été violée ?

Ejata était vieille, avec des cheveux aussi blancs que ceux de Sybelline. Elle sourit faiblement et désigna du couteau ses cuisses ensanglantées.

— Bien violée. Par au moins cinquante de ces animaux. Mais maintenant je découvre une chose étrange... Mais qui es-tu, femme ?

— Peu importe. Qu'y a-t-il d'étrange ?

— Je n'ai pas le courage de me tuer.

Sybelline prit le couteau.

— Tu veux que je le fasse pour toi ?

— S'il te plaît.

Sybelline lui trancha la gorge.

On entendait sur la place le hurlement aigu des sirènes. Elle se précipita vers une fenêtre. La police morphène installait un canon à poudre près de l'entrée principale. Des voitures convergeaient sur la place, venant de toutes les directions. La milice morphène serait là

dans un instant, pour voir ce qui était arrivé aux édiles. Elle devait se cacher !

Mais où ?

La peur courait le long de son corps svelte comme un ruissellement de sueur. Elle avait besoin de temps. Si elle pouvait se cacher, échapper aux premières recherches, les Morphènes ne perdraient probablement pas trop de temps dans ce bâtiment. Ils seraient plus occupés à traquer des Gnomènes.

Il n'y avait aucune cachette. La salle du Conseil était spacieuse et nue, sans antichambre ni placards. Elle devait se mêler aux morts.

Elle entendit soudain le bourdonnement d'un ascenseur. Elle s'allongea à côté de la Morphène qu'elle venait de tuer, retroussa sa robe, la déchira et plongea le petit couteau dans du sang qui n'était pas le sien. Elle s'en barbouilla la gorge et respira profondément, en espérant qu'aucun membre de la garde morphène ne s'étonnerait de la présence de *deux* femmes au grand Conseil.

Ils étaient maintenant dans la salle... des voix et des pas... les ordres brefs d'un capitaine.

— Rien ici. Tous morts.

— Nous n'avons plus de gouvernement, alors ?

— Ne t'occupe pas de ça. La milice formera un gouvernement provisoire. Qu'une moitié descende tout de suite par l'ascenseur, l'autre moitié par le toboggan. Nous devons protéger à tout prix le complexe d'énergie. Soyez prudents. Les Gnomènes sont plus rusés que nous ne pensions. Le toboggan peut être bloqué, ou bien ils peuvent avoir une garde dans le complexe. Vous savez ce que vous avez à faire. Allez.

— Mais les édiles ? Ne devrions-nous...

— Va, te dis-je ! On nettoiera ça plus tard. Allez tous.

Ils partirent. Sybelline attendit quelques minutes puis elle se releva et retourna à la fenêtre. De là, elle voyait toute la place. Des femmes se jetaient des toits et des fenêtres élevées. Leurs cris aigus se confondaient, assourdissants. Sybelline sourit. Qu'elles se tuent donc toutes ! Elle avait souvent eu des femmes dans son lit mais elle ne les aimait pas vraiment. Les femmes lui avaient toujours causé bien plus d'ennuis que les hommes.

Elle alla au bout de la table. Le chef des édiles, grave et patricien même dans la mort et toujours aussi beau, comme tous les Morphènes, était assis dans son fauteuil. À part le plot arraché de son cou, il n'avait pas été mutilé. Sybelline le fit tomber et s'assit à sa place. Elle savait exactement ce qu'elle devait faire. Elle avait attendu longtemps

ce moment.

Elle contempla la rangée de boutons encastrés dans la table et en pressa un. Un panneau glissa et un écran, semblable à celui de son appartement, remonta et avança. Elle appuya sur un autre bouton. Une perche avec un miroir au bout jaillit du bout de la table et au même instant une fenêtre s'ouvrit. La perche s'y engagea, poussant le miroir au-dehors. Sybelline régla l'appareil en tournant un cadran. L'image d'Onta apparut sur l'écran.

Le Chef des Secrets du Cerveau était toujours aussi massif, avec sa grosse tête et son cou épais, ses cheveux grisonnants et sa barbe, mais son sourire était ironique.

— Inversion, ordonna-t-il.

Elle pressa le bouton.

— Je vois que tu as réalisé une ambition. Tu occupes le fauteuil du pouvoir, sinon la fonction.

Elle osa ce qu'elle n'avait encore jamais osé.

— Le moment n'est pas à la subtilité, Onta. L'action s'impose, immédiatement. Tu sais ce qui se passe ici ?

Onta sourit réellement.

— Bien sûr que je le sais. J'approuve. Qu'ils s'entretuent donc.

Sybelline fronça les sourcils.

— Mais alors, sur qui vais-je régner ?

— Tu nourris toujours ce rêve ?

— Naturellement. Et tu m'as promis, Onta.

Le regard du Sélène se voila et son sourire devint déplaisant.

— En effet, Sybelline. Et tu m'as promis Blade, intact. Au lieu de cela, tu as rétabli l'énergie et déclenché un massacre. Blade va sûrement être tué. Mort, il ne nous est d'aucune utilité. Toutes les promesses sont annulées.

— Je ne pouvais pas attendre, Onta, je n'osais pas. Et Blade n'est peut-être pas mort. Il est rusé et c'est un grand guerrier. Mais tu dois savoir cela. Les Sélènes savent tout.

— Pas tout, avoua Onta. Nous ne pouvons pas voir sous terre. Ton Blade est passé dans les souterrains. Pas dans les égouts, je pense, mais quelque part.

Sybelline eut une idée.

— Il risque de venir ici, Onta. Il connaît cet endroit. Je puis encore tenir parole. Peux-tu m'aider ?

— Pourquoi ? Tu n'es rien pour moi.

— Fais-le pour Blade, alors. Si je peux te le sauver ?

Onta hocha la tête.

— Très bien. Donne-moi Blade intact pour que nos savants puissent l'examiner, et notre marché tiendra toujours. Dès l'instant où je serai sûr de Blade, je mettrai fin à ces combats et te ferai reine.

— Tu le promets ?

Onta sourit dans sa barbe.

— Je promets. D'autant plus facilement que je ne pense pas que tu en sois capable, Sybelline. Je crois que tu as perdu. Tu ferais mieux de te tuer comme les femmes morphènes. Je sais que le viol ne te fait pas peur, mais il y a des sorts plus redoutables.

Une soudaine clameur monta de la place. Des cris, un bruit d'armes entrechoquées, le sifflement aigu du canon à poudre...

— On se bat sur la place, dit Sybelline.

— Je le vois.

Ce fut la voix de Blade, couvrant le fracas, qui renvoya Sybelline à la fenêtre. Derrière elle, elle entendit la voix d'Onta :

— Il risque tout. Sauve-le. Fais-le monter au sommet du bâtiment et j'enverrai un véhicule. Dès qu'il sera sain et sauf, tu seras reine.

Sybelline contempla la bataille enragée. Blade et une cinquantaine de Gnomènes, portant tous des masques, se taillaient un passage vers le canon à poudre. La voix de Blade, amplifiée par le masque, tonnait au-dessus de la mêlée :

— Jantor ! Prends vingt hommes et allez vous battre dans le bâtiment. Je m'empare du canon. Occupez la salle du Conseil et cherchez Sybelline.

Elle regarda, à la fois atterrée et extasiée, Blade qui luttait à grands coups de barre. Des Morphènes tombaient autour de lui et ils étaient piétinés. Blade avait formé son petit contingent en carré qui avançait parmi les Morphènes désorganisés comme des rats mulots dans des chairs vives. Avec les masques, ils ne craignaient rien.

Elle parla sans se retourner vers l'écran.

— Blade gagne. Bientôt il aura le canon à poudre et sera maître de la place.

— Je sais, dit Onta. Je sais aussi ce qu'il projette. Il va essayer de faire la paix. Entre les Morphènes et les Gnomènes, entre toi et Jantor. Mais si Jantor te retrouve le premier il te tuera. Il ne partagera pas le règne avec toi.

Elle revint vers l'écran. Onta la dévisageait avec un sourire cruel.

— Que puis-je faire, Onta ? Jantor va monter.

— Tu as vraiment besoin de moi, hein ? Est-ce que tu me jures une obéissance absolue ? Plus de trahison ?

Sybelline tomba à genoux.

— Je le jure, je le jure.

— Très bien. Je te fais confiance une dernière fois. Prépare le polyphone.

Elle pressa un des boutons. Un microphone gros comme un dé à coudre s'éleva de la table au bout d'une tige.

— Approche-le de l'écran.

Un autre bouton et le micro suivit une rainure semi-circulaire dans la table jusqu'à ce qu'il s'arrête devant l'image d'Onta. Sybelline entendit le bruit des ascenseurs, se demanda qui avait appris à Jantor à s'en servir et cria à Onta :

— Vite ! Jantor sera là dans quelques secondes !

Onta hocha la tête en souriant et déclara d'une voix sinistre :

— Tu as le cylindre à poudre. Défends-toi. Garde ton masque. J'imposerai ma volonté aux Morphènes mais tu dois maîtriser les Gnomènes, et Jantor et Blade. Prête ? Rapproche-toi du polyphone.

Onta prit possession de l'esprit et de la voix de Sybelline. Elle parla, et ce fut la voix d'Onta et non la sienne qui passa par le polyphone jusque dans le diffuseur d'énergie et dans chaque cerveau morphène.

Des cerveaux conditionnés pour obéir. La voix d'Onta, par l'intermédiaire de Sybelline, fut transcrite en pensée et tous les Morphènes de la ville infinie la reçurent simultanément.

Cessez le combat. Rentrez chez vous. La police et la milice sont dissoutes. Vous n'avez rien à craindre des Gnomènes. Obéissez instantanément. Le châtiment sera immédiat et terrible pour tous ceux qui désobéiront.

Sybelline courut à la fenêtre. Blade s'était emparé du canon à poudre et examinait le mécanisme en tâtonnant. Des monceaux de Morphènes mutilés gisaient autour du canon. Blade le braquait sur un bataillon de policiers morphènes sur le point de charger pour récupérer le canon. Ils n'avaient pas de masques et allaient être massacrés. Elle hurla de la fenêtre :

— Non, Blade, non ! C'est fini ! Viens à moi, vite. Tu m'entends, Blade ? Tu m'entends ?

Blade entendit. Dans le silence soudain il ne pouvait pas ne pas entendre. Il leva les yeux et puis les rabaissa, perplexe, sur les Morphènes qui disparaissaient de la place. Ils abandonnaient la lutte. Il agita le bras et Sybelline répondit de même.

— Viens vite à moi, Blade. Avant que Jantor...

Tout près, un groupe de Gnomènes arrachaient les plots d'énergie des Morphènes blessés. Blade leur rugit :

— Laissez ça ! Plus de massacre. Il y a une trêve.

Un des sous-chefs leva son masque et grommela.

— J'ai pas entendu parler de trêve, moi.

— Moi non plus. Mais obéis quand même. Plus de tuerie. Obéis.

Blade courut vers la grande entrée du bâtiment du gouvernement.

Sybelline était assise à la tête de la longue table du Conseil quand Jantor fit irruption dans la salle. Elle reconnut sa masse velue malgré le masque, mais aucun des autres Gnomènes qui se pressaient sur ses talons. Sybelline était masquée, elle avait le cylindre à poudre prêt mais il ne lui servait plus à rien. La poudre de rire mortelle ne pouvait rien contre les masques, et les Gnomènes étaient tous armés de barres de fer. Tous sauf un, une mince silhouette qu'elle ne pouvait identifier.

Jantor leva le bras. Son escorte s'arrêta derrière lui. Sybelline le salua, puis elle repoussa le cylindre à poudre, en gage de bonne volonté.

Avant de parler, elle jeta un coup d'œil à l'écran. Il était sombre, vide, gris. Elle était livrée à elle-même. Au nom de toutes les svastikas, où était donc Blade ? Pour la première fois de sa vie, elle se sentit terrifiée. Voyant que Jantor allait parler, elle le devança :

— Le combat est fini, Jantor. Tu as gagné, nous avons gagné. Les Morphènes ne se battent plus. C'est moi qui ai fait cela. Je suis entrée en contact avec les Sélènes et ils ont ordonné aux Morphènes de cesser le combat. Ils sont aussi d'accord pour que nous régnions ensemble sur la ville comme nous le faisons dans les égouts. Nous devons désormais être les égaux des Morphènes.

Jantor sourit et passa une main sanglante sur son crâne.

— Si j'ai bonne mémoire, ce n'était pas un arrangement bien satisfaisant. Pourquoi partagerais-je le pouvoir avec toi, ou avec les Morphènes, maintenant que je suis vainqueur ?

Elle regarda l'écran avec désespoir. Pourquoi Onta ne reparaisait-il pas pour l'aider ? Mais elle connaissait la réponse, sans avoir à chercher bien loin. Onta avait ses propres plans, ses propres cartes à jouer.

Elle continua de bluffer en se forçant à paraître calme.

— Tu n'aurais rien pu faire sans Blade. Il va monter. Je te conseille de ne rien faire à son insu et sans son consentement.

Jantor fit un pas vers elle et leva sa barre.

— Je sais tout ce que je dois à Blade et je le désavoue. Maintenant que les Morphènes ont cessé le combat je peux tuer Blade aussi facilement que je vais te tuer. Je ne partagerai rien avec toi, Sybelline, pas même la vie.

Jantor éleva la barre, la pointe en avant, et banda ses muscles puissants.

Blade, écartant les Gnomènes et, les renversant comme des quilles, arracha la barre aux mains de Jantor.

— Tu es un imbécile et moi aussi, mais on ne me tue pas aussi aisément. Ça suffit, dis-je. Nous allons parler, pas tuer. Nous nous mettrons d'accord entre nous et avec les Morphènes, même avec les Sélènes...

Ils regardaient tous Blade, et l'écoutaient. Personne ne vit la silhouette menue se glisser derrière Sybelline et la frapper d'un couteau à lame courte. Sybelline hurla. Du sang jaillit de sa bouche.

Norn taillada encore Sybelline, violemment, arrachant des lambeaux de chair autour du plot atrophié qui n'avait jamais fonctionné, avant que Blade se jette sur elle et la désarme. Elle se débattit, en hurlant des insultes. Elle voulut le griffer.

— Je t'aime, Blade, mais tu n'es qu'un imbécile ! Elle doit mourir... mourir !

Jantor sourit.

— Pour une femelle, elle a du bon sens.

Sybelline tomba du fauteuil. Blade repoussa violemment Norn et se pencha sur la mourante. Il crut l'entendre rire quand elle murmura :

— Tout cela pour rien, Blade. J'aurais voulu un enfant de toi. Tu en as fait à tant d'autres... et rien pour moi...

Une voix tonna soudain dans la salle.

— Elle est morte, comme vous le serez tous quand j'aurai compté jusqu'à cent si vous n'écoutez et n'obéissez pas. Toi, qui t'appelles Blade, regarde l'écran.

Blade se redressa et se tourna vers l'appareil ressemblant à un poste de télévision. Une image se forma. Un homme au cou épais et à la barbe grisonnante, avec une tête énorme.

Les Gnomènes, même Jantor, étaient tombés à genoux, terrifiés. Blade ricana.

— Oui es-tu et que me veux-tu ?

L'image sourit.

— Je te veux, toi, Blade. Mais plus tard. Presse le dernier bouton à droite.

Blade regarda la rangée de boutons et obéit. La coupole de la salle s'ouvrit et glissa et ils regardèrent tous la gigantesque lune maléfique. Quelque chose en tombait.

À l'œil nu, Blade la distingua nettement. Une bombe, la plus grosse bombe qu'il avait jamais vue. Elle tombait en tournoyant lentement, contrôlée par des stabilisateurs, et grossissait de seconde en seconde.

— Je suis Onta, dit l'image de l'écran. Je ne m'adresse qu'à toi, Blade. On a déjà compté jusqu'à trente. Je peux arrêter la bombe quand je veux, avant qu'on arrive à cent. Parle. Je peux t'entendre.

Blade sentit son sang-froid le quitter. Il avait peur.

— Que me veux-tu ? répéta-t-il.

— Les Sélènes veulent te parler, t'examiner. On ne te fera pas de mal. Nous te demanderons simplement de te soumettre à divers tests.

— Si j'accepte, tu arrêteras la bombe ?

— Oui. Nous en sommes à cinquante. Ce n'est pas une bombe sucrée. C'était une erreur. Celle-ci est une bombe à feu acide. Elle détruira tout et tout le monde, maintenant et à jamais.

— Arrête-la ! cria Blade. Je ferai ce que tu voudras !

Jantor se traînait aux pieds de Blade, ses bras velus lui enlaçaient les genoux, il bafouillait en proie à une terreur telle que Blade ne comprenait rien. Il repoussa du pied le roi des Gnomènes et glapit à l'image :

— J'ai dit que j'accepte ! Je promets. Arrête la bombe.

— Quarante, dit impitoyablement Onta, prolongeant exprès l'angoisse. J'espère que ce sera une bonne affaire, Blade, et que tu vaux cela. Les Sélènes en ont assez des Morphènes et des Gnomènes, et pour ma part j'aimerais autant laisser tomber la bombe. Mais j'ai des supérieurs qui pensent autrement. Nous en sommes à vingt-cinq, du compte à rebours, je crois ?

Blade eut soudain honte de sa panique. Ses nerfs le lâchaient, mais il devait tenir bon. Sa tête le faisait atrocement souffrir. L'ordinateur le cherchait, mais le moment n'était pas encore venu. La douleur n'était pas assez fulgurante. L'ordinateur ne pouvait le sauver.

Blade brandit son poing vers l'écran et proféra une suite de jurons qui auraient fait rougir Lord L, pourtant expert en langage ordurier.

— J'ai accepté, gronda-t-il, furieux. Je n'ai plus rien à dire.

Onta riait à en pleurer.

— Quinze, dit-il. J'arrête la bombe.

Blade leva les yeux. L'énorme projectile au bout en forme de sein,

avec un long mamelon, planait dans le ciel laiteux. Blade eut l'impression qu'il aurait pu le toucher. À vue de nez, la bombe était aussi grosse que Big Ben. C'était absurde, fantastique. Mais elle s'était bel et bien arrêtée.

Il se sentit soudain écrasé de fatigue.

— Que dois-je faire ? demanda-t-il à l'écran.

— Monte sur le toit et attends. Tu trouveras une plate-forme d'atterrissage près du toboggan. Un magnappareil va venir te chercher. Il arrivera à cinq. Tu y entreras et tu t'y allongeras à plat ventre. Ne fais rien d'autre.

— D'accord.

— Maintenant va.

Norn poussa un cri et voulut le retenir. Blade dit à Jantor de la saisir. Les Gnomènes le suivirent des yeux en silence quand il gravit la courte échelle, franchit l'ouverture de la coupole et marcha vers la plate-forme. Il leva les yeux, regarda autour de lui. Il n'y avait rien dans le ciel que la bombe gigantesque qui cachait en partie cette chose qu'il avait toujours crainte et dont il s'était méfié depuis qu'il avait atterri dans cette Dimension X, la lune.

Le magnappareil arriva. Il était de la taille d'un grand cercueil avec un fond transparent. Le sommet s'ouvrit et une voix métallique ordonna :

— Entre et allonge-toi. Ne touche à rien.

Blade obéit, en pensant que les Sélènes avaient dû maîtriser le secret des champs magnétiques. L'appareil n'avait ni moteur ni réacteur d'aucune sorte. Il ne sentit pas le décollage, il n'éprouva aucune sensation de mouvement, mais il vit qu'il dépassait la bombe.

Il était couché à plat ventre et regardait par le fond transparent. Et il vit. La bombe tomba sur la ville. Onta lui avait menti. Onta avait toujours eu l'intention de détruire la ville. Les Sélènes étaient las des Morphènes et des Gnomènes. Blade lui-même était plus las encore, las de tout.

Au-dessous de lui un incendie faisait rage, tel qu'il n'aurait pu en imaginer. L'air lui-même flambait. La flamme fondait tout ; elle transforma tout en une espèce de lave qui recouvrit et oblitéra la cité comme des centaines de bidons de peinture recouvriraient et feraient disparaître un globe terrestre d'enfant dans la DN.

C'était fini, fini à jamais pour les Gnomènes et les Morphènes... à moins que... L'idée s'imposa à lui et il s'y cramponna. Si les femmes enceintes de lui s'étaient réfugiées assez profondément...

CHAPITRE XVIII

Le parallélisme était si parfait par tant de côtés, et si grotesquement différent par tant d'autres que Blade se renferma dans sa coquille et ne tenta pas de sonder ni de comprendre les Sélènes. Ses douleurs devenaient de plus en plus intolérables. L'ordinateur le récupérerait bientôt, s'il survivait.

Il n'était sûr que d'une chose : le cristal avait cessé de fonctionner dès qu'il avait mis le pied sur la lune des Sélènes.

Il ne vit pas Onta. Il ne vit personne qu'un personnage de taille moyenne et d'aspect médiocre, qui se présenta sous le nom de Zampa. Le magnappareil avait déposé Blade dans un vaste périmètre aux murs carrelés de blanc. Il pensa que ce devait être un laboratoire.

Zampa portait un costume de ville en flanelle grise avec une mince cravate noire et un faux col amidonné, des escarpins vernis et des chaussettes de soie noire. Il avait une figure ridée, des cheveux grisonnants et gardait les cicatrices d'une mauvaise acné. Il tendit la main et Blade la serra, la trouvant grasse et moite.

— Bienvenue à Selena, dit Zampa. Nous nous faisons du souci pour toi. Tu as dû connaître des moments terribles là en bas.

Il y avait deux fauteuils confortables dans un coin du labo. Blade en prit un, Zampa l'autre. On ne lui offrit ni rafraîchissements, ni bain, ni vêtements propres.

Zampa offrit cependant ce qui pouvait passer pour des excuses :

— Nous désirons t'examiner, pratiquer une première série de tests pendant que tu es dans ton... euh... disons dans ton état primitif. Cela t'ennuie-t-il ?

— Si ça m'ennuyait, ça changerait quelque chose ?

Zampa sourit.

— Pas le moins du monde.

Blade examina cet homme qui disait s'appeler Zampa. Il n'avait de remarquable que les yeux. Ils étaient rose et vert, un point rose et des cercles verts concentriques, formant comme une cible. À part ça, on aurait pu le prendre pour un homme d'affaires de Londres plutôt

fatigué. Blade se demanda si ce n'était pas le cas. Est-ce que c'était une plaisanterie d'ordinateur, et Lord Leighton déguisé en Zampa ? Mais Blade renonça à se poser des questions. Il était trop épuisé.

— Vous n'avez pas tenu parole, dit-il. Vous avez lâché la bombe.

— Onta a promis, pas moi. Note que ça n'a pas d'importance, j'aurais fait de même. Une promesse, ce n'est que des mots et les mots n'ont de signification que lorsqu'ils servent une intention. Il était temps de trouver une solution finale au problème des Morphènes et des Gnomènes. Sans ta présence là-bas, et nous avons eu très peur pour toi, Blade, nous l'aurions fait bien plus tôt. Tu nous as causé beaucoup de soucis, tu sais. Nous n'osions pas envahir de peur que tu agisses follement, que tu combattes à leurs côtés et te fasses tuer.

— Je l'aurais fait.

— Hum. C'est ce que nous avons craint. Et nous n'osions pas lâcher la bombe avant de t'avoir ici sain et sauf. Tu comprends notre dilemme.

— Je vois que les Sélènes sont une bande de menteurs. Si j'avais eu le choix, j'aurais préféré les Morphènes et les Gnomènes à vous tous.

Zampa sourit et tira d'une poche de sa veste bien coupée un petit carnet rouge.

— Menteur ? Voyons... Ah, voilà. Un des nôtres qui a été envoyé dans une autre dimension et qui est revenu – le seul jusqu'à présent hélas – a mentionné dans son rapport les mots « menteur » et « mensonge ».

Malgré sa fatigue, malgré ses blessures et son manque total d'intérêt, Blade dressa l'oreille. Il savait que Lord L l'attendait de lui. Et il avait encore une mission à accomplir... si possible. Il observa Zampa.

— Vous avez envoyé un homme dans une autre dimension ?

— C'est ce que je viens de dire, non ? Un seul est revenu, jusqu'à présent, ce qui en laisse malheureusement une centaine qui errent dans des lieux où nous ne pourrions jamais les récupérer.

Combien dans sa propre Dimension Normale ? se demanda Blade. Il ne put s'empêcher de rire. Le vieux Lord L allait avoir une sacrée surprise.

— Qu'appelles-tu la dimension d'où tu viens ?

— La Dimension Normale. La DN.

Zampa feuilleta de nouveau son petit livre rouge.

— Cela doit correspondre à notre Dimension S, j'imagine. Comment es-tu envoyé et récupéré ?

Blade l'expliqua de son mieux. Zampa l'écouta sans l'interrompre puis il se leva.

— Suis-moi, s'il te plaît.

Sans le silence, Blade se serait cru dans le complexe d'ordinateurs de la Tour de Londres. Des millions de petits voyants clignotaient mais il n'y avait pas le moindre bourdonnement. Zampa conduisit Blade dans une pièce intérieure et lui montra une plaque carrée d'une matière brillante ressemblant à du linoléum métallisé. Il n'y avait pas de fauteuil, pas de fils, pas d'électrodes ni de consoles. Zampa désigna la plaque.

— Nous plaçons notre sujet là, debout, et nous lui communiquons l'énergie au moyen de ce que nos experts appellent l'impulsion sympathique.

— Vous n'êtes pas un savant ? demanda Blade.

Zampa pouffa de bon cœur.

— Que non. Je suis ce que nous appelons un officier de relations amicales. J'ai été entraîné à inspirer confiance et à me faire aimer.

Blade fronça les sourcils.

— Eh bien, je peux vous dire que vous avez un sacré boulot à faire avec moi, l'ami.

Zampa feuilleta son livre rouge, puis il le referma et le rempocha.

— Certains de ces mots ne figurent pas sur la liste. Mais si je comprends bien, tu veux dire que je ne vais pas réussir dans ma tâche ?

— Tout juste.

Zampa sourit chaleureusement.

— Mais tu te trompes Blade. Je suis très habile. Viens, retournons aux fauteuils où nous serons plus à l'aise.

À ce moment une douleur fulgurante transperça le cerveau de Blade. Il rit pour dissimuler sa grimace.

— C'est possible, Zampa. Et une partie de votre travail consiste à me rendre heureux et coopératif ?

— En effet.

— Alors, parlez-moi du ditramonium. Comment les Morphènes le fabriquent-ils avec de la roche ordinaire et comment l'énergie est-elle transmise sans fils ?

Zampa reprit le petit livre.

— Fil... Fil ? Je n'ai pas ce mot non plus. Mais peu importe. Naturellement, je te parlerai du ditramonium, n'importe qui en est capable, pas besoin d'être un savant pour ça.

Blade eut du mal à le croire.

— Vous me l'expliquerez ?

— Pourquoi pas ? Le ditramonium n'a plus d'importance pour nous. Pendant, disons, un vingtillion de comptées, ou comme certains calculent, mille novendecillions, le ditramonium nous a été nécessaire. C'était notre source d'énergie, autant que celle des Morphènes. Nous avons d'ailleurs inventé les Morphènes et les avons activés avec notre ditramonium. Une expérience très coûteuse et mal inspirée, je le crains. Il doit y avoir des fous dans toutes les dimensions... Cependant, et une fois que j'aurai satisfait ta curiosité, Blade, j'espère que tu répondras à mes questions. Cependant, donc, nous avons commencé à manquer de roche. Pas de roche : pas de ditramonium. C'est pourquoi Onta et les siens ont conspiré pour couper l'énergie en bas, pour conserver la roche pour nos propres besoins. Je ne sais pas comment Onta a fait et je ne veux pas le savoir, ce n'est pas une personne de mon goût. Mais bien sûr ces choses doivent être faites.

— Je suis bien placé pour le savoir, grogna Blade.

— Oui, sans doute. Mais laisse-moi poursuivre. Nos savants ont travaillé avec acharnement pour découvrir une autre source d'énergie, et il y a quelques comptées ils l'ont trouvée. Notre nouvelle énergie est bien supérieure au ditramonium et beaucoup moins coûteuse, et difficile à produire.

— Ainsi, vous n'aviez plus besoin de la ville ni des Morphènes, et certainement pas des Gnomènes ?

— Bien sûr que non ! Les Morphènes étaient une expérience ratée et les Gnomènes des animaux sans intérêt, moins intéressants que les rats mulots de leurs égouts. Oublie-les, Blade. Ils ont disparu.

Blade ne dit rien. Inutile d'avertir Zampa qu'en ce moment même les quelques femmes gnomènes et leurs gardiens avaient peut-être plongé assez profondément sous terre pour échapper au feu. Elles vivraient et donneraient le jour à ses enfants. Soudain, et Blade ne put comprendre pourquoi, il désira vivement que ce soit vrai.

Zampa l'observait avec un sourire bizarre.

— Vous alliez m'expliquer le ditramonium...

— Je ne peux pas vraiment te l'expliquer, mais je peux peut-être te montrer...

Zampa arracha une page blanche de son carnet et griffonna un moment. Il tendit le feuillet à Blade.

$qs' + ut = \text{zoa-SEL à } 1/2 \text{ P}$ Donc transfert de ur à $1/2 + P = MP$
(motivation paquet pour réalisation finale de : $s = s$)

s – zo ut

aboutissant à $t' = B(t + b \text{ à } ^{00} \text{ th}) \text{ oz}$

L'air grave, Blade examina cette formule. Levant la tête il dit :

— Merci beaucoup.

Zampa parut perplexe.

— Tout est là. C'est le mieux que je puisse faire.

Blade mit le papier dans sa poche. Il se frotta la barbe, sourit et hocha la tête. Il jouait maintenant la comédie, pour que Zampa ne soupçonne pas la douleur qui lui déchirait le cerveau. Peut-être, si Zampa devinait que Blade était sur le point de le quitter, lui et Selena, il trouverait un moyen de le retenir. Blade pensait n'avoir plus que quelques minutes avant que l'ordinateur de la DN le récupère.

Il souriait, souriait. Bientôt Zampa le prendrait pour un idiot. Mais il avait mal, atrocement mal.

— Vous avez été très gentil et j'avoue que je ne pensais pas que vous pourriez me séduire. Mais vous êtes excellent dans votre profession. Vous m'avez complètement retourné. Maintenant, si je peux vous aider, je le ferai volontiers. Mais avant j'aimerais savoir quel sort on me réserve. Ce n'est pas un secret ?

— Oh non, pas du tout. Mais rien ne presse. Tu ne seras bientôt plus entre mes mains, mais je pense que pendant un certain nombre de comptées tu subiras des tests et seras examiné. Je ne sais pas comment. Finalement, nous nous efforcerons de te renvoyer dans ta propre dimension et...

Blade réprima un gémissement de douleur et garda son sourire.

— Vous voulez dire que vous me renverrez par votre propre ordinateur ?

Zampa hocha la tête, tout sourire.

— Je crois. Et ils espèrent te ramener. Le but est naturellement d'établir une communication, une relation de travail entre nos deux dimensions. Si cela peut être accompli, tu seras naturellement extrêmement honoré. Tu pourrais même être déclaré Sélène d'honneur.

Le corps de Blade se crispa. La douleur s'aggrava. Il vit le sourire de Zampa se détacher de sa figure et venir vers lui. Blade recula. Il gémit, hurla, se tordit, souffrit. Le sourire le poursuivait. Ses entrailles lui échappaient, se changeaient en serpents et tentaient de capturer le sourire. Rien à faire. Sa propre bouche, sans barbe, se détacha et partit à la rencontre du sourire.

Le sourire... le sourire... le sourire...

Blade gémit dans un dernier cri de douleur :

— Cheshire... cheshire... cheshire...

Le sourire de Zampa parla :

— Cheshire ? Voyons, je ne crois pas avoir ce mot non plus. C'est du gnomène ?

Blade était parti. Seule sa bouche demeurait et elle répliqua :

— Du gnomène ? Gnomène à quoi ? Ha ha ! Je crois, homme Zampa, que Blade et les Gnomènes t'ont baisé. Le temps le dira, mais je suis sûr que la fin n'est pas un enfer mort et silencieux. Bébé, bébé, bébé, Zampa bébé, fous-moi le camp... ouste...

Pour la dernière fois Zampa fut nettement visible... Zampa disait, très sérieusement, en feuilletant son petit livre :

— Non, je ne crois pas avoir ce mot non plus...

L'infirmière était mignonne comme un amour, et avait des jambes qui allaient à la perfection avec les mini-uniformes créés par Dior et récemment autorisés à Saint-Bartholomew, en dépit des protestations acerbes de l'infirmière-chef Olvey, qui avait des jambes comme des pieds de piano Louis XV.

Mais Dior était idéal pour l'infirmière Hawkins. Blade, uniquement recouvert d'un drap, l'observait avec bonheur. Quand elle avait pris sa température, à l'instant, il s'était nettement passé quelque chose.

Elle revint vers le lit, baissa les yeux sur le drap et devint d'un rose vif. Blade ne s'irrita même pas de sa voix bêtifiante quand elle lui dit :

— Eh bien, mais nous sommes un vilain, vilain garçon.

Il n'y avait rien à répondre. Il y avait un million de choses auxquelles il devait réfléchir et il en était incapable. Il prit la main de l'infirmière et la serra. Pendant un instant, elle la lui abandonna, en lui souriant et en répétant :

— Nous sommes un très vilain garçon.

Blade prit l'accent américain pour lancer :

— T'as encore rien vu, poupée.

L'infirmière devint sévère.

— J'espère bien que non ! Vous avez de la visite.

J entra, son parapluie roulé et son melon à la main.

— Comment allez-vous, mon cher garçon ? Ne me dites rien si

vous préférez ne pas répondre. Mentez si vous voulez. Restez ici le plus longtemps qu'il vous plaira. Lord Leighton meurt d'envie de vous mettre le grappin dessus. Je sais à quel point vous redoutez l'interrogatoire, dit-il, puis il jeta un coup d'œil à l'infirmière. Si nous pouvions rester seuls, s'il vous plaît ?

Ils furent seuls. J annonça :

— La formule que vous avez rapportée est une farce. Des blagues. Lord L est très malheureux.

— Je m'en fous éperdument, déclara Richard Blade en regardant le drap.

Le piquet de tente commençait tout juste à s'affaisser.

— Je crois que je suis heureux, dit Blade. J'en suis même certain. Je suis très heureux, moi.